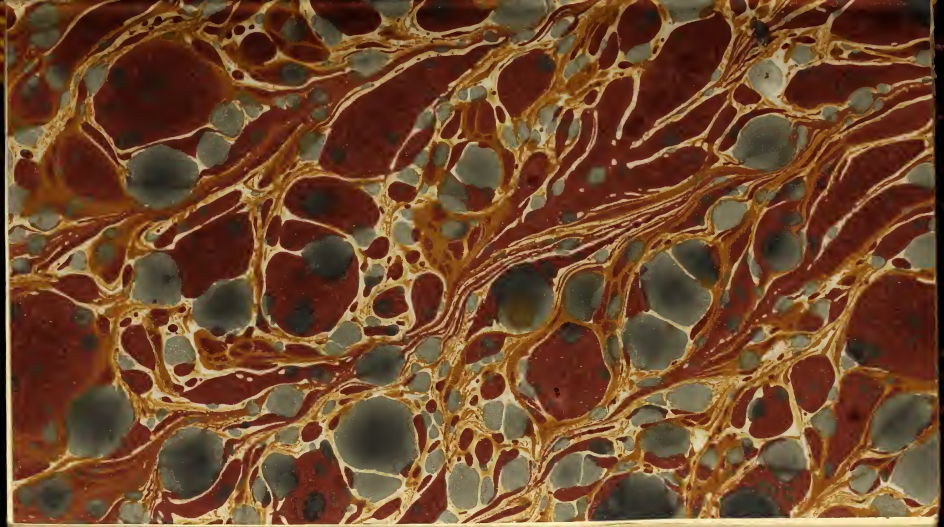
JOHN CARTER BROWN
LIBRARY

Purchased from the
Trust Fund of
Lathrop Colgate Harper
LITT. D.



RÉSUMÉ

L'HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS

DES COLONIES ESPAGNOLES

DE

L'AMÉRIQUE DU SUD.

IMPRIMERIE DE SÉTIER,
Cour des Fontaines, n° 7, à Pari

RÉSUMÉ

DE

L'HISTOIRE DES REVOLUTIONS

DES COLONIES ESPAGNOLES

DE

L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR SÉTIER.

Paris,

A. J. KILIAN, LIBRAIRE, RUE DE CHOISEUL, N° 3.

1826.

RPJCB

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

Après les Croisades et l'invention de l'Imprimerie, la découverte du Nouveau-Monde a été, sans contredit, l'évènement qui a eu le plus d'influence sur la situation morale et politique des Etats de l'ancien continent, et qui probablement amènera, par suite, des changements dont il est impossible de prévoir les immenses résultats.

A peine Christophe Colomb, poussé par son vaste génie, eut-il, à force de persévérance, découvert un autre hémisphère, que quelques aventuriers espagnols, s'élançant sur ses traces, portèrent aux paisibles habitants de ces belles et riches contrées leurs vices au lieu d'une bienfaisante civilisation, des fers en échange de leur or, les tortures et la mort, pour prix de leur trop confiante

hospitalité, s'emparèrent du bel empire de Montézuma, et y commirent les crimes les plus atroces.

Plus tard quelques hommes laborieux et entreprenants ne craignirent pas d'abandonner les bords populeux de la Tamise pour aller chercher dans une autre partie du Nouveau-Monde l'aisance et les richesses qu'ils ne pouvaient acquérir dans leur patrie. Ils y portèrent cet esprit réfléchi et sensé, ce caractère ferme qui a toujours distingué les Anglais, et, au lieu d'imiter les orgueilleux et féroces dévastateurs du Pérou, ils ne s'occupèrent que de tirer le plus grand parti possible des immenses ressources que leur présentait ce sol encore vierge, et devinrent en peu de temps de véritables Américains.

Un esprit d'indépendance fut la suite naturelle de leur position : ils méconnurent une patrie qui ne se rappelait à leur souvenir que par le despotisme et l'oppression ; qui exigeait qu'ils supportas-

ent les charges attachées au titre de ci-
oyen, sans leur en accorder les droits ;
ui leur imposait des contributions, sans
es admettre à leur fixation et à leur ré-
artition.

Telles furent les causes qui aliénèrent
peu-à-peu de la mère-patrie les esprits
les Anglo-américains, et qui amenèrent
'insurrection, dont un bateau de thé ne
fut pas le motif, mais bien le prétexte.

De ces colonies triomphantes, les principes immuables de la justice et de la raison se répandirent dans le vieux continent, et surtout en France, où ils furent propagés par cette vaillante jeunesse qui venait d'arroser de son sang l'arbre de la liberté de la jeune Amérique. La révolution de 1789 en fut la suite inévitable : heureuse la France si elle avait pu s'arrêter en si beau chemin ! Mais ne parlons que des bienfaits de cette révolution, bienfaits consacrés par la Charte, et jetons un voile sur des crimes dont l'avenir saura absoudre le Français, qui en fut la victime et non l'auteur.

Dans de telles circonstances, qu'avait à faire la monastique Espagne pour conserver ses colonies et neutraliser l'effet du mouvement général imprimé aux esprits, et des évènements qui se pressaient de toutes parts, si ce n'était de changer la législation oppressive qui les régissait, et de prévenir, par des concessions, une catastrophe qu'aucun pouvoir humain n'aurait pu empêcher? Mais de quoi était capable un gouvernement soumis au joug avilissant de l'Inquisition ! il n'était même pas en état de régir ses possessions européennes.

L'émancipation de l'Amérique du sud devait donc être la suite nécessaire de la conduite de la Métropole: son orgueil l'a empêchée de profiter des circonstances qui se sont offertes..... Il n'est plus temps : ces colonies sont à jamais perdues pour l'Espagne.

La reconnaissance de l'indépendance de ces contrées par le gouvernement de la Grande-Bretagne a mis le sceau à cette séparation, et une immense carrière se

rouve ainsi ouverte au commerce euro-
péen. L'Angleterre en a déjà su profiter;
espérons que la France ne restera pas en
arrière, et que ses spéculateurs s'em-
presseront de mettre à profit les ressour-
ces que leur présentent ces Républiques
naissantes, destinées à atteindre à la plus
haute prospérité.

Le récit d'une guerre qui a amené de
tels évènements ne saurait être sans inté-
rêt : il a fallu le génie, la constance et le
désintéressement de Bolivar pour faire
triompher la cause sacrée de la liberté; il
a fallu l'ineptie des Espagnols pour con-
sommer la perte de colonies où tant de
causes militaient pour eux, où tant de
préjugés s'opposaient à l'indépendance.
Ils sont infinis les travaux et les peines
qu'a coûtés au Libérateur l'affranchisse-
ment de la Colombie; ils ne le sont pas
moins ceux que lui a coûtés l'établisse-
ment de la liberté péruvienne, et on peut
dire sans exagération qu'il a été deux
fois le sauveur de l'Amérique. Doué de

cette noble éloquence qu'inspire la liberté, cet homme illustre a su, à la tête des armées, comme dans les assemblées populaires, faire entendre à ses concitoyens le langage de la vérité, réunir les esprits, faire taire les passions, et, en exaltant le patriotisme de l'Américain, le rendre digne de son émancipation.

Mais si le Nouveau-Monde a eu le bonheur de trouver encore un Washington, il n'est malheureusement que trop vrai qu'il a produit aussi des traîtres et des parjures; que des chefs militaires, après avoir coopéré à la défense de sa cause, se sont souillés de crimes dignes de la férocité espagnole.

C'est à regret que nous avons rapporté des faits déshonorants pour le général San Martin : aucun motif ennemi n'a guidé notre plume : historien, nous nous sommes contenté de donner des faits et nous désirerions que ce général pût se disculper d'actions vraiment criminelles, et de sa basse envie envers lord Cochrane, cet

ntrépide marin, ce généreux étranger, lont tous les efforts en faveur de l'indépendance américaine, n'ont eu pour mobile que l'amour de la liberté, et pour but, que le bonheur des peuples; actions qui lui sont imputées par Stevenson, témoin occulaire des faits qu'il rapporte, lont l'ouvrage, en anglais, nous a fourni es premières pièces officielles qui ont ervi à la composition de ce Résumé.

Il manquait à la collection des Résumés historiques celui de l'Histoire des évolutions des colonies espagnoles de 'Amérique du sud; la traduction que nous avons faite du précis de ces révolutions de Stevenson (1), précis que nous ayons continué jusqu'à ce jour, nous a

(1) Relation historique et descriptive d'un séjour de vingt ans dans l'Amérique du sud, ou Voyage en Araucanie, au Chili, au Pérou et dans la Colombie, suivie d'un Précis des Révolutions des Colonies espagnoles de l'Amérique du sud, traduite de l'anglais de W. B. Stevenson, ancien secrétaire du Président de Quito, et ensuite de lord Cochrane, et augmentée de la suite

donné le moyen de remplir cette lacune.

Chaque république du Nouveau-Monde ayant secoué séparément le joug espagnol, et établi un gouvernement particulier, il nous a été impossible de faire marcher sur une seule ligne l'histoire des révolutions de toutes ces contrées. Nous espérons que le lecteur nous tiendra compte de la difficulté de décrire, un des premiers, des évènements si récents et qui se sont passés dans un continent si éloigné. Ils savent qu'au temps seul il est réservé d'éclaircir les faits historiques, et de rectifier ceux qui peuvent être inexacts.

---

des Révolutions de ces Colonies depuis 1823 jusqu'à ce jour : par Sétier. Trois volumes in-8°, papier fin, avec une belle Carte du Pérou, du Haut-Pérou, du Chili et du Rio de la Plata, et des gravures représentant les Indiens de ces contrées et le port de Callao. Prix : 30 fr.

Paris, A. J. Kilian, libraire, rue de Choiseul, n° 3.

TABLE

DES CHAPITRES.

AP. Ier. — Premiers symptômes révolution-
naires dans l'Amérique du sud. — Communi-
cation faite par le capitaine Salinas à deux
noines. — Leur rapport au gouvernement. —
Emprisonnement de Morales, de Quiroga, de
Salinas et de Riofrio. — Mise en liberté des
prisonniers. — Révolution à Quito. — Lettre
de la Junte au comte Ruis. — Le marquis de
Selva Alègre est nommé président. — Nouveau
serment. — Réinstallation du comte Ruis. 1

AP. II. — Arrivée des troupes de Lima et
de Santa Fé. — Arrestation des insurgés. —
Leur procès. — Le comte Ruis refuse de signer
l'exécution des condamnés. — Les pièces du
procès sont envoyées à Santa Fé. — Massacre
des prisonniers à Quito. — Assemblée des prin-
cipaux habitants. — Départ des troupes espa-
gnoles. — Révolution à Santa Fé. . . . 18

AP. III. — Arrivée de don Carlos Montufar
à Quito. — Arredonda marche sur cette ville.
— Il arrive à Huaranda. — Sa fuite. — Montufar
marche sur Cuença. — Il revient à Quito. —
Prise d'Esmeraldas. — Assassinat du comte
Ruis. — Le général Montes entre dans Quito.
— Mort de Montufar. — Prise de Quito par le
général Sucre. 35

CHAP. IV. — Bataille de Guayaquil. — Procl
mation de la Constitution des Cortès. — Man
feste de Venezuela. — Expédition du colon
Gainsa contre le Chili. — Armistice. — Le ré
giment de Talavera arrive d'Espagne. — Deu
cents soldats de ce corps sont envoyés contre
cacique Pucatoro. — Ils sont entièrement dé
truits par les Indiens. — Nouvelle expéditio
contre le Chili. — Révolution de Cusco et d'A
requipa. — Mort de Pumacagua. — Le génér
Osorio occupe Santiago. — Bataille de Vilc
pugio. — Arrivée à Lima des drapeaux pris da
le Chili. — Révolte des soldats espagnols. — C
pitulation de Miranda. — Révolte dans la pro
vince du Cumana. — Batailles de Cucuta et
Lostaguacen. — Bolivar s'empare de Caraca
— Les Espagnols soulèvent les esclaves. — Bo
livar se rend à la Jamaïque et au Port-au
Prince. — Combat de San Florenzo. — Boliva
s'empare de la Guyane espagnole et d'Augus
tura. — Revers de Morillo. — Bolivar abdiqu
la dictature 4

CHAP. V. — Le vice-roi Abascal remplacé p
Pesuela. — Premiers actes de Pesuela. — Arr
vée de La Serna. — Bataille de Chacabuco. —
Nouvelle expédition contre le Chili, sous
commandement d'Osorio. — Bataille de Maypu
— Prise de la Maria Isabel. — Lord Cochran
arrive à Callao. — Arrivée de l'escadre à Huach
à Supe. — Capture de la Maria Isabel par
commodore Blanco 6

CHAP. VI. — Arrivée de lord Cochrane à Va
paraiso. — Il est nommé Amiral. — Son arriv

à Callao. — Proclamations de lord Cochrane, de San Martin et de O'Higgins. — Blocus de Callao. — Arrivée de lord Cochrane à Huambacho. — Prise de Paita. — Arrivée de la flotte à Valparaiso. — Révolution du Chili. — Carrera et O'Higgins. — Défaite de O'Higgins. — Défaite des indépendants à Rancagua. — Les Chiléens traversent les Cordilières. — Batailles de Chacabuco et de Maypu. — Arrestation du général Carrera. — Sa fuite. — Mort de Don Juan Jose et de Don Luis Carrera. — Meurtre du colonel Rodrigues. 81

IAP. VII. — Formation d'une force maritime. — Massacre des prisonniers espagnols à San Luis. — Expédition maritime sous lord Cochrane. — Mauvais succès de l'attaque dans la baie de Callao. — Prise de Pisco. — Mort du lieutenant-colonel Charles. — Retour de l'escadre au Chili 104

HAP. VIII. — Lord Cochrane reconnaît le port de Valdivia. — Prise du brick espagnol le Potrillo. — Arrivée à Talcahuano. — Expédition maritime contre Valdivia. — Prise de Valdivia. — Tentative sur Chiloë. — Retour de lord Cochrane. — Il se rend à Valparaiso. — Victoire remportée par Beauchef. 121

:HAP. IX. — Préparatifs pour l'expédition du Pérou. — L'amiral met aux arrêts le capitaine Guise. — Il les suspend. — Lord Cochrane renvoie sa commission. — Le gouvernement renvoie à l'Amiral sa commission. — Les marins étrangers refusent de servir. — Promesses de

San Martin à ces marins. — Embarquemen des troupes.—Départ de l'expédition. . 13(

CHAP. X. — L'expédition met à la voile. — Son arrivée à Pisco. — Conférences. — Reprise des hostilités. — Le colonel Arenales marche sur Ica. — Défaite des royalistes à Nasca. — Arrivée à Ancon. — Révolution de Guayaquil. — Capture de la frégate espagnole l'Esmeralda. — L'armée marche sur Huacho 147

CHAP. XI. — Le bataillon de Numance se joint à l'armée libératrice. — Victoire remportée par Arenales à Pasco. — Insubordination des officiers de la Valdivia. — Le vice-roi Pesuela est déposé et remplacé par La Serna. — Capture de la goëlette l'Aransasu. — Débarquement à Pisco. — A Arica. — Combat à Mirabe. — Armistice entre les généraux San Martin et La Serna. — Sa prorogation. — Lord Cochrane se rend à Callao. 164

CHAP. XII. — La Serna évacue Lima. — Entrée de l'armée libératrice dans cette ville. — Déclaration d'indépendance. — Entrée de lord Cochrane à Lima. — Expédition dans le port de Callao. — San Martin se constitue Protecteur du Pérou. — Entrevue de lord Cochrane et de San Martin. — Actes arbitraires de San Martin. — Etat de la flotte. 181

CHAP. XIII. — Proclamation de San Martin. — Arrivée de Canterac à Callao. — Son départ. — Lord Cochrane s'empare des trésors embarqués à Ancon. — Reddition de Callao. — Arrestation du lieutenant Wynter à Callao. — Sa

mise en liberté. — L'escadre quitte Callao. — Son arrivée à Guayaquil 200

CHAP. XIV. — Révolution de Guayaquil. — Départ de l'escadre. — Commencements de la révolution mexicaine. — Hidalgo. — Sa mort. — Lopez et Rayon. — Morelos. — Sa mort. — Mina. — Sa mort. — Révolte d'Iturbide. — Son entrée à Mexico. — Arrivée de l'escadre à Acapulco. — Départ de la flotte d'Acapulco. — Révolution de Panama. — Départ de la flotte pour Guayaquil. — Son arrivée. — Lord Cochrane hisse le pavillon chiléen sur la Vengansa. — Conduite du peuple de Guayaquil. — Départ de la flotte de Guayaquil. — Son arrivée à Callao 216

CHAP. XV. — Liberté de la presse. — Institution de l'Ordre du Soleil. — Convocation d'un Congrès constituant. — San Martin délègue l'autorité exécutive au marquis de Torre Tagle. — San Martin quitte Lima. — Son retour. — Défaite de l'armée libératrice à Ica. — Arrivée de lord Cochrane au Pérou 229

CHAP. XVI. — Le régiment de Numance refuse de sortir de Lima. — Les Espagnols sont exilés de Lima. — Lord Cochrane quitte Callao. — Son arrivée à Valparaiso. — Il se retire à Quintero. — Convention réunie au Chili. — Monteagudo exilé de Lima. — Troubles dans le Chili. — Arrivée de San Martin à Valparaiso. — Abdication de O'Higgins. — Départ de lord Cochrane pour le Brésil. 239

CHAP. XVII. — Situation de Morales. — Ouverture du premier Congrès de Colombie. — Combat naval. — La Junte établie à Santiago abdique le pouvoir. — Le général Freire est nommé Directeur. — Expédition de Bolivar contre Pasto et Quito. — Départ de Bolivar de Quito pour Guayaquil. — Les indépendants évacuent Lima. — Entrée de Canterac dans cette ville. — Les Indépendants en reprennent possession. — Traité conclu entre la Colombie et le Pérou. — Etat de la Colombie . . . 254

CHAP. XVIII. — Convention entre le gouvernement de Buenos Ayres et les Commissaires de Ferdinand VII. — Occupation d'Arequipa par les indépendants. — Cruauté de Morales. — Capitulation de Morales. — Riva Aguero déclaré traitre par le Congrès. — Combat près de Sepita. — Défaite de Santa Cruz. — Entrée de Bolivar à Lima. — Décrets du Congrès. — Bolivar envoie des Commissaires à Riva Aguero. — Blocus de Porto Cabello. — Les Espagnols chassés de Colombie. — Prise de Porto-Cabello 266

CHAP. XIX. — Riva Aguero est fait prisonnier et envoyé à Guayaquil. — Trahison du marquis de Torre Tagle. — La garnison livre la place de Callao. — Mouvement à Guayaquil. — Message du Vice-président de Colombie au Congrès de 1824. — Prise de la corvette espagnole la Cérès. — Message du pouvoir exécutif de Buenos Ayres à l'assemblée législative. — Dissensions entre les deux vice-rois Olanetta et La Serna. — Combat de cavalerie en avant de Jauja.

— Blocus de Callao. — Proclamation de Bolivar. — Attaque de Callao. — Combat livré sur les bords de l'Apurimac.—Bataille d'Ayacucho. — Capitulation. — Lettre de Canterac à Bolivar. — Mort de M. Rowecroft. . . . 278

CHAP. XX. — Le colonel Rodil refuse de remettre aux indépendants les forteresses de Callao. — Bolivar le déclare hors la loi des nations. — Assassinat de Monteagudo. — Tentatives d'assassinat sur la personne de Bolivar. — Dépêche de Bolivar au Sénat de Colombie. — Bolivar convoque le Congrès constituant du Pérou et abdique la dictature.—Olanetta battu et blessé mortellement. — Décrets du Congrès du Rio de la Plata relatifs à la guerre avec le Brésil. — Bolivar convoque une assemblée des provinces du Haut-Pérou. — La corvette espagnole l'Achille est livrée au gouvernement chiléen. — Ambassade du Congrès des Provinces-Unies du Rio de la Plata envoyée à Bolivar. — Décrets. — Escadre brésilienne devant Buenos Ayres. — Monte-Video. — Invasion de la province de Chiquitos par les Brésiliens. — Le général Rodil propose de capituler. — Description de Callao. — Lettre du Pape 293

CHAP. XXI. — Les provinces du Haut-Pérou s'érigent en état indépendant, sous le titre de république de Bolivia. — Bolivar quitte Lima. — Déclaration d'indépendance de la Banda oriental. — Traité conclu entre Colombie et le Mexique. — Victoire remportée sur les Brésiliens par Fructuoso Ribeira. — L'armée brésilienne défaite complètement à Sarandi. —

Note du secrétaire des affaires étrangères de Buenos Ayres. — Prise du château de St.-Jean d'Ulloa. — Iturbide empereur. — Son abdication. — Son exil. — Son retour. — Sa mort. — Départ de la flotte chiléenne pour l'île de Chiloë. — Déclaration de guerre du Brésil. — Proclamation du général Lavalleja. — Manifeste de la République des Provinces-Unies du Rio de la Plata. — Reddition de Callao. — Prise de Chiloë. — Prise de Santa Theresa et du fort Miguel. — Situation de l'armée patriote sur l'Uruguay. — Réélections de Bolivar et de Santander à Bogota 309

CHAP. XXII. — Le général Paez est décrété d'accusation par la Chambre des représentants de Colombie. — Le Sénat admet l'accusation. — Paez reçoit l'ordre de se rendre à Bogota. — Insurrection à Valence. — Le peuple et les soldats le rétablissent dans son commandement. — Proclamation de Paez. — Les autorités de Caracas se joignent à celles de Valence. — Résolutions des deux municipalités. — Entrée de Paez à Caracas. — Lettre de Paez à Bolivar. — Alvear reçoit son audience de congé du Libérateur. — Proclamation de Bolivar aux citoyens de la république de Bolivia. — Exécution du comte de San Domas. — Pétition de cinquante-deux députés du Congrès du Pérou. — Réponse de Bolivar. — Décret du gouvernement. — Congrès de Panama. 324

FIN DE LA TABLE.

RÉSUMÉ

DE L'HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DES COLONIES ESPAGNOLES DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

CHAPITRE PREMIER.

Premiers symptômes révolutionnaires dans l'Amérique du sud. — Morales et Quiroga. — Communication faite par le capitaine Salinas à deux moines. — Leur rapport au gouvernement. — Emprisonnement de Morales, de Quiroga, de Salinas et de Riofrio. — Mise en liberté des prisonniers. — Révolution à Quito. — Lettre de la Junte au comte Ruis. — Le marquis de Selva Alegre est nommé Président. — Nouveau serment. — Dissentions dans le nouveau gouvernement. — Réinstallation du comte Ruis.

Peu de temps après l'arrivée du comte Ruis de Castilla à Quito, capitale de son gouvernement, les écoliers de San Fernando lui donnèrent quatre représentations théâtrales, auxquelles tous les nobles assistèrent comme spectateurs. Ils choi-

sirent pour pièces Caton, Andromaque, Zoraïde et l'Auraucana, qui avaient toutes pour objet d'inspirer l'amour de la liberté et les principes du républicanisme. Néanmoins cette tendance générale des esprits ne fut point remarquée du Président, ni des autres membres du gouvernement. Ne suivant point d'un œil observateur l'influence que pouvait exercer sur les colonies l'état des affaires dans la mère-patrie, les représentants de l'autorité royale en Amérique se crurent encore entourés des mêmes vassaux obéissants et soumis que leurs prédécesseurs avaient gouvernés d'une manière si despotique, sans même soupçonner que le peuple, éveillé sur ses propres intérêts, portait des regards attentifs sur ce qui se passait en ce moment en Espagne ; car, malgré les soins pris par le gouvernement pour que la liberté de la presse ne pût concourir à rien apprendre à ses colonies, les Américains qui résidaient en Espagne à cette époque, étaient activement occupés à instruire leurs amis d'Amérique du véritable état des affaires, et les naturels étaient mieux informés de ce qui se passait dans la métropole que le gouvernement lui-même, parce que les correspondants espagnols, craignant de mettre en danger

urs propriétés dans les colonies, en-
oyaient en Amérique des détails obscurs
u remplis d'exagération en faveur de
urs opinions.

Les personnes qui avaient fait le choix
es pièces étaient le docteur Quiroga et
on Manuel Morales; le premier, avocat,
uissant d'une bonne réputation, né à
requipa, dans le Pérou, établi et marié
Quito; le dernier, né dans la ville de
ariquita, dans la vice-royauté de Santa
é de Bogota, avait été secrétaire du gou-
ernement à l'époque où le baron de
arondelet en était président; lui ayant
éplu, il fut destitué de son emploi. Il
vait espéré sa réintégration à l'arrivée du
omte Ruis; mais ce chef ayant à sa suite
n jeune avocat nommé Don Tomas Ar-
echaga, qu'il avait fait élever, et dont il
ésirait assurer le sort, n'eut aucun égard
ux réclamations de Morales, et son pro-
gé fut nommé secrétaire du gouver-
ement.

Morales était doué d'une âme forte,
vait reçu une éducation libérale, et,
ar suite de ses travaux de plusieurs an-
ées dans le secrétariat, il avait acquis une
rande connaissance des affaires du gou-
ernement, et se trouvait initié très-
vant dans les intrigues de la cour d'Es-

pagne. Il se regardait comme injustement traité par le baron de Carondelet, et plus encore par le comte Ruis : il était déterminé à se venger sur ceux qu'il regardait comme les coopérateurs de sa ruine, s'ils n'en étaient pas les auteurs. Les circonstances, qui ne pouvaient échapper à ses regards observateurs, devenaient chaque jour plus favorables à ses desseins, et si la violence de son caractère ne l'avait pas fait agir avec trop de précipitation, il aurait pu réussir.

Quiroga était d'un caractère inquiet et ambitieux, téméraire et intrépide dans ce qu'il entreprenait, mais très opiniâtre; ne pouvant supporter la censure, mais accessible à la conviction lorsqu'on employait la persuasion pour la faire arriver jusqu'à lui. Au barreau il gagnait souvent les causes dont il était chargé; il portait facilement la parole, et parlait avec éloquence; mais, même devant les magistrats, sa précipitation lui suscitait souvent des embarras : il était fréquemment réprimandé par le tribunal, par lequel il fut plusieurs fois suspendu de ses fonctions d'avocat, et enfin obligé de quitter le barreau. Quiroga devint le compagnon inséparable de Morales, espérant, comme lui, qu'à l'arrivée du comte Ruis, un ap-

pel à son Excellence, comme président de l'audience royale, suffirait pour le rendre à l'exercice de sa profession; mais un rapport du régent Bustillas trompa son attente, et cette circonstance le réduisit au désespoir.

Ces deux individus, ainsi désappointés, choisirent les pièces qui furent représentées au collége de San Fernando, en octobre 1808.

En février 1809, le capitaine Salinas, qui commandait l'infanterie à Quito, donna connaissance à deux moines, le père Polo et un autre, d'un complot pour déposer les autorités espagnoles, et en choisir d'autres pour les remplacer, en les prenant parmi les citoyens les plus respectables. Les moines allèrent aussitôt rendre compte de cette circonstance au Président, qui donna à l'oidor Fuertes Amar une commission secrète pour procéder légalement contre les individus soupçonnés. Don Pedro Munos fut chargé de remplir les fonctions de secrétaire particulier, sans avoir d'autres titres à cette nomination que celui d'être espagnol. Quiroga, Morales, le curé de Sangolqui, le docteur Riofrio et le capitaine Salinas furent arrêtés, et renfermés dans le couvent de la Merci. Leurs déclarations fu-

rent reçues et écrites par Munos, et toutes les précautions possibles prises pour empêcher que le peuple n'eût connaissance du procès; les prisonniers furent privés de tous les moyens de communiquer à leurs amis aucune particularité relative à leur situation; le secrétaire ne put se faire aider d'un copiste, et toutes les mesures ordinairement employées par l'Inquisition, furent mises en pratique dans cette circonstance. Dans les premiers jours d'avril, au moment où Munos se rendait le soir au palais pour rendre compte au Président de l'état de la procédure, tous les papiers lui furent enlevés. Cet évènement produisit une grande sensation; plusieurs de ceux qui avaient réellement trempé dans cette affaire, purent se convaincre qu'ils n'avaient pas été nommés par les prisonniers qui, nièrent, d'un commun accord, avoir aucune connaissance du complot, et Salinas protesta qu'il n'avait rien déclaré aux deux moines: ce fut ainsi que, par un heureux incident, les plans du gouvernement se trouvèrent dérangés; la persécution cessa, et les prisonniers, furent mis en liberté. Cet évènement leur apprit néanmoins à être plus circonspects à l'avenir. Mais le flambeau de la liberté était allumé; et,

quoique sa flamme se trouvât ainsi étouffée pendant un court espace de temps, elle n'était point éteinte.

Le caractère de Salinas était parfaitement connu de Morales et de Quiroga. C'était un véritable Quiteno, léger et inconstant, amateur de toutes les innovations qu'il embrassait avidement, sans réflexion ni discernement, Salinas était aussi ardent à entreprendre l'exécution d'un nouveau plan, que prompt à l'abandonner aussitôt qu'il perdait à ses yeux le charme de la nouveauté, ou dès qu'un autre lui était proposé; mais comme cet officier était à la tête de l'infanterie, qui consistait dans environ quatre cents hommes, dont il avait précédemment commandé une partie à Panama, ce qui était considéré comme une campagne en pays étranger, il était devenu l'idole des soldats, en sorte qu'il était absolument nécessaire de l'amener au point de consentir à seconder leurs plans, ce qui fut très-facile : ces plans étaient nouveaux et promettaient une suite d'évènements qui réjouissaient d'avance son esprit inquiet et turbulent.

Le docteur Riofrio était un ecclésiastique d'un caractère hautain et morose, toujours porté à se réunir aux associations

d'hommes disposés à tout désapprouver : il était, ainsi que Salinas, natif de Quito.

Après la mise en liberté des quatre individus dénoncés comme conspirateurs, Salinas et Riofrio retournèrent à leurs précédentes occupations; Quiroga rentra dans sa famille, plus ulcéré que jamais, et Morales alla dans l'intérieur du pays, sans avoir acquis d'autre résultat de sa démarche qu'un nouveau degré d'expérience. Le gouvernement crut que les papiers perdus par Munos, étaient tombés entre les mains de quelque voleur, ou qu'ils avaient cessé d'exister; mais il était dans l'erreur, ces documents parvinrent dans l'étude de Quiroga qui fit circuler leur contenu parmi ceux à qui il croyait pouvoir le plus sûrement se confier. Aucun nouvel incident ne survint depuis le mois d'avril jusqu'à celui d'août 1809, excepté des nouvelles d'Espagne, telles que l'abdication de Charles, l'avènement de Ferdinand, son emprisonnement, et l'invasion du pays par les Français, qui étaient le sujet de toutes les conversations. Mais une tranquillité parfaite régnait dans toutes les parties de la colonie, et ses habitants semblaient rivaliser dans les démonstrations enthousiastes de loyauté et de dévouement pour leur *amado Fernando*.

Chaque nouvelle d'Espagne concourait à augmenter la crainte et le découragement des Espagnols résidants en Amérique, et toute leur attention était tellement dirigée vers la situation politique du royaume auquel ils appartenaient, qu'ils n'avaient pas le temps de méditer, comme cependant ils auraient dû le faire, sur les effets qui pouvaient en résulter dans la contrée où ils se trouvaient momentanément placés; d'après la conviction où ils étaient, que les colonies devaient suivre le sort de la mère-patrie, exactement comme si elles lui avaient été attachées par les liens de la nature, tandis qu'elles ne l'avaient réellement été que par la force et la violence. Mais l'explosion se fit au moment et sur le point où l'on s'y attendait peut-être le moins, et, quoique ses effets fussent promptement réprimés, le voile n'en fut pas moins déchiré, et de là résultèrent les fondements de cette émancipation, maintenant l'heureux partage de toutes les nations du nouveau monde.

Le 10 août 1809, de grand matin, deux citoyens de Quito, Ante et Aguire, se rendirent chez le Président avec une lettre. L'ordre donné à la porte de l'antichambre s'opposait à ce qu'il fût porté à son Excellence aucune lettre à une heure si

indue; mais Ante insista sur la nécessité de la remettre de suite, en disant qu'elle contenait des observations importantes de la *Junta Soberana*, Junte souveraine. L'huissier éveilla le Président, lui remit la lettre et lui répéta ce qu'il avait entendu, pour motiver et excuser son entrée intempestive. Le Président ayant lu l'adresse, « La Junte Souveraine au comte Ruis, ex-président de Quito, » s'habilla et lut ce qui suit :

« L'état actuel d'incertitude dans lequel l'Espagne est plongée, l'anéantissement total des autorités légalement constituées, et les dangers auxquels sont exposées la personne et les possessions de notre bien-aimé Ferdinand VII, de tomber au pouvoir du tyran de l'Europe, ont déterminé nos frères trans-atlantiques à former des gouvernements provinciaux pour leur sécurité personnelle : tant pour se garantir des machinations de quelques-uns de leurs perfides compatriotes indignes du nom espagnol, que pour se défendre contre l'ennemi commun. Les loyaux habitants de Quito, déterminés à conserver à leur roi légitime et souverain maître, cette partie de son royaume, ont établi une Junte souveraine dans cette ville de San Francisco de Quito, au nom de laquelle,

t d'après l'ordre de son Excellence le résident, j'ai l'honneur d'annoncer à otre Seigneurie que les fonctions des nembres de l'ancien gouvernement ont essé. Que Dieu conserve votre Excellence endant encore un grand nombre d'anées. Salle de la Junte, à Quito, le 10 oût 1809. Manuel Morales, secrétaire e l'intérieur. »

Après avoir lu cette épître si peu attenue, Son Excellence entra dans l'antihambre et s'avança vers les messagers ui lui demandèrent s'il avait reçu la déèche; sur sa réponse affirmative, ils le aluèrent et se retirèrent. Le Comte les uivit jusqu'à la porte extérieure qu'il oulut dépasser, mais la sentinelle l'en mpêcha. Il envoya ensuite son officier l'ordonnance chercher l'officier de garde, ui répondit qu'il ne pouvait, d'après les rdres qu'il avait reçus, conférer avec le Comte. A six heures du matin, on vit se ormer sur la place, en face du palais, un assemblement très-nombreux; on endit en même temps une décharge d'arillerie, et la musique militaire, stationée sur l'esplanade en face du palais, oua jusqu'à neuf heures quelques airs ationaux. Alors il y eut une réunion des nembres du nouveau gouvernement exé-

cutif, composé du marquis de Selva Alegre, président, des marquis d'Orellana de Solanda et de Miraflores, du comte Casa Guerrero, de Don Manuel Zambrano, de Don Manuel Mateus et de Don Pedro Montufar, ayant pour ministres Morales et Quiroga. On publia la déclaration d'installation, et on rédigea la formule du serment que devaient prêter toutes les personnes attachées au nouveau gouvernement. L'évêque de Quito fut élu vice-président, mais il refusa d'assister à cette assemblée, et à toute autre subséquente.

La révolution eut lieu dans la nuit du 9. Morales vint à Quito, et, de concert avec Quiroga, convoqua une assemblée, informa ceux qui la composaient des dangers auxquels tout le pays était exposé, publia l'intention où était le gouvernement de reconnaître Napoléon pour souverain, parce que les rois d'Espagne lui cédaient leur souveraineté, et les exhorta en même temps à se préserver de sa domination en établissant, au nom de Ferdinand, un gouvernement provincial, et en destituant de leurs emplois toutes les personnes suspectes. Cette harangue n'eut lieu que pour la forme, parce que tous les préliminaires avaient été conve-

nus d'avance. Salinas, qui était présent, fut député pour s'assurer des soldats, ce qu'il fit immédiatement; il se rendit aux baraques et ayant formé l'infanterie sur la place, il leur apprit que leur bien-aimé Roi était prisonnier en France, peignit très au long ses souffrances, leur dit ensuite que les autorités actuelles en Amérique étaient déterminées à livrer le pays à l'ennemi commun, et termina sa harangue en leur demandant s'ils voulaient défendre la cause de leur roi Ferdinand, ou devenir les esclaves de Bonaparte. Les soldats abusés s'écrièrent aussitôt, vive Ferdinand VII! vive Quito! Le commandant de la cavalerie, Don Joaquin Salumbide, reçut les mêmes ordres et les exécuta de la même manière. Lorsque ces deux individus revinrent auprès de la Junte, elle leur ordonna de donner les ordres nécessaires aux différents corps de garde, et de faire prêter aux troupes le serment suivant :

« Je jure, par Dieu et sur la croix de mon épée, de défendre mon légitime souverain Ferdinand VII, de soutenir ses droits, de maintenir la pureté de la sainte Eglise catholique romaine, et d'obéir aux autorités constituées.»

Après la fin de cette cérémonie, on

donna les ordres nécessaires à l'officier de garde au palais du Président, aux baraques et aux prisons. On plaça une garde à la porte de chaque personne suspecte, particulièrement aux portes du régent et des oidores, et, toutes ces dispositions prises, les membres du gouvernement se retirèrent.

On envoya immédiatement un exprès au Chillo, domaine appartenant au marquis de Selva Alegre, pour lui apprendre ce qui s'était passé, en priant sa Seigneurie de se rendre immédiatement à Quito, pour y prendre possession du commandement suprême du gouvernement du royaume; on vit ainsi, en une seule nuit, déplacer, sans effusion de sang, et même sans commotion populaire, un gouvernement qui était établi depuis plus de trois cents ans, et le remplacer par un nouveau organisé sur ses bases.

Le marquis de Selva Alegre arriva dans la matinée du dixième jour, et tous les membres du gouvernement vinrent lui rendre visite, tandis que ses deux ministres exerçaient les fonctions de leurs charges, en plaçant les nouveaux officiers et employés dans les bureaux de la secrétairerie, et en prenant possession de l'Audience royale.

Selva Alegre était extrêmement affable t poli, ayant le ton distingué d'un homme e cour, plus qu'on ne devait l'attendre hez un individu né dans ce qu'on peut ppeler une contrée isolée. Il déployait ans ses maisons de ville et de campagne ne splendeur, un goût exquis dont Quito ffrait bien peu de modèles; cependant ne pouvait rivaliser avec Miraflores et olanda, ni pour la fortune, ni pour la opularité. Comme homme public, Selva legre était incertain et timide, cherhant à concilier les deux partis plutôt u'à soutenir l'un ou l'autre; aimant ostentation et la magnificence, mais reoutant jusqu'à son ombre.

Le treizième jour, les membres du ouveau gouvernement se rendirent à église du Carmen Alto, revêtus de leur ostume de cérémonie. Son Excellence, n grand habit de l'ordre de Charles III, s membres de la junte en écarlate et en oir; la corporation et les autres tribuaux, dans les anciens uniformes espanols, et les militaires en habit bleu et arements blancs, au lieu de parements ouges.

Dès lors, l'anarchie commença à préder à toutes les réunions de la junte. orales insistait pour qu'il y eût une ré-

forme dans la régularisation des tribunaux; Quiroga demandait qu'il fût fait des dispositions offensives et défensives contre les provinces voisines qui ne suivraient pas l'exemple de Quito; Selva Alegre et les autres membres de la junte désiraient que tout pût rester dans le même état. Cependant l'armée fut augmentée, et des détachements envoyés à Guallabamba, contre les Pastusos, et à Huaranda, pour prévenir une invasion des Guayaquilenos. Le peuple commença à donner des marques de mécontentement, essentiellement motivés sur la crainte de manquer de sel, article qu'il tirait de Guayaquil. Le gouverneur de Guayaquil menaça d'abord d'envahir la province, et le vice-roi de Santa-Fé, ainsi que celui du Pérou, fit la même menace. Il arriva des avis portant que des troupes venaient de se mettre en marche de ces différents points, et, pour compléter la consternation du peuple, le comte Ruis quitta son palais pour aller habiter une petite maison de plaisance, à deux lieues de la ville, où il demeura jusqu'au huit novembre, époque à laquelle une députation de la Junte souveraine vint lui proposer de le réinstaller dans sa présidence, ce qu'il accepta. Il y mit pour conditions que les

embres de la Junte se retireraient dans urs domiciles respectifs ; et la Junte, u'il serait rendu compte à la Junte cen- rale d'Espagne de ce qui s'était passé, et u'il ne serait exercé contre ses membres ucune persécution jusqu'à ce qu'on con- nût sa résolution. Ces préliminaires ayant té agréés, le comte Ruis entra à Quito e lendemain matin, et fut reçu avec en- housiasme. Les habitants et les membres de la junte remirent au Président les di- plômes des titres qu'ils avaient obtenus, et tous les autres papiers du gouverne- ment usurpateur, qu'il ordonna de brû- ler ; mais Arrechaga, au lieu d'obéir à l'ordre qui lui avait été donné, les con- serva pour en faire l'usage le plus coupable.

CHAPITRE II.

Arrivée des troupes de Lima et de Santa-Fé. — Arrestation des insurgés. — Leur procès. — Le comte Ruis refuse de signer l'exécution des condamnés. — Les pièces du procès sont envoyées à Santa-Fé. — Massacre des prisonniers à Quito. — Assemblée des principaux habitants. — Départ des troupes espagnoles. — Révolution à Santa-Fé.

Le 2 décembre 1809 on vit arriver les troupes auxiliaires de Lima et de Guayaquil, composées de cinq cents hommes d'infanterie et de cinquante artilleurs, sous les ordres du colonel Arredonda. Les habitants de Quito, se reposant avec confiance sur l'accomplissement des conditions acceptées par le comte Ruis, élevèrent des arcs de triomphe pour les recevoir, et jonchèrent de fleurs les rues par lesquelles elles devaient passer ; mais, à peine eurent-elles pris paisible possession de la ville et licencié ses troupes, qu'Arrechaga qui, à la mort d'Yriarte, avait été nommé fiscal, conseilla à Arredonda de solliciter

lu Président l'ordre d'arrêter tous ceux qui avaient pris une part active à la dernière révolte, en motivant cette démarche sur ce qu'on ne devait pas agir de bonne foi avec des traîtres. Le Comte eut la faiblesse d'accéder à cette demande, et il parut un ordre, donné à Don Manuel Arredonda, commandant des troupes pacificatrices, d'arrêter toutes les personnes qui se trouvaient compromises dans la dernière rébellion, dont les noms furent donnés par Arrechaga; en conséquence de cet ordre, plus de cinquante des habitants les plus respectables de Quito, furent arrachés de leurs maisons et enfermés dans les cellules des baraques, et le juge Fuertes Amar fut de nouveau nommé pour instruire leur procès. Chaque jour suivant vit de nouvelles incarcérations; car on arrêtait non-seulement ceux qui avaient pris une part active à la révolution, mais encore plusieurs individus à qui les insurgents avaient écrit des lettres, et d'autres pour ne point s'être montrés assez ennemis du gouvernement révolutionnaire. Cependant le régent, les oidores, les fiscaux et autres, qui étaient demeurés neutres, et quelques Espagnols en place qui avaient continué à remplir leurs fonctions pendant l'administration

de la junte, ne furent point compris dans cette mesure; mais il n'en fut pas de même de l'évêque qui, en sa qualité d'américain, était porté sur la liste des insurgents et accusé d'avoir coopéré à la trahison de ses ouailles, parce qu'il n'avait point lancé contre elles l'anathème, et interdit les lieux de culte public.

Deux cents soldats de plus, arrivés de Santé-Fé de Bogota, vinrent ajouter à la sécurité des ministres du despotisme, et toutes les provinces dépendantes de Quito gémirent sous le poids de leur tyrannie. Un grand nombre des plus riches habitants allèrent se réfugier dans leurs maisons de campagne. Du nombre de ceux assez heureux pour avoir pu se cacher et tromper la vigilance du gouvernement, fut le marquis de Selva Alegre; le marquis de Miraflores mourut de chagrin dans sa propre demeure, et une garde de soldats fut placée auprès de son corps jusqu'au moment de son enterrement.

Non seulement ceux qui pouvaient être considérés comme les chefs de la révolte furent incarcérés, mais les soldats le furent aussi dans une prison séparée appelée le *Presidio*. Cette mesure porta l'alarme parmi les basses classes qui commencèrent à s'enfuir dans la campagne, pour

hercher, sur les montagnes et au milieu es bois, un asyle contre le système de ersécution qui atteignait alors toutes les onditions. Les provisions devinrent chaque jour plus rares dans la ville, par la même raison la soldatesque devint plus nsolente; lorsque, pour combler le désespoir dans lequel toutes les classes des habitants étaient plongées (excepté les naturels d'Espagne qui résidaient dans ces pays), l'interrogatoire des prisonniers fut terminé et suivi du *vista* fiscal. Cette horrible production, bien digne de son auteur, Arrechaga, divisa les prisonniers en trois classes et les condamna tous à mort, au nombre de quatre-vingt-quatre; l'évêque lui même ne fut point épargné, quoique, selon les lois d'Espagne, il ne pût être jugé que par le conseil de Castille. La détresse, la douleur et l'affliction furent alors à leur comble. Les mères, les femmes et les filles remplirent l'air de leurs cris, demandant grâce pour leurs fils, leurs époux et leurs frères, enlevés de leurs bras et enfermés dans des cachots où il était impossible de les voir, et où ils gémissaient sous le poids d'une sentence de mort ignominieuse, ayant perdu toute espérance, excepté celle que le Président

ne consentirait point à confirmer l'arrêt et en cela leur attente ne fut point déçue.

Lorsque le procès fut terminé et qu'il ne fallut plus, pour l'exécution du jugement, que la confirmation du Président, la sentence lui fut présentée; mais, au lieu d'adopter l'opinion du fiscal, et de céder aux instances du colonel Arredonda, il ordonna que tous les papiers fussent remis dans son cabinet. A la fin, il se détermina à renvoyer la révision de cette affaire au Vice-Roi de Santa Fé, au grand chagrin de Fuertes, d'Arrechaga et d'Arredonda, qui fondaient tout leur espoir d'avancement en Espagne sur l'exécution des prisonniers qui avaient été qualifiés traîtres.

Le comte Ruis était alors âgé de quatre-vingt-quatre ans, il en avait résidé plus de quarante en Amérique, d'abord en qualité de corrégidor d'Oruro, ensuite de gouverneur-intendant de Huancavilica, ensuite comme président de Cusco, et en dernier lieu de Quito. A l'époque de sa résidence à Huancavilica, il commandait, en 1780, les troupes qui combattirent contre le malheureux Tupac Umaru, qui fut fait prisonnier et écartelé vivant sur la grande place de Cusco, attaché à

uatre poulains sauvages qu'on dirigeait
nacun à un des quatre angles opposés
e la place.

Tandis qu'il était Président à Cusco,
1796, les malheureuses victimes de la
uauté et de la jalousie espagnoles,
balde et Ugarte, furent exécutées sur
ne déposition de témoins. Ce procès fut
nduit par l'oidor Berriosabal, depuis
mte de San Juan et marquis de Casa
lma, qui fut ensuite, en 1821, pros-
it par San Martin. Comme simple
rticulier, le comte Ruis était bon, af-
ble, et extrêmement charitable. Dans
vie publique il était trop facilement
fluencé. La cour d'Espagne était telle-
ent convaincu de la conduite vertueuse
ce Seigneur, qu'en 1795 il parut une
donnance royale qui le dispensait d'une
vestigation résidenciaire à l'expiration
son premier gouvernement à Cusco;
nneur qui, je crois, n'avait jamais été
cordé à aucun gouverneur des colonies
pagnoles.

L'oidor Don Felipe Fuertes Amar était
une extrême timidité; on ne pouvait
rter plus loin la poltronnerie, et cette
blesse le conduisit à la potence, par
ite d'un mouvement des Indiens qui
t lieu en 1810.

Le fiscal Don Tomas Arrechaga éta
originaire d'Oruro et passait pour êt
le fruit de l'intrigue d'un moine de Sa
Juan de Dios avec une métis d'Oruro.
une époque où il était encore très-jeun
le comte Ruis le prit sous sa protection
l'éleva et l'emmena avec lui à Quito, o
il lui donna la profession d'avocat pou
laquelle il avait fait ses cours.

Arrechaga était brutal dans ses mani
res comme dans ses actions; il aurait r
pandu tout le sang de ses compatriot
pour assurer son avancement; et, depu
la première découverte de ces contrées
ce moyen n'avait que trop souvent é
couronné de succès.

Don Manuel Arredonda était fils d
Vice-Roi de Buenos Ayres, et neveu d
régent de l'audience royale de Lima ;
était avide de réputation et d'avancemen
tyran impérieux dans la prospérité,
abject lorsqu'il était sous l'influence d
l'adversité.

L'individu choisi pour porter à San
Fé la procédure, fut le docteur San M
guel. Cet important paquet ne contena
pas moins de six rames de papier écrit
pour la sûreté duquel un piquet de ca
valerie eut ordre d'escorter San Migu
jusqu'à Pasto, de crainte que quelque

ıns des proscrits ne s'en emparassent sur ı route. Les prisonniers n'attendaient ucune faveur du Vice-Roi, parce qu'il tait oncle de Fuertes qui les avait ju-és, et qu'il était naturel qu'il partageât 'opinion de son neveu et qu'il s'y con-ormât.

Après le départ de San Miguel pour anta Fé, un grand nombre de soldats ui avaient fait partie de l'armée des in-urgents, supposant que la persécution vait cessé, retournèrent dans la ville ; nais ils furent arrêtés, et envoyés au 'residio. On s'assura également, sur de imples soupçons, de plusieurs individus rrivant de différents points du pays, et, uoiqu'ils fussent mis en liberté après eur interrogatoire, l'alarme fut promp-ement répandue d'un lieu à un autre, de orte que personne ne voulut porter des rovisions au marché et qu'il en résulta ans la ville une excessive disette. Cette irconstance, au lieu de faire prendre des nesures conciliatrices, rendit furieux les oldats espagnols, qui commirent de nom-reux désordres, dont la crainte empêcha u'on ne se plaignît à leurs officiers ; ceux ui s'y hasardaient s'entendaient prodi-uer les épithètes d'insurgents, de rebelles, e traîtres. Ce fut ainsi que le mal s'accrut

journellement jusqu'au 2 août 1810. C
même jour, quelques-uns des soldats en
fermés au Presidio, surprirent leurs gar
des, s'emparèrent de leurs armes, revê
tirent leurs uniformes, et coururent au
baraques à une heure après midi. Leu
déguisement empêcha qu'on ne soupçon
nât leur approche; ils réussirent à écarte
de son poste la sentinelle placée à l
porte, et à s'assurer de l'officier de garde
En ce moment on sonna une des cloche
pour donner l'alarme. Les officiers, qu
venaient de se mettre à table dans le pa
lais, coururent sur la plasa mayor, e
aperçurent un mouvement considérabl
à la porte des baraques, à moins de cin
quante verges du palais; ils ordonnèren
de faire feu sur les soldats qui étaient dan
les baraques, ceux-ci en firent autant. Ce
désordre dura environ dix minutes; alors,
tout étant tranquille, un officier alla s'in
former de la cause de ce tumulte; ayant
appris ce qui était arrivé, il retourna faire
son rapport à son commandant Arre-
donda. Un autre officier fut aussitôt en-
voyé, pour connaître quelle était la situa-
tion des prisonniers, et il revint bientôt
avec la nouvelle qu'ils étaient tous morts.
Quelques-uns avaient été fusiliés pendant
l'action, par les sentinelles placées au-

essus d'eux, et un grand nombre avait té assassiné par un jeune Zambo, l'un es cuisiniers des soldats, qui était entré ans leurs cellules et les avait dépêchés à oups de hâche. La terreur et la consternation se peignirent un moment sur les aits du Président et des officiers; lorsue tout-à-coup ils entendirent les solats espagnols, se répandant en foule des araques dans les rues, crier, vengeance! engeance! notre capitaine est assassiné! peine cette alarme fut-elle donnée, que s soldats furieux quittèrent leurs postes, ururent de côté et d'autre dans les ues, et tuèrent tous les individus qu'ils encontrèrent, sans distinction d'âge ni e sexe. Les tambours battirent la charge ans les différentes parties de la ville ; le neurtre et le pillage durèrent jusqu'à rois heures, tous les officiers se tenant ur l'esplanade du palais sans faire aucun nouvement pour arrêter le massacre. A fin, les soldats, ayant employé toutes eurs cartouches, commencèrent à s'en etourner vers les baraques, quelquesins si chargés de butin qu'ils avaient bandonné leurs armes.

Le nombre des prisonniers renfermés ans les cellules, qui furent victimes de 'insubordination des soldats et de l'inep-

tie de leurs chefs, montait à soixante-douze. Un ecclésiastique nommé Castelo, et un autre individu nommé Romero, furent les seuls qui échappèrent; ils sauvèrent leur vie en feignant d'être morts. Morales, Quiroga, Riofrio et Salinas périrent : plus tard le gouvernement de Venezuela ordonna qu'il y eût chaque année un jour consacré au deuil pour honorer leur mémoire. Il arrêta aussi qu'à l'avenir ils seraient désignés sous le nom de martyrs de Quito. Environ trois cents individus périrent dans les rues, en y comprenant sept soldats espagnols qui furent tués par quelques bouchers indiens qu'ils avaient insultés à plusieurs reprises.

Il n'est point d'expression qui puisse décrire l'anxiété que cette terrible affaire excita parmi les habitants qui, en ignorant l'origine, la considérèrent comme un massacre sans motifs de leurs concitoyens, et, par conséquent, comme pouvant, au premier moment, avoir encore lieu. Dans le nombre des soldats sortis du Presidio, il n'y en eut que cinq qui entrèrent dans les baraques. S'il s'en était introduit vingt, il n'est pas douteux qu'ils seraient parvenus à rendre la liberté aux prisonniers; mais ceux-ci furent assassinés tandis que les autres étaient aux mains avec les gardes.

Les rues furent entièrement désertes; les groupes du peuple étaient disséminés sur les hauteurs voisines, jetant des regards mornes sur la ville qui présentait l'aspect de la désolation la plus complète. Les rues et les places étaient jonchées de cadavres, et tout respirait l'horreur et le découragement. Pendant la nuit les corps des prisonniers furent transportés à l'église de San Augustin, et ceux qui avaient été assassinés dans les rues furent portés aux églises les plus proches. Les deux jours suivants, 3 et 4 août, les habitants restèrent chez eux, et, à l'exception des soldats, aucun individu n'osa se montrer dans les rues. Le gouvernement commença alors à craindre la levée en masse de toutes les provinces; ayant appris la nouvelle de la révolution de Caracas, qui avait eu lieu le 19 avril 1810, et ignorant ce qui se passait dans la mère-patrie, excepté que Bonaparte s'était emparé de Madrid, il voulut tenter une réconciliation, sans pourtant avouer sa mauvaise foi, manifestée d'une manière qui avait eu des suites si funestes.

Le 5, il fut publié un ordre qui enjoignait aux chefs de toutes les corporations, aux officiers et aux principaux habitants de se rendre au palais pour y délibérer

sur le choix des moyens les plus propres à ramener dans le pays la paix, la tranquillité et la confiance. Le Président se leva et exprima brièvement combien il était peiné de ce qui était arrivé, et son désir sincère de voir la paix et l'union renaître parmi le peuple. L'évêque répondit en peu de mots, qu'il craignait que cela ne fût impossible jusqu'au moment où les personnes qui avaient conseillé à Son Excellence de manquer à sa parole fussent éloignées.

Le docteur Rodrigues, prêtre séculier, très-estimé de tous ceux qui le connaissaient, pour sa sagesse et ses vertus, se leva, et prononça un discours aussi éloquent qu'animé. Il traça le portrait des Quitenos en général, expliqua les causes de la dernière révolution, et s'appesantit sur ses funestes résultats avec un tel accent de douleur et de regrets, qu'il fit abondamment couler des larmes des yeux de ses auditeurs; il finit par dire, comme le prélat, que les habitants de Quito ne pourraient cesser de craindre pour leurs vies et pour leurs fortunes, que lorsque les individus qui avaient si fortement dérogé à leur glorieux titre de pacificateurs, seraient éloignés du pays: «Je vous parle, dit-l, des officiers et des soldats qui ont

it périr plus de trois cents individus ussi paisibles qu'innocents; si on ne omprime pas leur soif du carnage, ils onvertiront bientôt en un vaste désert ne des plus fertiles contrées de la moarchie espagnole, et les voyageurs à veir s'écriéront, en vouant leur mémoire l'exécration : ici fut Quito ! »

A ces mots, Don Manuel Arredonda, emblant pour sa sûreté personnelle, se va, et dit qu'il était convaincu que le ouvernement de Quito pouvait compter r la loyauté des Quitenos, et lui perettre de se retirer avec les troupes qu'il ommandait. Cette proposition fut aussit adoptée et le procès-verbal de l'assemlée ayant été clos, fut signé par le Prédent, l'Evêque, le Commandant des oupes et plusieurs autres personnes. On ommença aussitôt à faire les dispositions onvenables pour l'évacuation de la ville, t les troupes commandées par le colonel rredonda, commencèrent à se mettre n marche le lendemain matin, laissant s deux cents soldats de Santa Fé et le ouvernement à la merci d'une populace resque réduite au désespoir par leur conuite barbare.

Peu de jours après le départ d'Arreonda et de ses troupes, le docteur San

Miguel revint de Santa Fé, rapportant l
nouvelle d'une insurrection qui ava
éclaté dans cette ville. Elle avait com
mencé le 23 juillet 1810, la veille d
l'arrivée de San Miguel avec sa charge d
papier. Lorsqu'il se présenta devant le
nouvelles autorités de Santa Fé, il reçu
l'ordre de se rendre sur la grande plac
avec ses volumineuses dépêches, pou
les remettre entre les mains du bourreau
qui les fit brûler aussitôt. Ce fut ain
que se termina ce procès, qui couvrit d
honte et d'infamie ceux qui l'avaient su
cité. Le retour de San Miguel ne fit qu'ac
croître la consternation du gouvernemen
et la profonde douleur des citoyens qu
avaient si malheureusement perdu l
2 août leurs parents et leurs amis.

L'insurrection de Santa Fé s'effectua
comme celle de Quito, sans effusion d
sang. On avait reçu dans cette ville l
nouvelle de la commission donnée par l
Junte centrale d'Espagne à Villavicencio
pour visiter son pays natal et pour faire
dans le mode de gouvernement, tous le
changements qu'il jugerait nécessaire
pour la conservation de ces contrées. Le
amis de cet Américain voulant préparer
d'avance une maison pour sa réception
un d'entre eux demanda à emprunter u

ndélabre d'un Espagnol qui, voyant
ec regret qu'une commission royale eut
é donnée à un colon, insulta l'emprun-
ur; cette conduite excita entre eux une
tercation : la populace s'assembla à la
rte; l'Espagnol tenta d'éloigner le peu-
e en employant, pour y parvenir, les
enaces et les insultes; enfin le cri de
Cabildo Abierto! une assemblée publi-
ue à la salle de la ville, » se fit entendre.
peine ce cri eut-il été répété par la po-
ulace, qu'il s'étendit bientôt à toute la
lle et devint le mot d'ordre. Le peuple
ourut à la plasa mayor, les portes de la
lle de la ville furent ouvertes, et les
rincipaux naturels se rangèrent autour
e la table. En ce moment, un individu
avança et demanda au peuple pourquoi
s'était rassemblé de cette manière et à
ette heure. Quelqu'un répondit : *Que-
mos gabierno nuevo, fuera espagnoles!*
ous demandons un nouveau gouverne-
ent, à bas les Espagnols! Narino fut
lors envoyé pour réclamer la présence
u vice-roi Amar, comme président de
assemblée. Son Excellence s'y refusa.
n second message n'obtint pas un meil-
eur succès. Cette conduite exaspéra le
euple, et le cri de *fuera Espanoles! fuera
hapetones!* retentit de nouveau de toutes

parts. Un troisième message fut enfin en-
voyé pour apprendre à Don Pedro Ama-
que ses fonctions et celles de tous les Es-
pagnols européens employés dans le gou-
vernement, avaient cessé. Alors Ama-
consentit à aller présider l'assemblée
mais il lui fut répondu qu'on ne lui de-
mandait que son bâton de commande-
ment qu'il remit après une légère alter-
cation. Le nouveau gouvernement pri-
possession des baraques, du parc d'artil-
lerie et des magasins. Le vice-roi et quel-
ques-uns des ex-oidores furent envoyés
Carthagène pour y être embarqués pour
l'Espagne. Un seul jour suffit pour opérer
un changement complet dans le gouver-
nement, et le lendemain les habitants se
retirèrent, avec le plus grand ordre
dans leurs demeures, après avoir vu brû-
ler publiquement les papiers apportés
par San Miguel.

CHAPITRE III.

rrivée de don Carlos Montufar à Quito. — Arredonda marche sur cette ville. — Il arrive à Huaranda. — Sa fuite de cette ville. — Montufar marche sur Cuença. — Il revient à Quito. — Prise d'Esmeraldas. — Assassinat du comte Ruis. — Le général Montes entre dans Quito. — Mort de Montufar. — Prise de Quito par le général Sucre.

Dans le mois de septembre de la même nnée, Don Carlos Montufar, fils du narquis de Selva Alegre, proscrit, qui était de nouveau montré publiquement ans Quito avec plusieurs autres, arriva, ortant avec lui les pouvoirs de la Junte entrale d'Espagne, pour établir un nouveau gouvernement, ou faire, à celui éjà existant, des changements tels qu'ils ussent assurer à Ferdinand l'obéissance e ces contrées lors de la restauration. La cie que cette arrivée aurait causée peu e temps auparavant, fut extrêmement nodérée par le souvenir du 2 août. Cependant Montufar et ses amis se déter-

minèrent à rétablir la Junte, en conv
quant, dans la salle de l'université, u
assemblée qui fut présidée par le com
Ruis. La commission conférée à Montuf
y fut lue, la formation de la Junte pr
posée et immédiatement acceptée.
comte Ruis fut nommé président, et
marquis de Selva Alegre vice-président
les membres pour la ville furent chois
par les cinq paroisses, et ceux pour l
contrées voisines, par les paroisses d
capitales de ces provinces.

Don Carlos Montufar, animé du dés
de maintenir la tranquillité générale,
surtout la bonne intelligence avec le Vic
Roi du Pérou, envoya immédiatement
Don Jose de Abascal sa commission or
ginale; mais l'innovation était si grande
et le décroissement de l'autorité espagnol
si alarmant pour le Vice-Roi, qu'il ren
voya les papiers, en assurant qu'il fera
tous ses efforts pour maintenir son auto
rité, et celle de tous les fidèles sujets d
la couronne d'Espagne. Cette réponse im
prudente et intempestive fut donnée a
moment où on connaissait l'état des af
faires à Santa Fé et à Venezuela, la ré
volte de San Miguel, et de la vallée d
los Dolores, dans le Mexique, qui eu
lieu le 19 août, et celle de Buenos Ayres

u 26 mai 1819, ainsi que les malheurs ui pesaient sur la mère-patrie : toutes es circonstances réunies firent naître de ouvelles idées, et commencèrent à diri-er les esprits vers cet état d'indépen-ance, si naturellement désiré, si diffi-ile à obtenir.

Le colonel Arredonda était resté à uayaquil avec ses troupes; mais, à l'ar-vée des communications faites par les ouveaux gouvernements, il reçut l'ordre 'envahir le territoire appartenant à cette ıridiction, et déclara la guerre aux au-ırités nouvellement établies, comme ahissant leurs devoirs envers la cou-onne d'Espagne. Au moment où Arre-onda commençait à se mettre en mar-ıe, Montufar rassemblait les troupes de uito; il s'occupa à discipliner les nou-elles levées, et marcha avec elles sur iobamba. Popayan et Pasto, sous l'in-ıence de Samano, gouverneur de la emière de ces places, donnèrent leur lhésion à l'ancien gouvernement, et anifestèrent leur intention d'envahir uito du côté du nord, tandis qu'Arre-onda ferait la même tentative du côté du ıd. Quelques troupes placées par Mon-far à Guaitara, ôtèrent toutes craintes lativement à Samano, et Montufar at-

tendit à Riobamba l'attaque d'Arredonda

Une sentinelle, placée à un post avancé, à l'Ensillada, fut un matin alar mée par un bruit causé par la glace su le Chimboraso, qui, dans le premie moment où le soleil la frappe de se rayons, craque quelquefois avec un grande détonation. Effrayé de ce qu'i entendait, le soldat abandonna son poste et alla donner la nouvelle de l'approch de Montufar, avec un train nombreu d'artillerie. Arredonda fut alors plong dans la plus grande consternation, et sans attendre qu'il fût possible de vérifie la véritable cause de cette alarme, ou d remonter à l'origine de ce bruit, il mont à cheval, et prit la fuite. Les officiers e les soldats suivirent l'exemple de leur che et, laissant tout derrière eux, mirent leu salut dans la vitesse de leurs jambes. Mon tufar ayant immédiatement appris ce qu s'était passé à Huaranda, dernier quar tier-général d'Arredonda, s'y rendit, e prit possession des magasins abandonnés consistant en huit cents mousquets, si pièces de campagne, une grande quantit de munitions, la caisse militaire, et toute les propriétés publiques et particulière appartenantes aux troupes pacificatrices

Cuença ayant déclaré son attachemen

la cause royale, Montufar, encouragé
ar son premier succès à Huaranda,
narcha sur cette ville. L'évêque Quin-
an Aponte qui, le crucifix d'une main et
ne épée de l'autre, avait passé les naturels
u pays en revue, et les avait exhortés,
vec une éloquence plus que pastorale, à
armer contre les ennemis de la royauté,
enfuit au premier instant où il reçut
avis que les insurgés étaient à dix lieues
e la ville.

Dans cet état des affaires, lorsque tout
emblait promettre aux insurgents un
uccès complet, il arriva d'Espagne une
épêche portant la nouvelle de la disso-
ution de la Junte centrale, de la forma-
on d'une régence et des Cortès, et l'or-
re à tous les fidèles sujets de Sa Majesté,
e ne plus reconnaître la Junte traître,
de prêter serment d'allégeance aux
utorités nouvellement constituées. Un
rdre de la régence prescrivait que tout
stât dans les colonies dans le même
at jusqu'à ce que les Cortès en eussent
écidé. A la réception de cette nouvelle,
ui lui fut communiquée par le Vice-Roi du
érou, Carlos Montufar répondit : « qu'en
nalité de loyal sujet, et dans l'espoir que
conduite de Son Excellence prouverait
tant de loyauté et de déférence aux

ordres qu'elle avait reçus, il allait auss
tôt se retirer à Quito avec les troup
qu'il commandait. »

Un petit détachement continua à ga
der les hauteurs de Guaitara, et tout da
Quito resta tranquille jusqu'au milieu
novembre, jour de l'arrivée du génér
Molina à Cuença où, d'après l'ordre
vice-roi Abascal, il insista péremptoir
ment sur la dissolution de la Junte,
qui fut refusé. Le capitaine Villavicenc
arriva de Guayaquil pour traiter avec
gouvernement d'après les propositio
faites par le général Molina, et tel éta
alors la crainte d'une nouvelle oppressi
de la part des troupes pacificatrices, qu
l'arrivée de Villavicencio, une femm
nommée Salinas, domestique du cap
taine du même nom qui avait été assa
siné le 2 août, réunit un corps de fem
mes qui s'armèrent de lances, et esco
tèrent Villavicencio jusqu'à la maison q
lui avait été préparée, où elles restère
pour le garder jusqu'à ce qu'il quitt
Quito.

Pendant que Montufar fut absent de
ville avec ses troupes, il y eut plusieu
émeutes populaires, surtout parmi les In
diens; elles furent particulièrement ex
citées par un homme dont le fils avait é

gorgé dans le massacre du 2 août. Sur
es entrefaites l'oidor Fuertes et le direc-
eur général des postes tentèrent de s'é-
happer, avec l'intention de descendre le
ong du Maranon ; mais ils furent arrêtés
ar les Indiens, ramenés à Quito, et,
vant que la classe respectable des ha-
itants eût pu avoir le temps de les dé-
ager du danger imminent dont ils étaient
menacés, les Indiens élevèrent à la hâte
ur la grande place un gibet auquel ils les
endirent.

L'adhésion de Popayan et de Pasto aux
nstructions des gouverneurs espagnols,
mpêcha toute communication avec Quito,
anta Fé, Venezuela et autres villes.
a junte arrêta d'ouvrir une communi-
ation par la côte avec Cali et Buga,
omme aussi avec les parties de l'inté-
ieur qui avaient établi chez elles la
même forme de gouvernement que celle
xistante à Quito. En conséquence elle
omma Stevenson, secrétaire du comte
uis, gouverneur d'Esmeraldas et com-
mandant militaire de la côte. Il partit le
décembre de Quito, avec cinquante
oldats, prit possession de son gouverne-
ment, ouvrit la communication et s'as-
ura du dépôt d'armes appartenant aux
spagnols à Tumaco.

On ne s'occupa plus dans la Capital que des préparatifs de défense. Le généra Molina mourut à Cuença, et l'évêque d Cuença termina ses jours à Guayaquil. Ay merich, gouverneur de Popayan, demand un brick de guerre, qui fut envoyé par l gouverneur de Guayaquil; avec son se cours Esmeraldas fut envahi en mai 1811 Don Toribio Montes, nommé par la ré gence Président de Quito, prit aussitôt l commandement des troupes stationnée à Guayaquil et à Cuença, et commenç à marcher sur Quito. Le président comt Ruis se retira à un petit couvent dans le faubourgs; mais comme il survint dans l ville une émeute d'Indiens, quelques-un se rendirent au couvent, en arrachèrent l vénérable vieillard, qu'ils traînèrent dan les rues, et l'assassinèrent. Il y eut quelque escarmouches entre Montes et les Quite nos; mais il entra dans la ville, et fit met tre à mort plusieurs individus des plu marquants, qui avaient pris part aux der niers troubles. De ce nombre fut Don Carlos Montufar qui, ayant été condamn comme traître, fut fusillé par derrière son cœur arraché et brûlé. Quelques-un des Indiens qui avaient été les premier moteurs de la mort du comte Ruis, fu rent pendus, et leurs têtes placées dan

les cages de fer suspendues dans les différents quartiers de la ville, jusqu'au moment où elles en furent enlevées par les ordres du général Sucre.

Depuis 1811 Quito continua à être gouverné par les autorités espagnoles jusqu'en mai 1822, époque à laquelle le général Sucre s'en rendit maître par la force des armes, et depuis cette ville fit partie de la république de Colombie.

CHAPITRE IV.

État de Lima en 1811. — Bataille de Guayaquil. — Proclamation de la Constitution des Cortès. — Ses effets. — Manifeste de Venezuela. — Situation de Lima. — Expédition du colonel Gainsa contre le Chili. — Armistice. — Le régiment de Talavera arrive d'Espagne. — Deux cents soldats de ce corps sont envoyés contre le cacique Pucatoro. — Ils sont entièrement détruits par les Indiens. — Nouvelle expédition contre le Chili. — Révolution de Cusco et d'Arequipa. — Mort de Pumacagua. — Le général Osorio occupe Santiago. — Bataille de Vilcapugio. — Arrivée à Lima des drapeaux pris dans le Chili. — Révolte des soldats espagnols. — Tremblement de terre dans la province de Venezuela. — Les royalistes s'emparent de la province. — Capitulation de Miranda. — Révolte dans la province de Cumana. — Batailles de Cucuta et de Lostaguacen. — Bolivar s'empare de Caracas. — Les Espagnols soulèvent les esclaves. — Prisonniers fusillés. — Bolivar se rend à la Jamaïque et au Port-au-Prince. — Combat de San Florenzo. — Bolivar s'empare de la Guyane espagnole et d'Augustura. — Revers de Morillo. — Bolivar abdique la dictature.

A Lima, les principes révolutionnaires étaient répandus parmi les Créoles de tous

es rangs, à l'exception d'un petit nom-
ro qui possédaient des emplois lucratifs
ous le gouvernement. Le vice-roi Abas-
al entreprit de calmer l'esprit de rébel-
on, par les mesures les plus douces pos-
ibles, en évitant tout ce qui aurait pu
essembler à des actes de persécution ; il
réa un régiment auquel il donna le nom
e la *concordia*, le composa des habitants
es plus respectables de la ville, s'en cons-
tua le colonel, et nomma les officiers
armi les individus les plus marquants,
Espagnols ou Créoles indifféremment :
ette mesure calma pendant quelque
emps l'esprit d'insurrection.

La victoire de Guayaquil, remportée
ar le général Goyoneche sur l'armée de
Buenos Ayres, fut célébrée par des fêtes et
les réjouissances ; mais les portes du
Chili étant fermées, la disette de blé ne
arda pas à se faire sentir.

En 1812, le gouvernement constitu-
ionnel fut proclamé, et la Constitution
espagnole fut, à dater de ce moment, le
seul livre consulté et étudié par toutes les
classes. La formation d'une corporation
constitutionnelle et l'élection des alcades
causèrent quelques troubles dans la ville;
mais ces mesures devinrent alarmantes

pour les Espagnols, lorsqu'on s'occupa de l'élection des députés pour les Cortès. Accoutumés à considérer les Créoles comme leurs inférieurs, et presque comme des intrus dans leur propre patrie, les Espagnols étaient alors exposés à leur mépris, à leur résistance, et quelquefois à leurs reproches. L'élection se fit dans le patio du cloître principal du couvent de la Merci; plusieurs écoliers de San Carlos se réunirent dans le lieu de l'assemblée. Comme, d'après la *Ley de Partido*, aucun naturel d'Espagne ne pouvait résider dans les colonies sans une licence spéciale de la Casa de Contratacion de Séville, ou sans être employé par le gouvernement, par le titre 2, chapitre IV, article XXIV de la Constitution, il avait été décidé qu'ils ne seraient point admis à voter, ce qui les rendit furieux. Un Espagnol se présenta avec son passe-port, et s'avança, d'un air insultant, vers la tribune pour donner son vote; mais un des écoliers, en examinant ce papier, vit que le votant était originaire des îles Canaries, et, par l'art. 22, tit. 2, ch. IV, de la Constitution, tous les Africains, ou tous les descendants d'Africains, n'ayant point de vote, à moins qu'ils n'eussent obtenu des

ortès des lettres de naturalisation, il fut
bligé de se retirer au milieu des cris de
ie des Créoles.

Rien ne pouvait être plus favorable aux
olonies que la publication d'une forme
nstitutionnelle de gouvernement, et la
berté de la presse, telle qu'elle avait été
nctionnée par les Cortès. Les restric-
ons pourtant étaient telles, qu'ellesau-
ient excité une violente rumeur en An-
eterre ; mais, pour un esclave, une
eure de répit et de repos est une heure de
berté parfaite; la cessation de ces obsta-
es équivalait à une immunité absolue.
eux encore fidèles à la mère-patrie avaient
s moyens de lire les papiers périodiques,
l'exception de la gazette du gouverne-
ent, ce qu'ils ne pouvaient faire auapara-
nt; et, quoique les nouvelles qui n'étaient
s favorables au système espagnol, ne fus-
nt point imprimées, on recevait d'au-
es journaux qui instruisaient le public
tous les évènements qui se succédaient
ec tant de rapidité. C'est ainsi qu'on
pprit l'établissement des gouvernements
publicains dans le Mexique, la Colom-
e, à Buenos-Ayres et au Chili ; circons-
nces qui auraient été déguisées ou dé-
naturées par les anciennes autorités.

Les habitants de Lima désiraient peut-

être aussi ardemment que ceux de toute les autres parties de l'Amérique du sud un changement dans la forme de leur gouvernement; mais, lorsqu'une ville est sous l'influence d'une force militaire, les habitants, comme les soldats, sont forcés de se soumettre à la volonté des commandants : tel était l'état de Lima; à la vérité plusieurs des soldats étaient Limenos, mais plusieurs aussi étaient originaires des différentes parties du Pérou : presque tous les officiers étaient Espagnols, et ceux qui ne l'étaient pas se voyaient exposés aux regards soupçonneux de supérieurs hautains et jaloux.

Les nombreuses provinces qui s'étaient révoltées et avaient établi de nouveaux gouvernements, déclarèrent d'abord, de la manière la plus solennelle, que leur intention n'était pas de se séparer de la couronne d'Espagne, mais de se gouverner par elles-mêmes, de manière à conserver à cette couronne la possession de ses propriétés en Amérique. Néanmoins la régence espagnole, investie de l'autorité de gouverner la Péninsule, voulut gouverner aussi les colonies Américaines. Tout individu pris pendant les premières années de commotion et d'effervescence fut traité comme traître. A Quito, les mot

torités constituées, imprimés dans le rment qui fut prêté, furent considérés mme preuve de haute trahison, et il est pas douteux qu'Arrechaga n'eût solité la sentence de la peine capitale con- tous ceux qui l'avaient prêté, si, dans nombre, il ne s'était pas trouvé plurs de ses amis.

Les déclarations d'indépendance et les nifestes contenant les motifs pour se parer entièrement de la mère-patrie, mmencèrent alors à circuler parmi les turels du Pérou, et, quoique quelques- s continssent des exagérations, et que le uvernement de Lima en possédât plurs copies, telle était cependant l'apae ou la timidité des chefs, qu'ils ne firent nais aucune tentative pour les réfuter. Nous nous contenterons de citer quelles passages du manifeste de Venezuela, plus remarquable de tous ceux qui parent, rédigé et publié par le Congrès néral, le 30 juillet 1811.

« L'Amérique espagnole, condamnée puis plus de trois siècles à n'exister que ur accroître la prépondérance politie de l'Espagne, sans participer à sa ndeur, eût été en proie au désordre, 'anarchie, à la corruption qui ont désornisé la nation qui l'avait primitivement

subjuguée, si l'instinct de conservatio
que la nature a mis dans tous les cœurs
n'eût appris aux Américains que le mo
ment d'agir était enfin arrivé, et qu'i
était temps pour eux de recueillir l
fruit de trois siècles de patience.

» Si la découverte du nouveau mond
fut pour la race humaine une circonstanc
du plus haut intérêt; sa dégradation, pa
l'oppression et la servitude, ne paraîtra
pas moins importante, surtout à ceux qui
doués d'un noble caractère, sauront ap
précier une semblable position. L'Amé
rique s'élevant de la poussière, brisant se
chaînes, sans passer par les gradation
politiques des autres pays, triomphera à
son tour sans inonder le monde de sang
Elle ne fera peser sur lui ni la servitud
ni l'abrutissement; elle ouvrira ses bra
hospitaliers aux Européens qui, victime
de l'oppression ou de la politique, dési
reront se soustraire aux maux de l
guerre, ou échapper aux persécutions e
aux fureurs de parti. On pourra voir alor
les habitants d'un hémisphère traverse
l'Océan, pour aller chercher la paix et l
tranquillité dans l'autre : nous les verron
arriver comme amis et non comme tyrans
comme des hommes disposés à obéir, e
non à commander comme d'impérieu

espotes; non pour détruire et pour néantir, mais pour conserver.

» Ce n'est point ici un rêve flatteur, mais un hommage rendu par la raison à la Providence divine, dont l'ineffable sagesse a voulu qu'une partie du genre humain ne gémît pas constamment sous la tyrannie de l'autre.

» L'Amérique du sud se trouvait asservie à l'Espagne, son impérieuse souveraine, lorsque, oppressée sous le poids de tous les maux, et minée par la réunion de tous les principes subversifs de la société, elle lui a demandé de la dégager de ses chaînes pour lui donner ainsi les moyens de voler à son secours. Heureusement pour l'Amérique que les préjugés triomphèrent : un orgueil mal entendu prit la place de la prudence; l'ambition, écartant toute idée libérale, substitua la déception et la perfidie à la générosité et à l'intégrité. Nous apprîmes à l'Espagne elle-même à résister à ses ennemis sous les bannières d'un roi présomptueux, incapable de régner, et n'ayant d'autres titres à l'intérêt de la nation espagnole que la généreuse compassion du peuple et ses propres infortunes.

» Ce fut Venezuela qui, la première dans le nouveau monde, offrit à l'Espa-

gne ce généreux secours. Venezuela fut la première qui connut les troubles qui menacèrent l'Espagne de son entière destruction; elle fut aussi la première à pourvoir à sa propre sûreté, sans cependant briser les anneaux de la chaîne qui l'attachait à la mère-patrie, et la première à ressentir les effets de son ambitieuse ingratitude.

» Il est inutile de prouver l'injustice de notre dépendance, et de l'état de dégradation auquel nous étions réduits, lorsque chaque nation a regardé comme un outrage envers l'équité politique, que l'Espagne dépeuplée, corrompue et plongée dans un état absolu de paresse et d'indolence, par suite des mesures absurdes d'un gouvernement despotique, eût usurpé exclusivement sur l'industrie et l'activité du reste du continent, les précieuses et incalculables ressources d'un hémisphère arbitrairement constitué comme fief, sujet au monopole d'une petite portion de l'autre.

» L'intérêt de l'Europe ne peut s'opposer à la liberté de l'Amérique, dont elle peut retirer d'ailleurs de si grands avantages; et cependant on voit une simple péninsule opposer les intérêts de son gouvernement et ceux de sa nation, pour soulever l'ancien hémisphère contre le nou-

veau, à cause de l'impossibilité où elle est de l'opprimer plus long-temps par ses propres moyens.

» L'indépendance d'un peuple chrétien ne peut pas être un crime contre la loi de grâce; le Saint Siége n'a jamais excommunié aucune nation pour s'être insurgée contre la tyrannie des rois ou des gouvernements qui ont violé le pacte social. Les Suisses, les Hollandais, les Français et les Américains du nord, ont, à des époques différentes, proclamé leur indépendance, renversé leurs constitutions, et varié les formes de gouvernement, sans avoir encouru aucune autre censure spirituelle, que celle que l'Eglise pouvait avoir fulminée pour infraction à la croyance ou à la discipline ecclésiastique; mais sans qu'elle eût aucun rapport avec les mesures politiques ou les transactions civiles des peuples. Les Suisses étaient liés par un serment à l'Allemagne, les Hollandais l'étaient aussi à l'Espagne, les Français à Louis XVI, et les Américains du nord à Georges III; on ne vit cependant pas les Papes lancer contre eux des excommunications, ni contre les princes qui favorisaient leur indépendance. Le grand père de Ferdinand VII, un des rois les plus pieux et les plus catholiques qui

aient jamais occupé le trône d'Espagne, protégea, de concert avec son neveu Louis XVI, l'indépendance de l'Amérique du nord, sans craindre les censures ecclésiastiques, ni la colère du ciel.

» Telles ont été les circonstances impérieuses qui nous ont enfin ouvert les yeux, et qui ont fait sentir aux habitants de Venezuela, combien il leur importait de rompre des liens qui leur avaient été si funestes, et de prendre parmi les nations un rang honorable que nous mettrons tous nos soins à conserver. »

Le manifeste de Venezuela, qui indiquait les principaux griefs des Américains dans cette partie du pays, pouvait également s'appliquer aux colons en général; mais plusieurs provinces étaient plus opprimées que les autres, et plus maltraitées sous certains rapports, surtout celles situées sur le côté ouest du continent, et les Créoles ne furent ni les premiers à se plaindre, ni ceux dont les clameurs furent les plus bruyantes. Les négociants espagnols furent très-sensibles à la diminution de leur monopole; car il ne venait plus de vaisseaux de Cadix, tandis qu'il en arrivait sous le pavillon de Hambourg, avec des chargements et des capitaines anglais, sous la protection de passe-ports

gnés par le gouvernement constitution-
el d'Espagne ; les grands planteurs sen-
rent aussi le besoin de nouvelles impor-
tions d'esclaves, et quoique les Créoles
uffrissent comme les Espagnols, accou-
umés néanmoins à comprimer leurs sen-
ments, ils demeurèrent silencieux, tan-
s que les derniers faisaient journelle-
ent entendre leurs plaintes. Les plan-
urs de sucre commencèrent, sous la
nction des nouvelles lois de la Consti-
tution des Cortès, à fabriquer du rhum,
u détriment des propriétaires de vigno-
es de Pisco et de Canete, dont plusieurs
aient Espagnols. Il se tint des assem-
ées secrètes dans toutes les parties de la
lle ; celles des Espagnols étaient permi-
s par le gouvernement, comme légales,
ndis que celles des Créoles étaient ap-
lées séditieuses et coupables. On saisis-
it toutes les occasions de tromper le
euple par des récits mensongers de vic-
ires remportées sur les insurgents dans
Haut-Pérou, et le gouvernement faisait
age de l'espionnage le plus odieux, pour
empêcher la connaissance du véritable
at des affaires de l'Amérique, quoiqu'il
pût espérer de secours que des natu-
ls. Tout semblait se réunir pour préca-
r au gouvernement de Lima un sort

pareil à celui des autres capitales de l'Amérique du sud; Mexico et Lima étaient les seules qui conservaient leurs anciennes autorités; les deux autres vice-royautés, Buenos Ayres et Santa Fé, et les présidences générales du Chili, de Chuquisaca, de Quito et de Caracas, avec une grande partie des gouvernements de l'Amérique du sud, étaient sous la protection de leurs propres autorités constituées et déclarées par les vice-rois espagnols en guère ouverte contre la mère-patrie.

En 1812, le colonel Gainsa fut chargé d'une expédition contre les révoltés du Chili, et, ayant débarqué à Talcahuano, il marcha sur la Capitale; mais, en 1813, on apprit que Gainsa avait conclu avec les insurgents un arrangement portant en substance, que les choses resteraient dans l'état où elles étaient alors, jusqu'à la décision des Cortès d'Espagne, pour qu'il fût permis aux Chiléens d'envoyer leurs députés. Ce traité fut garanti par le capitaine Hillyer et envoyé à Lima pour y être ratifié par le Vice-Roi qui, attendant des troupes d'Espagne, crut devoir, par ce motif, différer de donner sa signature. En avril 1813, le régiment de Talavera arriva; alors Abascal déclara que Gainsa n'avait pas eu le pouvoir de

apituler, et prépara une autre expédition outre le Chili.

L'arrivée des troupes rendit les Espanols résidants en Amérique, impérieux t plus insolents que jamais ; mais ils ne rdèrent pas à se repentir d'avoir sollité de l'Espagne l'intervention d'une rce armée ; parce qu'il survint un ore de faire payer par les négociants de ima toutes les dépenses faites pour l'éuipement de l'expédition de Cadix. Les liciers et les soldats étaient de très-mauis sujets, les premiers ayant été expuls de différents corps dans la mère-pae, pour les crimes qu'ils y avaient mmis, et les derniers ayant été pris ns les prisons ordinaires, les lieux exil et les galères. L'insolence de ces otecteurs n'épargna aucune classe du uple ; et le gouvernement américain mmença à craindre que les soldats enyés pour le protéger ne finissent par iser une révolution dans Lima, ou ut-être par la diriger eux-mêmes ; il se ésenta cependant une occasion de disser d'une partie de neuf cents soldats i étaient arrivés. Le cacique Pucatoro mit en pleine révolte à Huamanga, posa les autorités espagnoles, et se déra en faveur de l'armée de Buenos Ay-

res. Ce coup hardi, porté si près de Lima, exigeait un prompt remède : deux cents soldats de Talavera furent envoyés pour dompter le rebelle Indien, qui les attira dans un ravin étroit, et plaça ses compatriotes, divisés en deux troupes, sur les montagnes situées de chaque côté, et sur lesquelles de grands monceaux de pierres avaient été si habilement disposés, qu'en déplaçant une d'elles qui avait été mise pour servir de clef à la masse entière, le tout roula du haut des montagnes avec tant de succès, qu'aucun Espagnol n'échappa. Les Indiens victorieux continuèrent à rouler et à jeter du haut en bas des quartiers de rochers, jusqu'à ce qu'ils eussent enseveli leurs ennemis sous ces ruines. Ce cacique patriote fut ensuite fait prisonnier par un détachement de troupes envoyées de Cusco, pendu et écartelé à Huamanga.

Cette honteuse expédition ne fit qu'rendre les soldats espagnols plus insolents et il devint très-difficile de prévenir une révolte ouverte.

Dans les premiers jours de juillet 1813 les transports pour une nouvelle expédition au Chili étant prêts, le 13, le colonel Maroto s'embarqua pour Talcahuano avec les soldats de Talavera. Lima retrouv

a tranquillité qu'elle considéra comme
on salut; et le départ de ses forces pro-
ectrices fut célébré comme celui d'un
nnemi insolent et oppresseur. Mais le
alme ne fut pas de longue durée. Les
ouvelles du nord, annonçant la con-
uête de Quito par le général Montes,
irent accompagnées de celles de la ré-
olution de Cusco dans le sud, et de la
rise de possession d'Arequipa par le ca-
que Pumacagua, qui menaçait d'avoir
s conséquences les plus funestes pour la
ireté de Lima; cependant le général Ra-
ires fut envoyé du Haut-Pérou, avec
ne division de l'armée alors sous les or-
res du général Pesuela, et reprit Cusco
Arequipa, où il fit périr le vieux caci-
ne avec plus de cent de ses compagnons
armes.

L'arrivée de nouvelles troupes d'Espa-
ne, en 1814, la défaite des Chiléens et
ccupation de Santiago par le général
sorio, la victoire de Vilcapugio rempor-
e dans le Haut-Pérou par Pesuela, tout
mblait conspirer alors contre l'indé-
ndance américaine, et l'insolence et la
uteur des Espagnols s'en accrurent en
oportion. Les drapeaux pris par Osorio
ns le Chili furent envoyés à Lima et
rtés, en procession solennelle, dans l'é-

glise de Santo Domingo. Le nouveau président et capitaine-général du Chili, Don Casimiro Marco, arriva et pris possession de sa place. Les finances commencèrent à être insuffisantes pour le paiement des troupes; alors celles qui venaient d'Espagne sortirent de leurs baraques dans la Recoleta, et s'emparèrent de la citadelle de Santa Catalina où elles déclarèrent que si le gouvernement ne leur payait pas leur solde arriérée, elles se paieraient par leurs propres mains; en assurant en même temps les habitants qu'elles ne commettraient point d'hostilités contre eux. Le vice-roi Abascal envoya un message aux soldats pour leur annoncer qu'il serait fait droit à leur demande; mais il reçut pour réponse qu'ils ne changeraient rien à leur détermination, jusqu'à ce que le paiement de ce qui leur était dû eût été effectué. Le Vice-Roi se rendit alors auprès d'eux en personne et les harangua; mais il n'obtint d'autre résultat que la confirmation de la première réponse; et ils ne se désistèrent de leurs prétentions que lorsque les arrérages eurent été payés.

Nous avons déjà parlé du manifeste du Venezuela. A l'exception de quelques complots et d'une révolte à Valencia, qu

t aussitôt comprimée par le général del oro, tout prospérait à Caracas; mais ette prospérité fut de peu de durée. Le 5 mars 1812, entre quatre et cinq heu- s du soir, toute la province fut boule- ersée par un horrible tremblement de rre. Les villes de Caracas, de la Guayra, e Mayquetia, de Merida et de San Fe- pe, furent renversées. Cette catastrophe ant arrivée la veille du vendredi saint, s prêtres en profitèrent pour jeter le trou- le dans les consciences : les royalistes se endirent maîtres de toute la province, et colonel Bolivar fut obligé d'abandonner n patrie et de se rendre à Guayra avec ses fficiers.

Miranda ayant été autorisé, par le pou- oir exécutif, à rendre aux royalistes les ines de Caracas, fit avec Monteverde ne capitulation, en vertu de laquelle la onstitution des Cortès devait être établie; nais ce traité fut violé, Miranda envoyé Cadix où il mourut dans les prisons; et e général espagnol dressa des échafauds.

Peu de temps après, la province de umana se souleva et les royalistes furent attus complètement, à Cucuta, par Bo- var qui, après avoir remporté d'autres vantages, joignit Monteverde à Losta- uacen. Un combat long et opiniâtre s'en-

gagea, le succès était incertain, lorsque la cavalerie de l'armée espagnole, en passant du côté des patriotes, décida le succès en leur faveur, et Bolivar entra à Caracas le 4 août 1813.

Monteverde, ayant reçu un secours de douze cents hommes, se mit de nouveau en campagne, et livra aux indépendants la bataille d'Agua-Caliente : il fut battu complètement et son armée anéantie.

Les Espagnols, ne pouvant soumettre Venezuela par la force des armes, eurent recours à la trahison : ils soulevèrent les esclaves qui étaient au nombre de soixante mille, et leur donnèrent des armes. Ainsi soutenus et excités, ces misérables commirent les crimes les plus atroces et assassinèrent les habitants d'Ocumare dans l'église. Bolivar indigné fit fusiller huit cents prisonniers espagnols, et le gouverneur de Puerto usa de représailles en faisant exécuter les prisonniers indépendants.

Enfin, accablés par le nombre, les patriotes succombèrent : Valencia, Guayra et Caracas se rendirent. Bolivar, forcé de quitter encore une fois sa patrie, se rendit à la Jamaïque où il reçut de fortes sommes des négociants anglais, et de là au Port-au-Prince. Pethion lui fournit des armes et cinq cents hommes avec les-

uels il débarqua à la Guayra. Morillo, la tête de dix mille Espagnols, les atta-ua à San Florenzo : Bolivar, battu, tra-ersa l'Orénoque, mais s'empara de la uyane espagnole et de la ville d'Augus-ura. Après avoir fait construire une flo-lle, Bolivar fit continuellement des incur-ons sur le territoire occupé par les Es-agnols, et Morillo n'éprouva plus que es revers. Avec son successeur, qui était oin d'avoir ses talents, finit la domina-on espagnole dans la Colombie.

Bolivar, en convoquant la représenta-on nationale dans la ville d'Augustura, n 1818, se démit de la dictature, sans, our cela, renoncer à servir son pays, ont il fut le libérateur.

CHAPITRE V.

Le vice-roi Abascal est remplacé par Pesuela. — Premiers actes de Pesuela. — Arrivée de La Serna. — État des affaires jusqu'en 1817. — Bataille de Chacabuco. — Nouvelle expédition contre le Chili, sous le commandement d'Osorio. — Bataille de Maypu. — Prise de *la Maria Isabel* et d'une partie du convoi espagnol. — Lord Cochrane arrive à Callao à la tête de la flotte chiléenne. — État de Lima. — Arrivée de l'escadre à Huacho, à Supe. — Forces navales chiléennes. — Capture de *la Maria Isabel* par le commodore Blanco.

En 1815, Abascal fut remplacé par le général Don Joaquin de la Pesuela, et il se retira aussitôt en Espagne. A l'arrivée du nouveau Vice-Roi, la ville eut le spectacle de *l'entrada publica*, entrée publique, des bals, des fêtes et des combats de taureaux, que son prédécesseur Abascal avait supprimé pour sa réception, afin d'éviter de surcharger la ville de dépenses inutiles.

On doit dire à la louange du vice-roi

Abascal, que sa prudence conserva la ville à la couronne d'Espagne, et, quoique jamais vice-roi du Pérou n'eût eu plus de devoirs accidentels à remplir ou d'affaires plus délicates à conduire, cependant Lima lui doit la fondation du collége de San Fernando, institué pour la médecine et la chirurgie; le panthéon ou cimetière général, et la prohibition absolue d'enterrer dans les murs de la ville; la reconstruction du collége del Principe pour l'étude du latin; la restauration complète des murs de la ville, et plusieurs établissements de police. Malgré l'esprit public qui régnait alors à Lima, il fut accompagné jusqu'à Callao par tous les habitants recommandables de la ville, pour lesquels son départ fut un jour de deuil. Tels sont, en général, les sentiments du peuple, même envers un ennemi, lorsque la modération a présidé à ses conseils et la justice à ses actions.

Pesuela, le héros de Huiluma et de Vilcapugio, en prenant connaissance de l'état de la trésorerie, remarqua l'état déplorable des caisses publiques; plusieurs plans furent proposés pour les remplir : on commença par solliciter des dons et on finit par exiger des contributions; mais ces secours, volontaires ou forcés,

ne pouvaient suffire aux besoins du gouvernement et de l'armée qui, pendant les premières années de la guerre, imposa de fortes contributions sur ses amis comme sur ses ennemis ; on tira d'ailleurs quelques secours des différents trésors du royaume, d'Arequipa, de Charcas et d'autres villes du Haut-Pérou ; mais, malgré ces palliatifs, les ressources commencèrent à s'épuiser, et les besoins continuèrent à s'accroître. L'équipement des expéditions destinées pour Quito, le Haut-Pérou et le Chili, la demande de l'arriéré de solde formée par les troupes qui arrivaient d'Espagne, et les remises nécessaires pour l'entretien des armées royales, épuisèrent tellement les fonds nationaux, que la trésorerie craignit d'être réduite à faire banqueroute. La paie de tous les fonctionnaires civils fut réduite d'un tiers, et il parut enfin un décret vice-royal qui augmentait les dîmes de dix à quinze pour cent. Cet impôt causa une grande consternation dans le pays, et sa perception éprouva une forte opposition ; les habitants de plusieurs provinces refusèrent de payer, et les gouverneurs ne purent les y contraindre, par le défaut d'une force armée pour les protéger contre la fureur du peuple.

Pesuela continua d'abord le général Ra-
ires dans le commandement de l'ar-
ée du Haut-Pérou; mais il fut bientôt
mplacé par Don Jose de La Serna, qui
ébarqua à Arica et se rendit directement
quartier-général. Ce Général était en-
yé par le Roi pour commander l'ar-
ée, avec l'autorisation d'agir indépen-
mment du Vice-Roi, à une époque où
plus léger changement dans l'ordre des
oses déjà établies, pouvait être très-
isible à la cause des Espagnols.

La tranquillité qui régna à Lima jus-
'au commencement de 1817, fit croire
ux Espagnols que tout allait bien. Le
hili était tranquille; l'ennemi ne faisait
oint de progrès dans le Haut-Pérou;
uito était sous la domination espagnole;
orillo était victorieux à Venezuela et à
nta Fé; le chef insurgent mexicain Mo-
los avait cessé d'exister; Ferdinand était
monté sur son trône, la Constitution
olie, l'Inquisition rétablie, et le des-
tisme monarchique avait repris tout son
npire; de nouvelles troupes auxiliaires
aient au moment de partir d'Espagne,
ur venir porter le dernier coup aux pa-
otes d'Amérique, et l'Américain le plus
lé pour la cause de son pays commen-
it à en désespérer. Mais un changement

inattendu des Espagnols, et que les Américains n'osaient espérer, s'opéra au Chili le 12 février 1817, et la nouvelle en fut connue à Lima le 9 mars : ce n'était rien moins que l'entière défaite de l'armée espagnole à Chacabuco, par le général O'Higgins. Cette victoire a été attribuée à tort au général San Martin qui n'était même pas présent à l'action. Voici le détail des évènements qui amenèrent cette défaite.

Le 4 février, Don Miguel Atero, chef d'état-major, informa le gouvernement de Santiago que l'ennemi avait surpris les gardes des Andes, placés à environ douze lieues de Santa Rosa (vingt-cinq lieues de la capitale) et que de soixante-quinze hommes, trente seulement s'étaient échappés, portant avec eux la nouvelle que l'ennemi s'avançait rapidement. Dans le même temps, le major Vila instruisit le gouvernement que ses avant-postes au Paso de los Patos, avaient reconnu l'ennemi et demandaient un renfort. Atero envoya aussitôt une compagnie de Talavera infanterie, et se retira à Chacabuco avec la division de l'armée stationnée à Santa Rosa, laissant derrière lui deux pièces d'artillerie, des munitions et des bagages; les forces stationnées à Santa

osa s'élevaient à environ quatre cents
ommes.

Le 5 février, le capitaine-général Marco
rdonna au colonel Quintanilla de join-
re l'armée à Chacabuco, avec le batail-
n des carabiniers ; ils arrivèrent le 6.
ussitôt Quintanilla s'avança jusqu'au
uvent de Curimon pour reconnaître
nnemi à Villa Vieja, et ayant affirmé à
tero que leur nombre n'excédait pas six
nts, on résolut une attaque qui eut lieu
matin du 7.

La cavalerie royale attaqua celle des
nemis sur un point appelé de las Co-
as ; usant alors d'une ruse de guerre,
tte dernière se retira vers les Cordilières
fit alte à Putendo où elle se renforça
une embuscade de cent chevaux. L'in-
nterie n'avait pas suivi la cavalerie qui,
ussitôt qu'elle se vit presque enveloppée
r les insurgés, prit la fuite dans le plus
and désordre pour venir s'appuyer sur
n infanterie ; en arrivant, elle fut très-
rprise de voir qu'elle se retirait aussi en
sordre, sans avoir pris part à l'action,
d'apprendre que le commandant en
ef Atero avait pris la fuite. Le colonel
uintanilla prit alors le commandement
rassembla ses soldats dispersés ; il plaça
nfanterie au centre, la flanqua de ca-

valerie, et effectua ainsi sa retraite, quoi que son arrière-garde fût continuellemen harcelée par l'ennemi. Arrivés enfin à Villa Vieja, les officiers tinrent un conseil de guerre, dans lequel il fut arrêté qu'on continuerait à marcher vers Curimon. Le colonel Marqueli, à qui Atero avait donné le commandement, continua ensuite sa marche vers Chacabuco. L'armée victorieuse établit ses quartiers dans Villa Vieja. Les Espagnols perdirent environ trente carabiniers. Il n'est point douteux qu'on ne doive attribuer toute cette perte à Atero qui, remarquant un détachemen de la cavalerie ennemie sur une éminence à sa droite, s'écria : Nous sommes coupés! et, montant immédiatement à cheval, prit la fuite au grand galop. A dix heures du soir ces nouvelles parvinren à Santiago, et y causèrent la plus grande consternation.

Le 8 février au matin, les deux juges Pereyra et Caspi, ainsi que le général de brigade Olaguer Feliu, s'enfuirent à Valparaiso.

Le 9, le colonel Baranao arriva à Santiago avec le colonel Eloriga et trois cent soixante hussards.

Le 10, le lieutenant-colonel Morgado arriva avec quatre cent cinquante dra-

ns, et, à dix heures du soir, le briga-
er-général Maroto fut nommé par Mar-
, pour prendre le commandement en
ef de ces forces, s'élevant à mille hom-
es de cavalerie et à onze cents d'infan-
ie.

Le 12, à six heures après-midi, on vit
iver à Santiago un officier qui an-
nça que le Maroto avait été complète-
ent battu, ce qui fut confirmé, le 13, par
rrivée de Maroto et de Quintanilla.
rco était parti avec environ quinze
nts hommes, décidé à renouveler l'at-
que; mais, après un entretien particu-
r avec Maroto, il retourna à la ville, et
avoqua un conseil de guerre. Après une
gue conférence, on ne prit aucun
ti, et le sous-inspecteur-général Ber-
lo, le juge-avocat Lescano, et le com-
ndant d'artillerie Cacho, s'enfuirent à
lparaiso. Du 13 à midi jusqu'au soir du
, officiers, soldats et citoyens conti-
èrent à arriver successivement à Val-
raiso où ils s'embarquèrent sur plu-
urs vaisseaux alors à l'ancre dans la
e, pour se rendre à Lima; mais on ne
qu'à leur arrivée à Callao, que le pré-
ent Marco avait été laissé à la merci de
rnardo O'Higgins, à qui les insurgents

devaient leur victoire et la défaite de
Espagnols.

On put alors observer un grand chan
gement dans la conduite des Espagnols
Le fier Maroto qui, pendant son séjour
Lima avec son régiment de Talavera, mé
prisait et insultait tout le monde, n'ayan
plus alors ni officiers ni soldats, devin
aussi humble qu'il avait été arrogant; l
salut d'un Nègre ou d'un Indien éta
rendu de la manière la plus polie. Bientô
de nouvelles insurrections commencèren
à se manifester dans les provinces d
Haut-Pérou: on connut les victoires d
général Bolivar dans la Colombie, e
quoique les nouvelles reçues d'Espagn
fussent favorables à cette mère-patrie
les fréquentes réquisitions d'argent n'e
étaient pas moins aussi onéreuses qu'a
fligeantes.

Malgré la situation des affaires, le vic
roi Pesuela se détermina à entreprend
une autre expédition contre le Chili,
le commandement en fut encore donn
au général Osorio. Les forces espagnol
consistaient en un régiment de hussar
et le régiment de Burgos, les meilleur
troupes qui fussent arrivées d'Europ
Leur destination était pour Talcahuan

ui, ayant été fortifié par les Espagnols, ait encore occupé par eux et les troupes xiliaires du Chili. Pour pourvoir à l'équi-ement et aux besoins de cette expédition, Vice-Roi s'empara du trésor apparte-ant au commissariat des croisades, ar-ent qui, dans l'opinion de toutes les asses inférieures, ne pouvait être em-loyé qu'à soutenir la guerre contre les ures, les Maures et les Infidèles, et on t s'élever les plus grandes clameurs, rsqu'on sut qu'il allait servir à alimen-r une guerre civile entre des chrétiens. e trésor n'ayant pas suffi, celui appelé es saints lieux, *santos lugares*, à Jérusa-m, fut encore ajouté à celui des bulles.

Après avoir surmonté bien des difficul-s, l'expédition partit de Callao en oc-bre 1817, et, calculant sur son succès mplet, les Espagnols reprirent de nou-eau toute leur arrogance.

On ne recevait du Chili que dès nou-elles de victoires remportées sur les en-emis. Les cloches de Lima ne cessaient de nner, et les chantres des églises étaient roués à force de chanter des *Te Deum*, hauteur des Espagnols devint insuppor-ble : ils se promenaient en triomphe dans s rues, se formaient en groupes, et insul-ient tous les Créoles que le hasard ame-

nait près d'eux. Mais leur insolence parvint à son plus haut période en avril 1818 lorsqu'on reçut la nouvelle de la victoire remportée à Cancha-rayada sur San Martin et O'Higgins.

Ces excès continuèrent à aller toujours en croissant jusqu'au 4 mai, lorsqu'à environ dix heures du soir, une *valencin*, chaise de poste, conduisit aux portes du palais Osorio, qui apporta la nouvelle de sa défaite totale à Maypu. La confusion et le découragement étaient peints sur les traits de tous les royalistes; tout espoir fut perdu, excepté celui que l'arrivée de l'expédition donnerait les moyens de réparer cette perte.

Cependant les premières nouvelles reçues du résultat de cette expédition tant vantée, furent que les soldats de la Trinidad, un des transports, avaient assassiné leurs officiers, s'étaient emparés du vaisseau, et l'avaient conduit à Buenos Ayres. Cette nouvelle fut suivie, en novembre 1818, de celle que la Maria Isabel, et une partie de son convoi, avaient été prises à Talcahuano, et que les insurgés du Chili s'étaient emparés de l'île de Santa Maria; ces circonstances furent encore agravées par l'abandon de Talcahuano, la forteresse des Espagnols dans le Chili, par le géné-

ıl Sanches qui avait pris le comman-
ement après la fuite d'Osorio. Mais il
ait encore une autre épreuve réservée
ux Espagnols déjà si fortement humiliés :
escadre chiléenne, commandée par lord
ochrane, parut à la hauteur de Callao.
L'arrivée de l'escadre chiléenne sur la
ote du Pérou, fit naître tout-à-coup la
ainte que cette partie de l'Amérique du
ıd ne devînt le théâtre de la guerre, et
n'un destin compensateur ne vînt infli-
er à cette colonie tous les maux qui
aient si généralement pesé sur les au-
es. On craignit que les calamités résul-
ntes de l'invasion dans les provinces du
aut-Pérou, de Quito et du Chili, ne
ssent reproduites dans un pays qui jus-
ı'alors en avait été exempt. Le fléau de
guerre était aux portes de la ville. On
oyait qu'une armée accompagnait l'es-
dre, et les patriotes de Lima formèrent
s conjectures sur le lieu de débarque-
ent. Le mercredi 3 mars, le bruit se
pandit dans la capitale que les forces
terre débarqueraient à Ancon, à cinq
ues au nord de Lima. A minuit on en-
ndit, dans la grande rue du faubourg
San Lazaro, appelée Malambo, le
uit des fusées ; les patriotes supposèrent
ıe c'était un point de réunion, et les

royalistes pensèrent que cela annonçai le débarquement de l'armée : plus de mille des premiers se rendirent dans la rue de Malambo, et la remplirent si complètement, que la cavalerie envoyée par le gouvernement, ne put percer la foule et se retira vers le pont. Les deux partis demandaient avec anxiété la cause de ce bruit, et se retirèrent sans avoir obtenu aucun renseignement satisfaisant.

Le 29 mars, une partie de l'escadre mouilla dans la baie de Huacho, pour y obtenir des nouvelles des patriotes des rivages voisins, pour débarquer des espions envoyés par le gouvernement chiléen, et pour distribuer des proclamations. Lord Cochrane y apprit qu'une somme d'argent considérable appartenante à la compagnie Philippine, avait été envoyée à Huarmey, pour être embarquée sur la goëlette américaine du nord la Macédonia, et qu'un autre convoi, non moins considérable, était en route pour la même destination. Comme le port de la Barranca était plus favorable pour intercepter le trésor que celui de Huacho, l'O'Higgins et le brick le Galvarino s'y rendirent; un détachement de marins fut envoyé à terre, et s'empara de l'argent dans la rivière de la Barranca, avant que

es muletiers eussent eu le temps de la
raverser. Cela fut exécuté sans aucune
pposition de la part des soldats espagnols
qui avaient été envoyés pour protéger ce
ransport et lui servir de garde.

Pendant le petit nombre de jours que
es vaisseaux de guerre chiléens demeu-
èrent à Huacho, le gouverneur permit
'abord aux Indiens de porter sur les
ords de la mer leurs fruits et leur végé-
aux pour les vendre; mais le comman-
ant de la milice du pays, ayant réuni
nviron deux cents hommes de ses trou-
es, ordonna aux Indiens de ne plus en
orter, et enjoignit, de la manière la
lus insolente, à lord Cochrane de partir
ur-le-champ, s'il ne voulait s'exposer à
re chassé du port. En recevant ce mes-
ge, sa Seigneurie ordonna aussitôt aux
arins de débarquer et de marcher sur
uaura, dont ils s'emparèrent : les trou-
s qui y étaient ne tentèrent pas de la
fendre, et s'enfuirent avec leur chef.
s objets appartenants au gouvernement,
la douane et à *l'estanco* de tabac, furent
nsportés à bord; mais les propriétés
rticulières ne furent point violées.
rès cet incident, le commerce avec les
diens reprit son cours; cependant,
rès le départ de l'escadre, cinq jeunes

Indiens furent arrêtés, jugés par une cour martiale, sans jamais avoir été soldats, et, contre les lois du pays, condamnés à mort et fusillés, sans qu'il en fût donné d'autres motifs à Manco Yupanqui, leur protecteur général, à Lima, que l'indispensable nécessité de faire un exemple pour effrayer les autres, et les détourner de toute communication avec les insurgés.

Les habitants du village de Supe déposèrent l'alcade, qui était un Espagnol, et se déclarèrent indépendants; mais, après le départ de l'escadre, les principaux chefs, Villanueva et Aranda, se retirèrent dans une ferme de l'intérieur, dans laquelle ils bravèrent le Vice-Roi et toute sa puissance.

Avant de parler des opérations de l'escadre chiléenne, il est bon de donner quelques détails sur son origine.

Le brick Pueyrredon, de quatorze canons, fut le premier vaisseau de guerre possédé par l'État; le brick l'Araucana de seize, et le sloop le Chacabuco, de vingt-deux, furent ensuite achetés. Le capitaine Guise vint dans ces mers avec le brick le Galvarino, de dix-huit canons autrefois au service de la Grande-Bretagne, et le vendit au gouvernement. L

n Martin, de soixante-quatre canons, e Lautaro, de quarante-quatre, étaient ux vaisseaux de la compagnie des Indes entales, achetés par l'Etat et convertis vaisseaux de guerre. Lorsque le Chili en possession de ces forces navales, apprit le départ de l'expédition de Ca-, sous le convoi de la Maria Isabel; parvint aussi à se procurer les ordres nnés aux capitaines de transports de la inidad qui étaient entrés à Buenos res, et de leur rendez-vous dans la er Pacifique. Don Manuel Blanco fut nmé commandant des vaisseaux de erre chiléens le San Martin, vaisseau villon, capitaine Wilkinson; le Lau-o, capitaine Worster, et l'Araucana : eurent le bonheur de prendre la fré-te la Maria Isabel dans la baie de Tal-huano, le 28 octobre 1818, et quatre ansports à la hauteur de la baie et à l'île Santa Maria. Le 17 novembre, Blanco tra dans Valparaiso au milieu des trans-rts de joie des habitants de ce port. En mmémoration de cette action, le gou-rnement du Chili ordonna qu'un signe honneur fût offert au commandant et à acun de ses officiers : ce fut un écusson une couleur verte pâle, ayant un trident

au centre, avec cette devise : « Ce pr
mier essai assure au Chili l'empire de
mer Pacifique. »

Les forces navales du Chili, ayant po
commandant en chef un naturel, tanc
que les capitaines, les officiers, les équ
pages étaient principalement compos
d'étrangers, devaient naturellement êt
dirigées d'une manière irrégulière ;
comme don Manuel Blanco n'avait jama
eu, dans la marine espagnole, de gra
plus élevé que celui d'enseigne, on
pouvait s'attendre à ce qu'il eût les qu
lités requises pour être commandant
chef, et pour conduire, à son honne
et à l'avantage de son pays, les opératio
d'un corps composé d'éléments aussi h
térogènes que l'escadre du Chili. On doi
malgré cela, se rappeler qu'il ajouta u
page de gloire aux annales des triomph
maritimes de l'Amérique du sud, par
capture de la Maria Isabel de quarant
huit canons, et d'une partie de so
convoi.

CHAPITRE VI.

ivée de lord Cochrane à Valparaiso. — Il est ommé amiral. — Il quitte Valparaiso. — Son rrivée à Callao. — Correspondance relative ux prisonniers. — Proclamations de lord Cohrane, de San Martin et de O'Higgins. — Blocus de Callao. — Arrivée de lord Cochrane Huambacho. — Prise de Paita. — Arrivée de a flotte à Valparaiso. — Révolution du Chili. — Carrera et O'Higgins. — Dissentions entre es deux officiers. — Ils en viennent aux mains. — Défaite de O'Higgins. — Défaite des indépendants à Rancagua. — Les Chiléens traverent les Cordilières. — Batailles de Chacabuco t de Maypu.—Arrestation du général Carrera. — Sa fuite. — Mort de don Juan Jose et de on Luis Carrera. — Meurtre du colonel Rorigues.

Lord Cochrane arriva à Valparaiso le novembre 1818. La valeur connue de chef, son amour pour la liberté, et les rifices volontaires qu'il avait faits en ceptant un commandement dans le uveau monde, étaient connus au Chili ;

sa Seigneurie reçut l'accueil le plus fla
teur de tous les habitants. Néanmoin
avant son arrivée, le capitaine Spry, a
glais, et le capitaine Worster, américa
du nord, tous les deux employés au se
vice chiléen, avaient hautement déclar
contre lui, sans en alléguer d'autres ra
sons que celle qu'il était en opposition av
tous les principes républicains, de l
permettre de conserver son titre au se
vice; mais le véritable motif de ce langa
était trop évident pour échapper à l'inte
ligence la plus bornée. Le commodo
Blanco avait alors le commandement
l'escadre ; méprisant toutes ces intrigue
il fut un des premiers à offrir de serv
sous les ordres de Lord Cochrane. Ce f
ainsi que ce patriote chiléen étouffa, da
leur origine, les germes de discorde q
auraient pu, sans cela, faire perdre à s
concitoyens le fruit de tous leurs s
crifices.

Peu de jours après son arrivée, lo
Cochrane reçut du gouvernement la co
mission de vice-amiral du Chili, ami
et commandant en chef des forces nav
les de la république, et, le 22 décembr
il hissa son pavillon au grand mât de l'e
Maria Isabel, actuellement l'O'Higgin

Le 16 janvier 1819, lord Cochrane quit

ort de Valparaiso à bord de l'O'Higgins,
itaine Forster, avec le San Martin por-
t le pavillon du contre-amiral Blanco,
itaine Wilkinson ; le Lautaro, capi-
ie Guise, et le Galvarino, capitaine
y ; ils furent suivis du Chacabuco, ca-
ine Carter ; mais son équigage s'étant
iné, il entra à Coquimbo où les prin-
ux mutins furent débarqués, jugés
une cour martiale et fusillés.
ord Cochrane choisit le premier jour
arnaval pour faire son entrée dans la
de Callao, dans l'espoir que les ha-
its seraient alors livrés à toutes les fo-
du moment ; mais son attente fut dé-
Le vice-roi avait pris aussi le même
pour faire une visite à Callao, et se
nenait dans la baie à bord du brick
uerre le Pesuela ; lorsque l'escadre
enne se montra en dehors du pro-
toire de San Lorenzo, le capitaine
d'abord les vaisseaux Chiléens pour
avires marchands espagnols attendus
rope ; cependant, heureusement pour
il alla aussitôt mouiller sous les bat-
s. La circonstance de la visite du
Roi avait été un motif pour mettre
s les troupes sous les armes, et pour
r les batteries d'artilleurs. Un épais
llard, étant survenu, le San Martin,

le Lautaro et le Galvarino perdirent de v
le vaisseau pavillon; cependant, sans les
tendre, l'Amiral s'approcha des forts et j
l'ancre. Aussitôt commença une cano
nade très-vive, et un calme qui surv
força lord Cochrane à demeurer près
deux heures exposé au feu continuel
rigé sur lui du rivage, outre le feu tr
vif des deux frégates espagnoles, l'Esm
ralda et la Vengansa, des bricks le
suela et le Maypu et de sept barques
nonnières. Aussitôt que la brise se
élevée, l'O'Higgins s'éloigna après a
éprouvé un léger dommage dans sa
lure; maissans avoir perdu un seul hom
Le coin nord du Real Felipe fut très-m
traité par le feu de l'O'Higgins, et tr
personnes y furent tuées.

Lord Cochrane entra aussitôt en c
respondance avec le Vice-Roi, relati
ment au traitement qu'avaient reçu
que recevaient encore, les prisonniers
guerre du Chili et de Buenos Ayres dans
prisons de Callao. Le Vice-Roi nia qu
eussent reçu aucun mauvais traiteme
assurant qu'ils étaient considérés com
prisonniers de guerre quoique rebelles
traîtres à leur Roi, et conclut en ex
mant sa surprise qu'un seigneur de
Grande-Bretagne, oubliât sa dignité

nt de se mettre à la tête d'une horde traîtres agissant contre leur souverain itime et ses autorités légalement cons-ıées. A cela sa Seigneurie répondit e la gloire de tout Anglais consistait ıs la complète jouissance de l'entière erté de ses actions; que ce motif l'avait idé à préférer le commandement des sseaux de guerre d'un pays libre, à ce-de ceux d'un pays d'esclaves: un com-ndement lui ayant été offert par le duc San Carlos, au nom de son maître Fer-and VII.

Trois proclamations furent alors distri-ées le long des côtes du Pérou, et en-ées au Vice-Roi.

Dans la première, lord Cochrane ex-tait les Péruviens à secouer le joug, et e rendre dignes de la liberté; et, après r avoir fait part des motifs qui l'avaient idé à leur consacrer ses services, il r promettait ses secours et ceux du ili.

La deuxième était du général San Mar-qui, après avoir exhorté les habitants Pérou à se rendre indépendants, me-ait de toute la rigueur des armes ceux soutiendraient la cause des oppres-rs de l'Amérique.

Dans la troisième, le directeur suprême

du Chili, O'Higgins, détaillait les avant
ges de la liberté, reprochait aux Péruvie
d'avoir entrepris de paralyser les effo
de leurs frères, au lieu d'avoir aidé a
progrès de l'indépendance colombienn
et les exhortait à laver cette tache, e
se venger en même temps des insul
qu'ils avaient reçues d'un gouverneme
despotique. Il finissait en protestant q
l'intention du gouvernement du Ch
n'était point de les traiter en vainc
mais de leur procurer les moyens d'ét
blir un gouvernement à leur choix,
d'être eux-mêmes leurs propres lég
lateurs.

Le 26, le vaisseau marchand espagn
la Victoria, venant de Chiloë, chargé
planches de cèdre et de chevaux, fût p
par le San Martin; et le 28, il y eut u
attaque faite sur Callao, où deux chalo
pes canonnières furent prises; l'Amiral
dirigea ensuite vers Huacho, et ordon
au contre-amiral Blanco de continuer
blocus de Callao avec le San Martin,
Lautaro, et tous les autres vaisseaux q
pourraient arriver du Chili; mais, que
ques jours après, Blanco fit lever le sié
et mit à la voile pour Valparaiso où il f
immédiatement mis aux arrêts par
gouvernement jusqu'à l'arrivée de l'Am

, qui le fit juger par une cour martiale, nme ayant abandonné son poste ; il fut ɔendant acquitté. Lord Cochrane alla Huacho à la Barranca, et de là à Char-ỹ et à Huambacho où il trouva un brick nçais qui avait reçu à son bord une ·tie de l'argent appartenant à la com-gnie Philippine, et que le capitaine lui nit aussitôt.

Après que l'O'Higgins et le Galvarino ·ent fait leur provision de bois et d'eau, d Cochrane descendit le long de la e jusqu'à Paita où, après avoir jeté ıcre, il envoya sur le rivage, en qua-de parlementaire, le péruvien Don lres de los Reyes, pour annoncer que ·ille et les habitants ne seraient lésés aucune manière, et qu'on ne pren-it que les fonds appartenants au gou-nement, comme cela avait eu lieu à aura. Il fit dire que toute résistance ıit inutile, et n'amènerait d'autre ré-:at que celui d'exposer la ville à tous fléaux de la guerre. La réponse fut : : la ville, ainsi que la vie et les propriétés des habitants, appartenait au Roi, et : tout serait sacrifié pour la défense du illon espagnol. Le même individu fut oyé une seconde fois pour demander) la force militaire n'exposât point la

ville et ses habitants ; mais, au lieu de
cevoir le message, ils firent feu sur le
villon, et dirigèrent leurs batteries
le Galvarino. Cette insulte fut aussi
vengée : les marins furent débarqués,
ne tardèrent pas à chasser les Espagn
des batteries et de la ville, qui fut al
mise au pillage ; l'artillerie fut emb
quée, et on fit sauter le fort. L'O'Higg
et le Galvarino entrèrent dans le port
la Barranca, et prirent quelque bétail,
sucre et du rhum, dans la ferme de S
Nicholas, appartenante à un Espagn
Don Manuel Garcia. Lord Cochrane
constamment soin de camper sur le t
rain de l'ennemi commun, et de ne r
prendre aux naturels de force ou s
payer. De là la flotte alla à Callao, et
suite à Valparaiso où elle arriva le
juin.

Ce qui caractérise toutes les révolutio
dans l'Amérique du sud, c'est l'acco
plissement de l'objet principal, qui c
siste à déposer, sans effusion de sa
toutes les anciennes autorités constitué
Ce fut ce qui arriva à Caracas, à Sa
Fé de Bogota, à Quito, à Buenos Ay
et au Chili ; et, à une époque plus
cente, à Guayaquil, à Truxillo, à Tar
et même à Lima ; car les forces espag

es quittèrent la ville et furent remplacées ar les Chiléens, sans qu'il s'engageât la lus légère escarmouche dans la capitale u ses environs.

Les mêmes causes qui avaient amené es évènements de Venezuela et de Quito, t dont nous avons déjà parlé, exercèrent a même influence au Chili, et produirent les mêmes effets. Le 18 juillet 1810, e président Carrasco fut déposé par les aturels du pays, sous le prétexte de l'impossibilité où il était de pouvoir conserver Ferdinand cette partie de la domination spagnole jusqu'à ce que ce Roi pût être égagé de sa captivité; et une junte, qui ut prise dans le Cabildo, s'engagea à ouverner d'après l'ancien système, mais vec l'intention secrète de suivre la marhe et l'exemple de Buenos Ayres, et de éclarer son indépendance. En 1811, Don Juan Jose Carrera, fils de Don Ignaio Carrera du Chili, qui avait été enoyé en Europe, et avait obtenu dans la uerre continentale le rang de lieutenantolonel et le commandement d'un régiment de hussards, traversa l'atlantique our venir au secours de sa patrie, dans 'opinion où étaient ses amis que lui seul ouvait la sauver du danger imminent ui la menaçait par suite de la marche

qu'on avait adoptée ; et il fut, en conséquence, nommé par la Junte suprême Président du Congrès, et, en outre, général de l'armée qui était au moment de s'organiser. La première mesure que prit Carrera, fut d'organiser une armée défensive qu'il commença immédiatement à recruter et à discipliner, en choisissant les officiers parmi les amis les plus zélés de la liberté. Il se constitua colonel de la garde nationale, nomma son frère aîné, Don Jose Miguel, colonel des grenadiers, et son plus jeune frère, Don Luis, colonel et commandant d'artillerie. A cette époque, les principales forces du Chili étaient à la Conception et employées sur la frontière d'Arauco, à l'exception de deux compagnies qui avaient toujours été de service dans la capitale, composées d'environ cinquante hommes stationnés en garnison à Valparaiso. En apprenant ce qui s'était passé dans la capitale, les troupes de la Conception se déclarèrent en faveur de la cause de la liberté. Les habitants de la Conception prétendirent que leur ville était mieux située que Santiago pour en faire le siége du gouvernement, et, comme les troupes étaient principalement composées d'hommes du pays, on leur persuada de con-

ourir à cette démarche, qui causa quel-
ıes embarras à Carrera qui craignit
ı'une demande aussi intempestive ne
evînt la cause d'une guerre civile ; mais
fut enfin convenu que, pendant un
mps limité, les troupes de la Concep-
on resteraient au sud de la rivière de
aule, et celles de Santiago au nord.
ela donna à Carrera une occasion favo-
ble de gagner les troupes, ce qu'il fit
ı envoyant des émissaires à la Concep-
on. Il y eut une réconciliation générale,
toutes les forces furent placées sous le
mmandement de Don Juan Jose Car-
ra.

Les troupes espagnoles de Lima, de
oquimbo et de Chiloë, sous le com-
andement du colonel Gainsa, commen-
rent les hostilités au sud du Chili ; il y
ıt, entre eux et les Chiléens indiscipli-
s, différentes actions et escarmouches
ont le résultat fut favorable aux derniers.
ı 1812, Don Bernardo O'Higgins, alors
pitaine de milice, vint joindre Carrera
ıi lui donna le rang de lieutenant-co-
nel dans la ligne, et bientôt après l'é-
va à celui de brigadier-général, pour
s importants services qu'il rendit avec
s détachements de guérillas.

En 1813, les trois Carreras furent faits

prisonniers par les Espagnols avec u
nombre considérable de leurs officiers
et renfermés à Talca. Le commandemen
de l'armée fut dévolu à O'Higgins, comm
le plus ancien officier; il profita de cett
circonstance, s'empara du pouvoir civil
se fit proclamer président et nomma u
substitut pour gouverner la capitale pen
dant son absence. Les Carreras, ayant d
l'argent à leur disposition, corrompirent
leurs gardes à Talca et parvinrent à s'é
chapper. O'Higgins offrit aussitôt une r
compense à ceux qui les arrêteraient. L
trois Carreras partirent immédiatemen
pour Santiago, déguisés en paysans,
se firent connaître à quelques amis; Do
Luis fut arrêté et emprisonné; Don Jua
se rendit déguisé aux baraques d'artilleri
il y entra et se découvrit aux officiers
aux soldats, qui le félicitèrent de son a
rivée et promirent de le défendre. Il
rendit alors sur la place avec les solda
et délivra son frère Luis.

Les citoyens s'empressèrent de réint
grer les Carreras, et O'Higgins, en ayan
appris la nouvelle, marcha avec son a
mée sur la capitale, laissant l'ennemi t
rer avantage des discordes civiles. Ca
rera proposa d'unir leurs forces respec
tives, de marcher contre leur ennem

mmun, et de laisser ensuite aux hards de la guerre ou aux suffrages du uple à décider de leur querelle particuère. O'Higgins se refusa à ces propositons, et les deux généraux se préparèrent en venir aux mains. Carrera choisit ur champ de bataille la plaine de Maypu 1 O'Higgins l'attaqua et fut repoussé. es paysans commandés par Carrera, roique victorieux, s'avancèrent amicaement vers leurs compatriotes, pour s engager à se désister de leurs prétentons au lieu de prendre la fuite, et de se ndre à leur chef, leur premier comandant, dont ils connaissaient les onnes qualités. Cet avis salutaire fut acueilli par les vaincus, qui furent généusement reçus et pardonnés. O'Higgins ses principaux officiers furent faits risonniers. Ils s'attendaient tous que ur général, justement offensé, les metait en jugement comme traîtres; mais s obtinrent leur pardon et furent rétais dans leurs anciens grades. O'Higgins it réintégré dans le commandement de avant-garde, et reçut ordre de marcher ers Rancagua où Carrera se rendit ientôt après avec le reste de l'armée. es Espagnols, profitant des dissentions ui étaient survenues entre les chefs pa-

triotes, recrutèrent, disciplinèrent d
nouvelles troupes, et investirent la vil
de Rancagua le 1er octobre 1814. Carrer
et ses troupes s'y défendirent pendar
quarante-huit heures, et lorsqu'ils eu
rent épuisé leurs munitions, se voyar
obligés d'évacuer la place, ils s'ouvriren
l'épée à la main, un passage au milie
des soldats espagnols. Le général Carrer
et ses deux frères, O'Higgins, Benevent
le malheureux Rodrigues, et plusieur
des plus riches citoyens, traversèrent l
Cordilières, laissant le général Osorio e
possession de tout le Chili.

Le régime espagnol étant ainsi rétab
dans le Chili, les différents fonctionnaire
qui avaient été déposés reprirent leur
emplois, et on établit un nouveau tribu
nal appelé de la *purification*, épreuve pa
laquelle devaient passer tous les Créole
qui désiraient être considérés comm
loyaux sujets de l'Espagne. Ce tribuna
était composé d'Espagnols, principale
ment d'officiers, ayant à leur tête, comm
président, le célèbre Major San Brune
On ne peut rien imaginer de plus arb
traire que la conduite de ce tribuna
chargé d'examiner quelle avait été la con
duite des habitants, et de les condamne
ou de les acquitter à sa volonté, sans avo

;ard aux lois et aux formes établies. Les
isons furent remplies de victimes, les
eux d'exil encombrés de proscrits, par
ite de cette inquisition politique, et le
hili gémit sous l'administration impru-
ente d'Osorio. Ce général oppresseur et
arco, au lieu de prendre des mesures
nciliatrices, qui auraient pu attacher à
ur parti les mécontents, les persécutè-
nt de toutes les manières, et provoquè-
nt la défiance, en sorte que l'inimitié
i se propageait en secret, saisit la pre-
ière occasion favorable de conspirer, et
faire ressentir les terribles effets de la
ngeance.

Le général Carrera poursuivit sa route
rs Buenos-Ayres, où il s'embarqua
ur les États-Unis, à dessein d'y aller
lliciter des secours, tandis que O'Hig-
ns, Rodrigues, Mc Kenni et Calderon,
mmencèrent à recruter, et à discipli-
er une nouvelle armée pour la réoccupa-
on du Chili. Le commandement de cette
mée fut donné à San Martin qui tra-
rsa avec elle les Cordilières, et le 12 fé-
ier 1817, fut donné la bataille de Cha-
bucco, dont nous avons déjà fait con-
aître le résultat. A l'arrivée des troupes
atriotes à Santiago, on y établit un
ouvernement électif, dont le général

O'Higgins fut nommé suprême directeu

Les Espagnols prirent possession d
Talcahuano, et des provinces du sud,
reçurent des secours du Pérou, consi
tant dans le régiment de Burgos, un d
plus beaux corps de troupes qui eusse
été envoyées d'Espagne. Le général Os
rio prit de nouveau le commandement
l'armée, et marcha sur la capitale, ta
dis que les patriotes rassemblaient tou
leurs forces pour s'opposer à lui. Les tro
pes espagnoles étaient composées d'en
ron cinq mille hommes régulièrem
organisés, qui remportèrent plusie
avantages, particulièrement à Canch
rayada, où ils surprirent la nuit l'arm
chiléenne, et la mirent en déroute.
le général Osorio avait continué sa ma
che, il aurait pu entrer dans la capit
sans rencontrer la moindre oppositio
mais, au lieu d'adopter cette mesure,
demeura à Talca et donna aux patrio
le temps de réunir leurs forces épars
Ils déployèrent une grande activité; ca
le 5 avril, ils se présentèrent dans la pla
de Maypu avec environ sept mille ho
mes, y compris la milice; mais il y av
parmi eux très peu de vétérans. O'Higgi
ayant été dangereusement blessé au b
droit à Chanca-rayada, ne put comma

r les troupes, et resta dans son palais à
ntiago; San Martin et Las Heras com-
ındaient les patriotes, et Osorio les
yalistes, dans cette mémorable journée
i mit le sceau à la destinée du Chili.
ıction fut opiniâtre et sanglante pen-
ınt la plus grande partie du jour; dans
près-midi, la fortune parut se déclarer
faveur des Chiléens, lorsque le lieu-
ıant-colonel O'Brian observa que le ré-
ment de Burgos cherchait à se former
carré; il dirigea aussitôt son cheval
ı côté où était le général San Martin et
pria de charger avec sa cavalerie, et
empêcher ainsi que cette manœuvre ne
exécutât, en déclarant que si elle s'ef-
ctuait, rien ne pourrait mettre obstacle
ce que l'ennemi arrivât à la capitale.
an Martin ordonna à O'Brian de le faire,
qu'il exécuta aussitôt, mit en déroute
s Espagnols, et assura la victoire aux
ıtriotes. Osorio, observant l'état où se
ouvait le régiment de Burgos, prit en-
ore la fuite avec un petit nombre d'offi-
ers, et une partie de ses gardes-du-corps.
orsque O'Brian retourna auprès du com-
ıandant en chef, lui portant la nouvelle
e la victoire, il lui répondit familière-
ıent, en lui offrant une bouteille de
hum : *toma*, prends.

Des cinq mille hommes command par Osorio, deux mille périrent sur champ de bataille, et deux mille cinq cen furent faits prisonniers, avec cent quatr vingt-treize officiers, qui furent envoy à travers les Cordilières, à la punta San Luis, et à Las Bruscas. Le génér Osorio, avec une suite d'environ de cents hommes, s'échappa du champ bataille, et s'enfuit à la Conception.

Cette victoire remportée sur les Esp gnols, assura aux Chiléens cette indépe dance complète pour laquelle ils n'avaie cessé de combattre depuis 1810; mais gloire de ce grand œuvre fut ternie p ce qui se passa à Mendosa, au côté des Cordilières, aussi bien qu'à Quillo à l'ouest. Lorsque le général Carrera r vint des Etats-Unis, ramenant avec l plusieurs officiers et quelques munitio de guerre, dans le dessein de préparer u expédition pour la liberté de son pays, apprit, à son arrivée à Buenos-Ayres, q ses deux frères y étaient prisonniers s parole, et qu'il ne leur était point perm de retourner chez eux, ni de joindre l'a mée. Cette conduite surprit extrêmeme Carrera; mais à peine avait-il eu le tem de s'informer de ce qui était arrivé, qu fut lui-même arrêté, et embarqué sur u

ick de guerre de Buenos Ayres. Alors
deux frères, craignant le même sort,
nfuirent : Don Luis le 17 juillet 1817,
Don Jose Miguel le 8 août. Ils furent
rêtés le 17, près de Mendosa, et jetés
prison, au moment où ils espéraient
'il leur serait possible de traverser les
rdilières, et de servir encore leur pays.
Il paraît que Don Jose Miguel Carrera
ait obtenu, pendant qu'il était à Rio
neiro, une copie de la négociation qui
ait été entamée en France par Don An-
nio Alvares Jonte, l'agent de Pueyr-
don, suprême directeur de Buenos
res, pour y établir une monarchie, et
nner ce trône à Charles Louis, prince
Lucques, fils de Don Louis de Bour-
n, héritier présomptif du duché de
arme, et de Dona Maria Louise de Bour-
n, fille de Charles IV d'Espagne, en-
ite nommés roi et reine d'Etrurie. La
ossession de ces documents et une con-
nissance de tout ce qui avait transpiré,
rent voir d'un très-mauvais œil la visite
Carrera à Buenos Ayres, et inspira des
upçons à Pueyrredon qui, pour pour-
oir à sa propre sûreté, jura la destruc-
on de Carrera; mais il s'échappa du
rick, et s'enfuit à Monte Video.

Don Jose Miguel et Don Luis étaien
tous les deux de dangereux ennemis pou
San Martin qui, apprenant leur arresta
tion, dépêcha dans cette ville son secré
taire Don Bernardo Monteagudo, pou
leur faire leur procès : et comme il éta
nécessaire d'inventer un motif plausibl
pour les condamner, parce que celui d'a
voir désobéi aux ordres du gouvernemen
auquel ils n'avaient point prêté serment
de fidélité, ne pouvait être suffisant, Do
Juan Jose fut accusé d'avoir assassiné
en 1814, le fils du maître de poste de Sa
Jose, crime qui n'était pas prouvé. Comm
cette accusation n'inculpait pas Don Luis
on dressa un autre plan qui pût compromet
tre les deux frères : quelques-uns des solda
alors de service à Mendosa furent envoyé
aux prisonniers pour leur proposer de
moyens de s'échapper, auxquels ils acce
dèrent : et, le 25 février 1818, Pedro An
tonio Olmos informa le gouverneur d
Mendosa, que Don Juan Jose et Don Lu
Carrera avaient formé un plan d'évasio
pour la nuit suivante, et engagea Manue
Solis à appuyer cette déclaration. Cin
soldats furent adjoints, comme témoins
pour déposer contre les malheureux frères
Le 10 mars, l'information fut terminée

ıı ils furent requis de produire leurs
fenseurs, et le 4 avril le fiscal sollicita
sentence de mort; le 8 la sollicitation
t approuvée, comme conforme aux
s, par Miguel Jose Galigniana, et Ber-
rdo Monteagudo, qui donnèrent l'or-
e que le jugement fût exécuté. Les deux
res entendirent à trois heures la lec-
re de leur sentence, et furent fusillés à
c. Ils quittèrent la prison en se don-
ınt le bras et marchèrent vers la place
l'exécution; s'étant ensuite mutuel-
ment embrassés, ils s'assirent sur
ı banc, et, ayant crié aux soldats de
ire feu, ils s'embrassèrent de nouveau
ı mourant. L'opinion dominante est
ıe, voyant que le parti des Carreras était
ès-nombreux dans le Chili, San Martin
ait juré leur destruction, et avait en-
yé lui-même au gouverneur Lusuriaga
ordre de les faire fusiller. Après leur
écution, San Martin envoya à leur mal-
eureux père un état des dépenses aux-
ıelles avaient donné lieu leur procès,
vec ordre de payer immédiatement, sous
eine d'être mis en prison. Le vénérable
eillard paya cette amende de sang et ex-
ira deux jours après.

Tandis que cette tragédie avait lieu sur
côté oriental des Cordilières, une autre

se passait sous la même influence au côt
occidental. Don Manuel Rodrigues avai
obtenu le grade de colonel au service d
son pays; il traversa les Cordilières aprè
la défaite de ses compatriotes à Ranca
gua, resta avec O'Higgins, et contribua
discipliner l'armée commandée par Sa
Martin ; la bataille de Chacabuco ajout
autant de gloire que d'honneur à so
nom, et le champ de bataille de Mayp
le vit couronné de lauriers. Sa conduit
comme militaire et ses manières noble
l'avaient rendu cher à tous ceux qui l
connaissaient; mais l'éclat de ses vertu
fut la cause de sa perte. Rodrigues fut ar
rêté et envoyé à Quillota où, quelque
jours après, San Martin envoya un capo
ral et deux soldats, avec ordre de le leu
remettre. Traîné le long de la route qu
conduit à la capitale, sans qu'il lui fû
permis de s'arrêter pendant la nuit à un
maison devant laquelle ils passèrent, ce
estimable Chiléen fut assassiné à minui
par les scélérats chargés de sa garde, e
enseveli à une courte distance du gran
chemin. Les parents de Rodrigues firen
ensuite des recherches; mais ils ne pu
rent obtenir au quartier-général de ré
ponse satisfaisante, ni retrouver les sol
dats de son escorte, les seuls qui pouvaien

éclairer sur son sort; car le général
n Martin les avait envoyés à la Punta
San Luis, sous la surveillance de son
nfident Dupuy, qui préparait alors
xécution d'un autre crime.

CHAPITRE VII.

Formation d'une force maritime. — Massacre de prisonniers espagnols à San Luis. — Expédition maritime sous lord Cochrane. — Mauvais succès de l'attaque dans la baie de Callao. — Prise de Pisco. — Mort du lieutenant-colonel Charles. — Capture de vaisseaux espagnols à Guayaquil. — Retour de l'escadre au Chili.

Après l'expulsion des Espagnols, le directeur suprême O'Higgins, connaissant toute l'importance d'une force navale qui pourrait protéger les côtes du Chili, et ses intérêts commerciaux, contre les vaisseaux de guerre espagnols, s'occupa avec autant de soin que d'activité, à se procurer non-seulement des vaisseaux, mais des officiers et des équipages; il acheta les deux vaisseaux Indiens le *Cumberland* et le *Windham*, qui reçurent ensuite les noms de *San Martin* et de *Lautaro*. Le Chacabuco et le Pueyrredon furent équipés; le Galvarino fut acheté, et le

r la Isabel prise. Mais la possession de ces sseaux n'eût été qu'un fardeau onéreux ır le Chili, sans le dévouement et les vices de lord Cochrane, à qui les rives identales du Nouveau Monde doivent r émancipation, et l'Angleterre le com-rce de cette riche partie du globe.

)'Higgins, désirant alléger le fardeau l'administration qui lui avait été con-:, nomma cinq sénateurs consultants; is il leur accorda imprudemment des ıvoirs assez étendus pour les rendre lépendants de son autorité, et, par ıséquent, devint lui-même soumis à ırs déterminations. Il en résulta d'in-mbrables délais dans l'expédition des aires qui ne furent plus traitées avec le :ret et la célérité toujours nécessaires ns les affaires d'état, et souvent l'en-mi eut le temps d'être instruit des des-ns des Chiléens et de se préparer à en jouer l'exécution.

Lorsque l'escadre eut mis à la voile de lparaiso, le 15 janvier 1819, sous le mmandement de lord Cochrane, toute ttention des Chiléens fut dirigée vers ttente des victoires importantes qu'ils péraient remporter, par son moyen, r les Espagnols du Pérou. Ils se consi-raient comme en sûreté sous la protec-

tion de la flotte, et se félicitaient d'avoi
en ce moment transféré le théâtre de l
guerre de leur propre pays sur le terri
toire ennemi; mais, tandis que les chose
étaient dans cet état, on vit se reproduir
une nouvelle scène d'horreur, suscepti
ble non-seulement de surprendre les ha
bitants de cette partie du Nouveau Mond
mais encore d'appeler sur la tête de so
auteur l'exécration universelle. Voici l'ex
trait de la gazette ministérielle de San
tiago, du 5 mars 1819, relatif à cet évè
nement.

« Le 8 février dernier, entre 8 et 9 heu
res du matin, mon soldat d'ordonnance
m'informa que quelques-uns des officier
espagnols détenus à San Luis, désiraien
me voir; je lui ordonnai de les laisser en
trer; je m'entretenais alors avec le chirur
gien Don Jose Maria Gomes, et mon se
crétaire Don Jose Manuel Riveros. L
colonel Morgado, le lieutenant-colone
Morla et le capitaine Carretero, entrèrent
Carretero s'assit à ma gauche, et, après
quelques instants, il tira de son sein un
poignard et m'en frappa; mais heureuse
ment je parvins à parer le coup. Carre
tero s'écria en même-temps : « Votr
dernière heure est venue, coquin! l'Amé
rique est perdue, mais vous ne nou

apperez pas. » Je reculai pour me dé-
dre contre le colonel Morgado qui
rchait à me porter un second coup.
ce moment le général Ordones, le co-
el Primo et le lieutenant Burguillo en-
ent ; le chirurgien Gomes quitta aus-
t la chambre pour appeler du secours,
non secrétaire Riveros fit tous ses ef-
s pour suivre son exemple; mais il en
empêché par Burguillo. J'eus, pen-
t un temps considérable, à me dé-
dre contre les six assassins, qui com-
ncèrent à ralentir leurs efforts lors-
ils entendirent les cris du peuple qui
ourait la maison et qui cherchait à
rer. Je leur demandai de me laisser
ir pour apaiser la populace, ce à quoi
consentirent; mais, au moment où
vrais la porte qui conduisait du palais
la plasa, le peuple entra en foule et
immola tous, excepté le colonel Mor-
o que je tuai de ma propre main.
si fut vengée l'attaque dirigée contre
personne.

Je découvris, immédiatement après,
tous les officiers espagnols détenus
avaient formé un complot pour se dé-
er et passer du côté des guérillas com-
ndées par Carrera et Alvear. Cependant
opulace et les soldats prirent l'alarme,

et plusieurs des prisonniers payèrent
leur vie la témérité du plan qu'ils avaie
conçu. J'ordonnai aussitôt à Don B
nardo Monteagudo de faire une proc
dure sommaire; quatre jours après
avoir reçu l'ordre, il m'annonça qu'e
était terminée, et, conformément à s
opinion, j'ordonnai de fusiller les indi
dus suivants : les capitaines Gonsal
Sierra et Arriola, les enseignes Ries
Vidaurazaga et Caballo, les soldats M
et Peres. Le nombre des ennemis qui
péri consiste en un général, trois colon
deux lieutenants-colonels, neuf capit
nes, cinq lieutenants, sept enseignes,
intendant de l'armée, un commissai
un sergent et deux soldats. Signé : Vice
Dupuy, lieutenant-gouverneur de S
Luis. »

Il circula plusieurs autres récits de
évènements plus ou moins impartia
mais qui presque tous s'accordaient d
les faits suivants :

« Dans la nuit du 7 février 1818, p
dant que les officiers espagnols, pris
niers de guerre à San Luis, jouaient aux
tes avec Don Vicente Dupuy, celui-ci ay
perdu quelque argent, s'empara auss
de celui qui était devant le colonel Rib
qui lui en fit des reproches, et, ma

utes les instances des spectateurs, lui nna un soufflet. Les prisonniers prirent s armes qui se trouvaient dans la chamre. Le tumulte qui en résulta alarma la rde, et les prisonniers espagnols, craiant les résultats de cette affaire, mirent s les armes, et demandèrent pardon Dupuy; il le leur accorda, et il leur nna sa parole d'honneur que, s'ils vouent le laisser sortir, il calmerait l'efvescence de la garde et de la populace. Il rtit en effet; mais, au lieu d'apaiser les prits, il répandit l'alarme, et excita le uple à venger les insultes qu'il avait ques des *godos* (goths, nom sous lequel Espagnols étaient désignés). Dupuy ntra alors avec quelques soldats armés, le général Ordones, le colonel Mordo, et six autres officiers furent égors. Le colonel Primo, voyant qu'il ne uvait échapper à son sort, prit un piset et se donna la mort. Tout Espagnol ncontré dans les rues fut aussi massa, et plusieurs même furent tués dans rs maisons; il y eut en tout cinquante ciers assassinés dans cette fatale jour, et il n'en échappa que deux de ceux étaient alors à San Luis. »

Dupuy fut ensuite mis en jugement ordre du gouvernement de Buenos

Ayres, pour plusieurs assassinats et act
de cruauté qu'il avait commis; il se d
fendit en produisant des ordres écrits
San Martin pour l'assassinat de Raposo
de Conde, et pour le meurtre du malhe
reux Rodrigues. Ces ordres étaient tr
laconiques. « *Pasará por San Luis, ti
mi pasa-porte, recibale bien, pero que
pase el monte, al atro lado de San Lu
Prontitud, y silencio, asi conviene para
bien de la Patria.* Il passera par San Lu
il a mon passe-port, recevez-le bien, m
ne lui laissez pas passer le bois de l'au
côté de San Luis; promptitude et silen
cela est nécessaire pour le bien de la
trie. » Cependant Dupuy fut exilé à
Rioja d'où il s'échappa, et suivit San M
tin au Pérou. Il assura aussi que l'or
d'exécuter les Carreras, avait été verb
lement donné par San Martin, avant q
quittât Mendosa.

La présence de Monteagudo à Mend
pour l'exécution des Carreras, et la co
cidence de cette mission avec une au
semblable dont il fut chargé à San Lu
donnent lieu à d'étranges conjectur
en y ajoutant la circonstance qu'il a
été arrêté dans la maison d'un négoci
anglais, résidant à Santiago, et env
comme prisonnier, par ordre de San M

n, à San Luis où il fut toujours consi-
ré comme tel, jusqu'au moment où il
it appelé pour faire le procès et rédiger
sentence de mort des prisonniers espa-
nols, ce qui parut avoir décidé sa libé-
ation personnelle ; car, aussitôt après,
traversa les Cordilières, et se rendit
après de San Martin.

En 1818, les Espagnols, sous le com-
andement du général Sanches, éva-
uèrent la Conception et Talcahuano,
aversèrent le Biobio et le territoire Arau-
anien, pour se rendre à Valdivia. San-
hes dépouilla la ville de la Conception
e tous les objets précieux qu'il pût em-
orter avec lui; tels que l'argenterie et
es ornements des églises; il persuada aussi
ux religieuses d'abandonner leurs cloî-
res, et de suivre la fortune de l'armée,
e qu'elles firent, pour être ensuite aban-
onnées à Tucapel où elles restèrent
armi les Indiens.

Sanches laissa dans la ville d'Arauco
n naturel du Chili nommé Benavides,
vec la mission de harceler les patrio-
es de la Conception. Benavides était né
lans la province de la Conception, et
vait servi quelque temps dans l'armée
ationale; mais il déserta pour entrer
lans celle des royalistes; il fut fait pri-

sonnier à la bataille de Maypu, et con
damné, avec plusieurs autres. Benavide
fut fusillé avec eux dans l'obscurité, ma
ne fut point atteint, quoique son visag
fût couvert de poudre ; en tombant, il f
quelques mouvements qui furent remar
qués par un officier, qui lui donna de so
épée à travers le cou, et le laissa pou
mort ; mais il conserva encore assez d
force pour se traîner jusqu'à une petit
maison, où il fut accueilli et guéri d
ses blessures. Ce monstre se sauva d
Santiago, joignit le général Sanches à l
Conception, et reçut le commandemen
de la petite ville d'Arauco où commencè
rent les hostilités les plus atroces qu
aient dégradé la guerre de l'Amérique.

Cependant le gouvernement s'occupai
alors à préparer une seconde expéditio
navale, destinée pour la côte du Pérou
les derniers avis d'Europe confirmèren
ceux qu'on avait reçus, annonçant l'ar
mement à Cadix d'une flotte composé
des vaisseaux de guerre l'Alexandre et l
San Telmo, de la frégate la Prueba et d
quelques petits bâtiments. L'escadre chi
léenne n'était point en état de lutter con
tre de semblables forces, d'autant plu
que les deux frégates, l'Esmeralda et la
Vengansa, trois bricks de guerre et quel-

ues petits bâtiments marchands bien rmés à Callao, devaient se joindre à armée navale envoyée d'Espagne. Il fut onc décidé que l'escadre tenterait de étruire les vaisseaux du port de Cal-o, en les brûlant. M. Goldsack, qui ait venu au Chili, s'occupa à faire des isées à la Congrève dont l'essai, fait à alparaiso, répondit à l'attente de lord ochrane.

Après que toutes les dispositions néces-ires eurent été terminées, l'escadre, omposée de l'O'Higgins, du San Martin, u Lautaro, de l'Independencia qui ar-va le 23 mai 1818, après avoir été cons-uite aux Etats-Unis pour le gouverne-ient du Chili, du Galvarino, de l'Arau-ano, de la Victoria et de la Xeresana, eux vaisseaux marchands, qui devaient re convertis en brûlots si cela devenait écessaire, quitta le port de Valparaiso 12 septembre, et, ayant d'abord tou-hé à Coquimbo, arriva le 28 dans la baie e Callao. Lord Cochrane annonça au ce-roi Pesuela l'intention où il était de étruire, si cela était possible, les vais-eaux qui étaient dans le port; mais il ui proposa, comme conditions auxquelles consentirait à se désister de ce projet, e diminuer le nombre de ses vaisseaux,

dont il enverrait une partie sous le vent et de combattre contre les forces espa gnoles d'homme à homme, de canon canon, si les vaisseaux quittaient leu mouillage; observant que, par ce moyen on conservait les propriétés individuelle alors existantes dans la rade. Cependan Son Excellence n'accepta pas le défi, e disant qu'il était jusqu'alors sans exem ple. Les préparatifs pour lancer les fusé sur les vaisseaux, commencèrent aussi tôt; on en lança plusieurs dans la nuit d 1er octobre, mais sans effet. Le feu d batteries et des vaisseaux commença l'instant du départ de la première fusé cependant, il y eut peu de pertes d deux côtés. La flotte chiléenne perdit lieutenant Bayley sur le Galvarino, et u matelot. Un des radeaux, sous la direc tion du lieutenant-colonel Charles, f protégé par l'Independencia; le second armé de deux mortiers, sous le comman dement du major Miller, depuis généra fut protégé par le Galvarino; et le tro sième, sous le capitaine Hinde, éta défendu par le Pueyrredon. Le capitai Hinde perdit par un accident son bout feu, et envoya à bord du brick en che cher un autre, que le soldat laissa to ber sur les fusées, ce qui causa une e

osion qui n'eut cependant pas de suites
cheuses.

Dans les nuits des 2, 3 et 4, on lança
usieurs autres fusées, mais sans succès :
vaisseaux ennemis éprouvèrent bien
elques dommages; mais, le 4, ils fu-
nt complètement dégréés, précaution
s-sage. Plusieurs des fusées firent ex-
osion presque aussitôt qu'elles furent
umées; d'autres avant d'être parvenues
a moitié de leur hauteur; il y en eut
i prirent une direction opposée à celle
'on leur avait donnée en les lançant,
il devint évident qu'il y avait eu quel-
ue vice dans leur fabrication. En effet,
les examinant, on reconnut que quel-
ues-unes contenaient des chiffons, du
ble, de la sciure de bois, du fumier
de semblables matériaux, mêlés à la
mposition. Le colonel Charles, qui
vait été chargé de surveiller la confec-
on de ces fusées, ne put d'abord se rendre
mpte de ces mélanges; mais, à la fin,
se rappela que le gouvernement du
hili, dans la vue d'épargner le salaire
es ouvriers nécessaires pour ce travail,
vait employé les prisonniers espagnols à
mplir les fusées; cette mesure impoli-
que aurait pu avoir pour résultat la
erte de l'escadre; car, si les vaisseaux

attendus d'Espagne fussent arrivés, l
forces chiléennes n'eussent pu lutter av
eux, surtout lorsqu'ils auraient été ré
nis à ceux qui étaient dans la baie
Callao.

Le 5, on découvrit au vent un gra
vaisseau : on reconnut que c'était la fr
gate espagnole la Prueba, faisant part
de l'escadre attendue. Les avis que no
reçumes du rivage nous apprirent q
l'Alexandre était retourné en Espagne ;
l'opinion générale était que le San Tel
s'était perdu à la hauteur du Cap Hor
ce qui fut ensuite confirmé.

Le brulôt étant prêt fut envoyé dans
baie sous le commandement du lieut
nant Morgel ; aussitôt on entendit u
forte canonnade des batteries et des vai
seaux, le vent se calma entièrement,
le brulôt se trouva dans un tel état, qu
le lieutenant Morgel fut obligé de l'aba
donner, et il sauta avant d'être placé
manière à pouvoir nuire à l'ennemi. Pa
suite des nouvelles qu'on reçût le jou
suivant, l'Amiral se décida à ne poi
lancer le second brulôt, et à se dirig
vers le nord pour se procurer des provi
sions fraîches et de l'eau, ainsi que pou
obtenir des nouvelles de la frégate espa
gnole. L'équipage du San Martin étan

lade, lord Cochrane l'envoya, avec
ıdependencia et l'Araucano, à Santa;
Lautaro et le Galvarino à Pisco, pour
ɔrocurer des liqueurs spiritueuses et du
, dont les magasins royaux de cette
ce étaient remplis. Pisco étant gardé
des forces militaires, on fit embar-
:r une partie des marins de l'O'Hig-
s et de l'Independencia, et tous les dé-
ıements réunis furent mis sous les or-
s du colonel Charles. Le 14 octobre, les
s premiers bâtiments jetèrent l'ancre
ıs le port de Santa, et aussitôt les
ıpes commencèrent à s'emparer du bé-
qui se trouvait dans les fermes appar-
ıntes aux Espagnols, et à le conduire
le rivage; mais tout ce qui était reçu
Créoles était toujours ponctuellement
é, ce qui rendit si furieux un Espagnol
amé Don Benito del Real, qu'il se mit
tête de quelques-uns de ses esclaves
l'autres individus dépendants de lui,
int de Nepena à Santa où il surprit
de nos matelots et le fit prisonnier; il
retourna aussitôt, et fit dire au vice-
Pesuela qu'il s'était emparé du frère
ord Cochrane, déguisé. Ces nouvelles
ent insérées dans la gazette de Lima,
ien ne peut exprimer le désappointe-
ıt des royalistes de cette ville, lors-

qu'ils découvrirent que le noble priso
nier n'était qu'un simple matelot.

Les forces espagnoles stationnées
Pisco étaient composées de six cents ho
mes d'infanterie et de deux cents de c
valerie, partie vétérans et partie milic
le fort était garni de six pièces de can
de dix-huit livres de calibre, et deux p
ces de campagne défendaient Pisco. L
soldats commandés par le colonel Ch
les, étaient au nombre de deux ce
hommes et de quatre-vingts mari
Après avoir pris le fort, ils avancèr
vers la ville qu'ils prirent aussi. Le co
nel Charles tomba à environ cent ver
de la ville et fut aussitôt transporté à b
du Lautaro où il mourut le lendema
Ses derniers mots furent : « J'avais esp
vivre plus long-temps et consacrer
vie au service du Chili. Le sort en a ordon
autrement ; mais, du moins, capita
Guise, nous avons mis les Espagnols
fuite. » Ainsi périt le Desaix de l'Am
que. Le major Miller prit le comman
ment des troupes ; arrivé à la plasa,
fut grièvement blessé par un coup
mousquet qui lui traversa le corps ; m
il se rétablit pour continuer à servi
cause de la liberté dans le nouveau mon
On parvint à embarquer une quan

sidérable de liqueurs spiritueuses et vin; mais les matelots devinrent tel-ent insubordonnés, par suite de la fa-té qu'ils avaient de se procurer sur le age leur liqueur favorite, que le capi-ne Guise fut forcé de brûler les maga-s, consistant alors en environ quatorze les dix-huit gallons de liqueurs spiri-uses et de vins.

La santé de l'équipage du San Martin nt un peu rétablie, il reçut l'ordre de rendre à Valparaiso avec l'Indepen-ncia; et l'Amiral, avec l'O'Higgins, le ntaro et le Galvarino, se dirigea vers rivière de Guayaquil, dans l'espoir d'y uver la Prueba. Le 27, à onze heures matin, il entra dans l'embouchure de rivière, et le lendemain matin, au grand nnement des naturels du pays, il était mouillage de la Puna, où il trouva ux grands vaisseaux marchands espa-ols, la Aquila et la Begona, presque tièrement chargés de bois, dont il mpara.

La frégate espagnole la Prueba était ar-ée le 15 octobre à Puna; ayant placé n artillerie sur des radeaux, elle re-onta jusqu'à la ville, où il était impos-le de la suivre, faute de pilotes. Lord chrane quitta la rivière de Guayaquil

le 21 décembre. Les vaisseaux de gue
et les prises reçurent ordre de se ren
à Valparaiso; l'O'Higgins parut avoir
même destination; mais, ayant atteint l
de Juan Fernandes, l'Amiral donna or
de faire voile vers Valdivia, au lieu
Valparaiso; disant qu'il désirait exami
ce port, parce que le Vice-Roi du Pé
avait annoncé aux Péruviens qu'un va
seau de guerre était entré à Valdivia
s'y radoubait pour faire ensuite une
taque sur Valparaiso.

CHAPITRE VIII.

rd Cochrane reconnaît le port de Valdivia. — Prise du brick espagnol le Potrillo. — Arrivée à Talcahuano. — Expédition maritime contre Valdivia. — Troupes fournies par le général Freire. — L'O'Higgins échoue. — Prise de Valdivia. — Tentative sur Chiloë. — Retour de ord Cochrane. — Il se rend à Valparaiso. — Victoire remportée par Beauchef. — Conduite lu gouvernement chiléen. — Lord Cochrane offre sa démission.

Le 18 janvier 1820, lord Cochrane en- dans le port de Valdivia sur sa cha- ipe et revint peu de temps après, ayant le temps d'examiner le mouillage et se convaincre que le vaisseau de guerre était pas.

Pour oser entreprendre une excursion cette nature, il fallait avoir le carac- e hardi et entreprenant de lord Co- rane; lorsqu'on considère la force de Gibraltar de l'Amérique du sud, le nbre des batteries formant une chaîne

de défense, presque sans interruption
couronnées de canons dont les boule
peuvent traverser le passage dans presqu
toutes les directions. A six heures et de
mie une chaloupe avec un officier et tro
soldats, vint à bord de l'O'Higgins; tron
pés par le pavillon espagnol, ils furen
retenus et devinrent une prise important
Immédiatement après, on aperçut u
brick qui fut chassé et capturé : c'était
brick espagnol de guerre le Potrillo.
avait été expédié de Callao avec de l'a
gent pour le gouvernement de Chiloë
de Valdivia, et allait alors de la premiè
ville à la seconde.

Le 20, l'O'Higgins mouilla dans
baie de Talcahuano, et, deux heu
après, le général Freire, gouverneur
la province, et sa suite, vinrent à b
féliciter l'Amiral de son arrivée.

Lord Cochrane eut alors une con
rence secrète avec le général Freire, et
proposa l'attaque de Valdivia dont il
frit de se charger avec quatre cents
dats, si le général voulait les mettre
disposition : le secret le plus profond
étant la condition expresse. Ce chef v
ment patriote consentit immédiatem
à cette proposition, et donna sa pa
d'honneur de ne pas même communiq

gouvernement le plan adopté jusqu'à que le résultat en fût connu. Il est im-ssible de ne pas admirer cette généreuse nduite de Freire : il prêtait une partie ses troupes, lorsqu'il était à la veille attaquer Benavides, et s'exposait, en af-iblissant ainsi sa division, à déplaire à supérieurs si lord Cochrane ne réus-sait pas; mais son amour pour son pays, la haute opinion qu'il avait de l'Amiral ruisirent toutes les objections qui s'é-ent d'abord offertes à sa pensée. La gé-rosité de Freire est également digne loge sous un autre rapport : il donnait e partie de ses forces à un autre chef, ur le faire jouir d'une gloire à laquelle e pouvait participer qu'en qualité d'A-ricain intéressé à soutenir la glorieuse se de la liberté de son pays.

l fut immédiatement donné des ordres ur préparer une expédition secrète; is on fit mystérieusement circuler que destination était pour Tucapel, afin de celer les forces ennemies à Arauco; la distance étant très-courte, les of-ers et les soldats ne se chargèrent point bagages. Tout fut prêt dans l'après-i du 28, et deux cent cinquante mes, avec leurs officiers, sous le mandement du major Beauchef, fu-

rent embarqués à bord de l'O'Higgins
du brick de guerre l'Intrépide et de l
goëlette le Montezuma, qui était à Talca
huano. L'expédition mit à la voile dans l
matinée, le vent ayant été constammen
calme pendant toute la nuit.

Le 2 février, au sud de la Punta G
lera, toutes les troupes, y compris l
marins de l'O'Higgins, furent placées
bord du brick et de la goëlette ; l'Amir
s'embarqua sur la dernière et se dirig
vers la baie de Valdivia ; ayant jeté l'a
cre au coucher du soleil, près d'une p
tite baie, appelée Aguada del Ingles,
major Beauchef prit le commandeme
des troupes embarquées à Talcahuan
et le major Miller, guéri de la bless
qu'il avait reçue à Pisco, se mit à la t
de ses braves marins, et concourut a
à ajouter un nouveau lustre à la répu
tion des forces militaires du Chili.

Un détachement de six soldats et d
sergent fut envoyé en avant, sous le co
mandement de l'enseigne Vidal, je
péruvien, ayant pour guide un des
dats espagnols qui étaient venus à bord
l'O'Higgins dans une chaloupe, à sa p
mière apparition à la hauteur de Va
via : ils chassèrent les Espagnols des d
canons placés en avant, et, suivant l

ces, arrivèrent à la batterie de San
rlos; mais après que la porte en eut
fermée.
Cette batterie est construite du côté de
terre avec des morceaux de troncs d'ar-
es placés les uns sur les autres jusqu'à la
iteur de dix pieds. Vidal, voyant qu'il
it impossible de l'escalader, parvint à
arracher deux ou trois morceaux, et,
vi de son piquet, passa en rampant
le trou qui en était résulté. Étant en-
, il forma sa petite troupe de vétérans,
commença à faire feu sur les soldats
agnols qui, ne pouvant distinguer ni
nombre ni la position de leurs ennemis,
rent la fuite en désordre, quelques-uns
mpant sur la palissade, tandis que
utres ouvraient la porte et s'éloi-
aient avec moins de confusion. Deux
ciers vinrent à Vidal, et lui dirent :
'ourquoi faites-vous feu sur nous qui
mmes vos compatriotes? nous n'appar-
ons pas aux insurgents.— Je vous de-
nde pardon, leur dit Vidal, vous appar-
ez maintenant aux insurgents : vous
s mes prisonniers de guerre. » Les
ux officiers étonnés rendirent aussitôt
rs épées. En ce moment, le capitaine
scano, de Buenos Ayres, arriva avec
arante marins, et, sans hésiter un ins-

tant, égorgea les deux officiers, sou
aux remontrances et même aux menac
de Vidal qui lui dit que, dans un aut
moment, il lui en demanderait satisfa
tion. Il quitta alors sur-le-champ Ere
cano, et poursuivit l'ennemi avec s
braves soldats. Il s'empara des batteri
d'Amargos et des deux Chorocamayos
la même manière que celle qui lui ava
réussi pour la batterie San Carlos, et
dal avait passé le pont du château
Corral, lorsque le capitaine Erescano a
riva avec ses quarante marins. Ains
dans l'espace de cinq heures, les indépe
dants se rendirent maîtres de toutes
batteries du côté sud du port.

Le troisième jour, à neuf heures
matin, l'O'Higgins mouilla à l'entrée
port, sous pavillon espagnol; les Esp
gnols de Niebla furent une seconde f
trompés; car, le prenant pour un vaisse
d'Espagne, ils firent le signal secret :
frégate n'y ayant point répondu, les s
dats abandonnèrent aussitôt la batteri
et s'enfuirent dans le plus grand désordr
Après que l'O'Higgins eut jeté l'ancre,
envoya des détachements de troupes
Niebla et à la batterie de Mansera, sur
petite île du même nom. Il y avait
vaisseau dans ce port, c'était le Dolore

ıtrefois sous pavillon chiléen ; mais
ıont, en novembre 1819, une partie de
'équipage s'était emparée à Talcahuano,
ıt, ayant coupé les câbles, l'avait con-
uit à Arauco où Benavides fit débar-
uer ceux de l'équipage qui étaient ac-
usés d'être insurgents, et ordonna de
es fusiller immédiatement sur le rivage.
'n enfant, témoin de cet horrible specta-
le, s'étant mis à crier, Benavides, qui
remarqua, lui fit aussitôt sauter la cer-
elle avec un bâton. Ce misérable ne sa-
hant que faire du bâtiment, l'avait en-
oyé à Valdivia où Lord Cochrane s'en
mpara.

Ce fut ainsi que l'importante forteresse
e Valdivia fut annexée à la république
u Chili par une de ces inépuisables res-
ources de guerre qui ont marqué la car-
ère de l'homme de génie sous la direc-
on duquel ce plan fut conçu et exécuté.
ord Cochrane, ayant assisté en personne
u débarquement des troupes, et donné
es ordres définitifs à Miller et à Beauchef,
rit sa chaloupe, et, malgré le feu de la
atterie de San Carlos, fit ramer le long
u rivage en surveillant les opérations
es troupes, et les animant par sa pré-
ence.

Quinze heures après le débarquement,

les indépendants étaient en possession des postes avancés d'Aguada del Ingles, d'el Piojo, de la Boca, et de Playa Blanco, des batteries de San Carlos, d'Amargos, du haut et du bas Chorocamayo, de Mansera, de Niebla, et du château del Corral, contenant en tout cent vingt-huit pièces d'artillerie.

Il y avait dans les magasins de Valdivia, huit cent quarante barriques de poudre, pesant chacune cent vingt-cinq livres, cent soixante-dix mille cartouches, environ dix mille boulets, dont plusieurs de cuivre, et, en outre, une immense quantité de provisions de guerre de toute espèce. La perte des indépendants fut de neuf hommes tués et de dix-neuf blessés. L'ennemi eut trois officiers et dix soldats tués et vingt et un blessés, en outre six officiers faits prisonniers, parmi lesquels étaient le colonel de Cantabria, Don Fausto del Hoyo et soixante-seize sergents, caporaux et soldats espagnols.

Après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour la sûreté du port, Lord Cochrane se rendit, avec une partie de troupes, à la ville qui avait été pillée par les Espagnols qui étaient en fuite sur Chiloë. Les habitants élurent aussitôt un gouvernement provisoire. En examinant la

respondance qui était dans les archi-
, on trouva que Quintanilla, gouver-
ur de Chiloë, y faisait part à Montoya,
-gouverneur de Valdivia, de ses inquié-
les; lui témoignant ses craintes d'une
olution à San Carlos. Cette circons-
ice engagea l'Amiral à se montrer à la
ateur de Chiloë, et même à y débar-
er la partie de ses troupes dont il pou-
t se passer à Valdivia. Il donna ordre
tout disposer pour l'embarquement,
au 12; mais malheureusement le
ck l'Intrépide fut chassé de son mouil-
e par un vent violent de nord, et se
sa sur un banc de sable qui s'étend
ns la baie depuis l'île Mansera. Ce-
ndant il fut immédiatement ordonné
x soldats de s'embarquer sur le Monte-
ma et le Dolores.

La réception des nouvelles inattendues
ce qui s'était passé, fut à Valparaiso
sujet de triomphe pour les amis de
d Cochrane, et un échec très-humi-
nt pour ses détracteurs; quelques-uns
ntre eux avaient fait tous leurs efforts
ur déprécier ses services; son absence
Chili avait été interprétée comme une
euve de sa désobéissance aux ordres du
uvernement; mais les succès récents
noble Lord changèrent soudainement

la disposition des esprits, et lorsque l
nouvelle de la prise de Valdivia arriva
Valparaiso, le cri de vive Cochrane! se f
entendre dans toutes les rues.

Le 13, lord Cochrane s'embarqua su
la goëlette le Montezuma, et mit à la voile
avec le Dolores, pour Chiloë, où le
troupes furent débarquées, deux petite
batteries prises et détruites. Le jeune en
seigne Vidal fut encore nommé pour com
mander un détachement avancé de vingt
quatre soldats; en montant la hauteur su
laquelle est placé le château de la Corona
il en perdit 11 par une volée de mitrail
qui partit de la batterie; il ordonna aus
sitôt au tambour de battre la retraite
« Cela m'est impossible, dit le jeun
garçon en frappant ses baguettes l'un
contre l'autre, car je n'ai plus de tam
bour. » En effet, son tambour avait ét
mis en pièces par un boulet. Cependan
Vidal se retira, emmenant avec lui tro
soldats blessés, et Miller, qui avait aus
été blessé par un morceau de mitraill
qui avait pénétré dans la partie charnu
d'une de ses cuisses; la retraite sur le
chaloupes fut aussitôt ordonnée. La résis
tance faite dans cette place par les Créo
les, dirigés par quelques moines, fu
une preuve convaincante qu'ils étaien

zélés défenseurs de la cause d'Espa-
e; et comme les forces des patriotes
taient pas suffisantes pour prendre la
le, les soldats furent rembarqués.

'endant l'absence de l'Amiral et de
marins, une partie des troupes em-
rquées à la Conception fut mise en
nison au château del Corral, sous le
nmandement de l'enseigne Latapia
, de sang froid et sans la plus légère
vocation, ordonna de fusiller deux
prisonniers : un caporal et un soldat.
u retour de l'Amiral, Latapia fut mis
arrêts à bord, et on prit les déclara-
ns nécessaires pour le traduire devant
cour martiale selon les formes judi-
res admises en Espagne; il fut trans-
té à Valparaiso comme prisonnier; sa
duite et celle d'Erescano furent mises
s les yeux du gouvernement, et lors-
on s'attendait à les voir condamner à
peine quelconque, on fut surpris
prendre qu'ils avaient obtenu de l'a-
cement. Ces deux individus furent
uite employés par San Martin qui les
encore monter en grade.

'Amiral, ayant donné des ordres pour
miner et réparer l'O'Higgins, s'em-
qua le 28 pour Valparaiso, sur le
ntezuma, emmenant avec lui cinq

officiers et quarante soldats prisonni

Le major Beauchef, ayant réuni
troupes qui, en y comprenant celles e
barquées à la Conception et quelq
volontaires de Valdivia, ne montai
qu'à deux cents quatre-vingts homm
marcha sur le Llanos, parce qu'il a
appris que les Espagnols qui s'étaient
fuis de Valdivia, avaient juré à Chi
qu'ils reviendraient et qu'ils étaient
cidés à vaincre ou à périr dans cette t
tative. Les deux partis se rencontrèren
6 mars, près de la rivière de Toro,
après une action qui dura moins d'
heure, les officiers espagnols montèr
à cheval et prirent la fuite, abandonn
leurs soldats à leur sort. Le 10, Be
chef arriva à Valdivia, ramenant avec
deux cent soixante-dix prisonniers a
tous les armes et bagages appartena
aux Espagnols.

Le 11 avril, les réparations de l'O'
gins étant finies, l'escadre mit à la v
pour Valparaiso où elle arriva le 18.

Les forces espagnoles stationnées à
divia consistaient en une partie du r
ment de Cantabria, une partie des
gons Casadores, en artillerie, pioni
marins, infanterie et artillerie de la C
ception, dans le bataillon de Valdivia,

ıgons des frontières et les lanciers du
xa : c'étaient les restes de l'armée espa-
ɔle qui avait quitté la Conception sous
ordres du général Sanches en 1819;
outre, la garnison régulière du port,
ɔntant en tout à 1600 hommes, tandis
e tous les soldats commandés par lord
chrane ne dépassaient pas trois cent
-huit hommes.
Le gouvernement du Chili ordonna
'il fût frappé une médaille en commé-
ɔration de cette victoire importante, et
ɔ fut distribuée aux officiers. Lord Co-
rane espérait quelques récompenses
ur les soldats, comme parts de prises;
ıis le gouvernement ne voulait pas com-
ɔndre comment il pouvait être dû des
rts de prise à une expédition navale,
ur services rendus sur terre. Le Dolores
ant été chargé à Valdivia de munitions
guerre, l'Amiral demanda que la va-
ır pût être distribuée aux capteurs;
ıis les munitions furent débarquées
ns le magasin de Valparaiso.
On offrit à lord Cochrane, en présent
pour ses services personnels, un grand
maine dans la province de la Concep-
ɔn; mais il renvoya sur-le-champ le
re qui lui en assurait la propriété, en
clarant qu'il n'avait réclamé de récom-

penses que pour ses troupes, et qu'il
trouvait amplement payé de ses trav
par la gloire qu'il avait acquise.

A cette époque, commença une s
de complots qui eurent lieu successi
ment et parurent menacer la stabilité
gouvernement. Le régiment n° 1, s
tionné à Mendosa, se révolta, Benavi
entra à la Conception, et s'y livra
plus horribles excès. Les personnes ac
sées d'avoir conspiré furent arrêtées,
dans ce nombre furent compris les d
niers restes de la famille Carrera, et d'
tres individus qui avaient déplu au dir
teur suprême O'Higgins, ils furent t
embarqués à bord du brick de guerre
Pueyrredon, et envoyés sur la côte
Choco où on s'attendait qu'ils ne tar
raient pas à perdre la vie, et en eff
l'oncle de Carrera y mourut; mais, con
toute attente et même en dépit du go
vernement du Chili, celui de Colomb
les reçut comme amis, et, quelques-u
des exilés étant officiers, Bolivar les i
corpora dans son armée, et leur don
même de l'avancement, acte de just
dont il n'eut jamais à se repentir.

A cette époque lord Cochrane renouv
ses plaintes sur la manière dont le dépa
tement de la marine était administré,

licita le gouvernement de reprendre le
mmandement qu'il lui avait confié ;
is O'Higgins et San Martin le prièrent
continuer à commander les forces na-
es du Chili, en l'assurant qu'ils allaient
endre les mesures nécessaires et les plus
ives pour la grande expédition du Pé-
u.

CHAPITRE IX.

Conduite du gouvernement du Chili envers lo
Cochrane. — Préparatifs pour l'expédition
Pérou. — L'amiral met aux arrêts le capitai
Guise. — Il les suspend. — Lord Cochra
renvoie sa commission. — Lettre des capitain
et des officiers. — Le gouvernement renvoie
l'amiral sa commission. — Les marins étrange
refusent de servir. — Promesses de San Mart
à ces marins. — Embarquement des troupe
— Départ de l'expédition. — Forces de l'e
cadre.

Lord Cochrane, dont les vœux les pl
ardents étaient pour l'émancipation con
plète des colonies espagnoles, désira
concourir de tous ses moyens à l'accon
plissement de ce noble dessein, reprit
commandement de l'escadre, compta
que le gouvernement du Chili tiendra
les promesses qu'il lui avait faites, et do
l'exécution lui avait été garantie par
général San Martin.

Le Directeur suprême, agissant au no

e la République, fit de nouveau dona-
ion à lord Cochrane d'un domaine dans
a province de la Conception, qu'il fut
rié d'accepter comme un gage de recon-
aissance pour les importants services
ue ces contrées avaient reçus de lui.
ette offre fut une seconde fois refusée
ar l'Amiral qui, désirant néanmoins don-
er une preuve non équivoque de son at-
achement pour les habitants du Chili, et
e son intention d'établir sa résidence au
ilieu d'eux, acheta une terre appelée
uintero, à environ huit lieues au nord
e Valparaiso. En visitant Quintero, lord
ochrane explora la baie appelée de la
erradura, et fit un rapport au gouver-
ement, accompagné d'un plan qui ten-
ait à prouver que ce port réunissait beau-
oup d'avantages que ne possédait pas Val-
araiso, et qu'il pouvait devenir un établis-
ement destiné à recevoir les vaisseaux de
uerre de l'Etat; il finissait en offrant le
errain qui serait nécessaire pour un arse-
al, et pour un dépôt général de marine.
u lieu d'un remercîment, il reçut, à sa
rande surprise, une notification portant
u'en considération des grands avantages
ue présentaient le port de la Herradura,
t le domaine de Quintero, avantages de la
lus haute importance pour le Chili, lord

Cochrane était prévenu de cesser tou
travaux d'amélioration sur ce domaine
parce qu'il n'en serait pas tenu compt
par le gouvernement, dont Quintero e
Herradura étaient déclarés propriétés,
dater de ce moment, sous condition d
rembourser le prix d'achat et celui de
améliorations déjà faites. Ce coup inat
tendu affecta péniblement lord Cochrane
il adressa immédiatement au Directeu
suprême une réponse à cette notification
elle produisit une apologie, et une assu
rance que cette marche judiciaire étai
fondée sur les anciennes lois espagnoles
qui n'avaient pas encore été abrogées, e
que cette notification n'était qu'une sim
ple formalité que le procureur-généra
avait cru de son devoir de remplir. Sa
Martin se rendit au mois de juin au por
de Valparaiso, pour y inspecter les trans
ports, et les troupes commencèrent à
quitter le lieu où elles campaient à Ran
cagua, pour se rendre à Quillota, à douz
lieues de Valparaiso, et s'y embarquer
Tout parut d'abord concourir à l'accom
plissement de ce projet si important, e
tous ceux qui étaient à la tête de l'opéra
tion, semblaient agir d'un commun ac-
cord, comme étant animés du désir d'éten
dre au Pérou le bonheur dont jouissait l

ıili, fruit de son émancipation du joug
pagnol.

Sur ces entrefaites, lord Cochrane fut
ligé de mettre aux arrêts Guise, capi-
ne du Lautaro, de communiquer au
uvernement les accusations dirigées
ntre lui, et de demander en même
nps qu'il fût jugé par une cour mar-
le. Ces accusations portaient sur des
tes souvent répétés de négligence dans
n service et d'insubordination; ils étaient
visées en treize chefs. Cet acte de l'Ami-
étonna le gouvernement dont la ma-
ıre partie était alors à Valparaiso pour
célérer autant que possible l'armement
le départ de l'expédition. Il éprouva de
part des autorités l'opposition la plus
ononcée, et après une correspondance
s-animée, lord Cochrane adressa, le
juillet 1820, au ministre de la marine,
e note dans laquelle il se plaignait de
que l'autorité suprême encourageât
ısubordination et le mît dans l'impos-
ité d'être utile à la République; qu'en
nséquence il offrait sa démission et
ème demandait des passe-ports si le
uvernement ne voyait pas avec plaisir
n séjour dans ces contrées en qualité de
oyen.

La démarche que venait de faire le

commandant en chef fut connue, et le
on trouva sur le grand cabestan du vai
seau pavillon une note portant : attend
que lord Cochrane, fatigué de la condui
peu libérale du gouvernement à son égar
avait été obligé d'offrir sa démission,
invitait tous ceux qui étaient attachés à
Seigneurie à se réunir à une heure à bo
de l'Independencia pour y prendre u
résolution.

Le 28 lord Cochrane reçut une lett
des capitaines Robert Forster, W. Wi
kinson, Claudius Charles, T. Sackvill
Crosby et James Ramsey, dans laquel
ils déclaraient que leur sort était intim
ment lié à celui de son Excellence, et
priaient de les informer de ce qu'ils d
vaient croire relativement à sa démissio

Lord Cochrane, leur ayant fait connaît
dans sa réponse les raisons qui l'obl
geaient à donner sa démission et l'ince
titude où il était si elle serait acceptée
reçut le même jour une lettre signée
vingt-trois officiers commissionnés
l'escadre, avec la délibération suivant

« Arrêté que *l'honneur*, *la sûreté* et
prospérité de l'escadre du Chili, repose
entièrement sur les talents et l'expérien
du commandant en chef actuel ;

» Qu'attendu qu'il nous serait impo

ble d'avoir pour un nouveau comman-
nt la confiance illimitée et le respect
nt nous sommes pénétrés pour celui
us les ordres duquel nous sommes en
moment, nous nous sommes déter-
inés à remettre nos commissions entre
s mains, avec prière de les renvoyer au
uvernement. »

La démission des capitaines et officiers
l'escadre ne fut point remise par l'A-
iral au gouvernement, de crainte que
mminence du danger ne le forçât à
opter des mesures contraires à ses vues.
ànmoins il ne tarda pas à être instruit
tout ce qui s'était passé, et le soir du
, dans une conversation qu'il eut avec
rd Cochrane, le général San Martin lui
prima son étonnement et son impro-
tion de la conduite des autorités, et
étendit ignorer complètement tout ce
ui s'était passé. San Martin demanda à
rd Cochrane s'il voulait consentir à la
spension des arrêts du capitaine Guise,
différer sa mise en jugement, jusqu'à
n temps plus convenable, dans le cas
u le gouvernement lui en ferait la de-
ande; l'Amiral y consentit, sous la
ndition que l'autorité suprême recon-
aîtrait hautement que l'accusation in-
utée et les griefs produits étaient fon-

dés, et que la conduite du capitain
Guise était répréhensible. Par suite de ce
arrangement, lord Cochrane reçut le 2
une note officielle du gouvernement, fait
dans le sens demandé et dont il se trouv
satisfait; en conséquence il leva aussitô
les arrêts du capitaine Guise et le réinté
gra dans ses fonctions.

Le même jour, 24 juillet, l'Amiral ren
voya les commissions aux différents offi
ciers, en leur adressant des lettres dan
lesquelles il les remerciait des témoigna
ges personnels d'estime qu'il en ava
reçus. L'esprit qui présida à cette étrang
affaire, est trop évident pour qu'on puiss
s'y méprendre. Si le général San Marti
eût tenu une conduite différente de cell
qu'ont signalée ses opérations dans l
Pérou, où il ne put s'appuyer d'aucu
prétexte spécieux pour prouver qu'ell
était dirigée par une autorité supérieure
on aurait pu attribuer au gouvernemen
du Chili la conduite aussi étrange qu'in
concevable qu'il avait tenue envers l'A
miral dans cette circonstance; tandis qu
les membres du gouvernement n'étaien
que les agents du général en chef d
l'expédition.

Il s'éleva inopinément une nouvell
difficulté que le gouvernement jugea d'a

rd peu digne de son attention : le dé-
t de marins étrangers sur les vais-
ux de guerre. Le retard qu'avait mis
présidence à remplir les engagements
s avec eux les avait dégoûtés du ser-
e de l'État. Les parts de prises, ce
nd moyen d'émulation, leur avaient
refusées, et, quoique plusieurs d'en-
eux fussent sans emploi et errants
s les rues de Valparaiso, très-peu
sentirent à reprendre du service. Le
l commença à devenir très-sérieux,
e pouvoir suprême consulta l'Amiral
r savoir s'il ne conviendrait pas d'em-
yer des moyens coercitifs; mais cette
nuation ne trouva point accès auprès
sa Seigneurie, qui témoigna au gou-
nement son entière improbation, et
lara que cette mesure éprouverait une
osition légale de la part du plus an-
officier anglais alors dans le port, le
itaine Sherif, qui serait forcé, par
devoirs, d'intervenir pour protéger les
ins anglais, quel que fût l'intérêt gé-
lement connu que ce capitaine prît
cause du Chili.

e jour de l'embarquement approchait;
endant les équipages des vaisseaux de
rre n'étaient point au complet, et
s qui ne voulaient pas rester à terre

préféraient servir sur les transports où
recevaient une paie plus forte que sur
vaisseaux de guerre. Le général San M
tin, bien convaincu qu'il était nécessa
de prendre les mesures les plus prompt
publia une proclamation portant en
autres promesses : « A mon entrée à Lim
je paierai ponctuellement à tous les m
rins étrangers qui quitteront le port
Valparaiso pour s'enrôler sur les vaisse
de guerre appartenants à l'Etat, tous
arrérages de leur paie, et en outre
chaque individu, selon son grade,
année de solde, comme récompense
ses services, s'il continue à remplir ex
tement ses devoirs jusqu'au jour de
reddition de cette place et de son occu
tion par les forces libératrices. »

Cette proclamation produisit l'effet
siré, et les équipages des vaisseaux fu
immédiatement au complet.

Les différents corps de l'armée, y c
pris les troupes des Andes et celles
Chili, quittèrent le camp de Quill
et s'embarquèrent le 18. La partie du
vage situé entre le château San Jos
l'arsenal, fut choisi pour lieu d'emb
quement, comme étant le plus prop
cette destination.

Le 19, à neuf heures du matin, le

on national de la République fut dé-
é et salué aussitôt de vingt et un coups
anon par chaque batterie et chaque
seau de guerre.
e 20 août, l'expédition mit à la voile
uitta le port dans l'ordre suivant : le
seau pavillon l'O'Higgins, ayant à
l le commandant en chef de l'esca-
, lord Cochrane, conduisait l'avant-
le avec deux autres vaisseaux de
re ; ensuite suivaient en colonne les
sports, flanqués par trois vaisseaux
uerre ; l'arrière-garde était fermée par
chaloupes canonnières qui sui-
nt l'Independencia et le San Martin,
ord duquel était le général en chef
son état-major.
nombre des troupes destinées à as-
r la liberté du Pérou s'élevait à quatre
sept cents hommes. Il y avait à
de quoi armer quinze mille hommes,
n parvenait à les recruter. Tant de
aratifs honoraient extrêmement le
i, qui les devait aux efforts du pa-
isme le plus ardent. Dix ans avant
mémorable époque, le Chili n'était
ainsi dire considéré que comme
province dépendante du Pérou, et
e soutenait que par la vente de ses
uits dans cette contrée. Les habitants

passaient pour des paysans grossiers
ignorants; mais néanmoins le patriotis
sincère, les efforts constants et la val
indomptable de ces mêmes individ
avaient triomphé de tous les efforts
expéditions espagnoles envoyées co
eux, tant du Perou que de la mère-pat
Après s'être débattus chez eux contr
joug de l'oppression, et l'avoir secou
ils se préparèrent à une nouvelle offra
sur l'autel de la Liberté, et réunir
leurs personnes et leurs propriétés p
faire participer le Pérou à ce glori
état de liberté et d'indépendance qu
avaient su gagner à la pointe de la bai
nette, pour eux et leurs descendants.

Les forces navales sous le comman
ment de lord Cochrane, consistaient d

La frégate l'O'Higgins, vaisseau pavil
de 48 cano
Le San Martin. . de 64
Le Lautaro. . . . de 44
L'Independencia. de 26
Le brick le Galvarino. . . . de 18
L'Araucano. . . . de 16
Le Pueyrredon. . de 14

Qui avaient à bord mille six cents
dividus, dont six cent vingt-quatre o
ciers étrangers et marins, presque t
anglais.

CHAPITRE X.

xpédition met à la voile.— Son arrivée à Pisco. – Conférences. — Reprise des hostilités.—Proamations. — Le colonel Arenales marche sur ca. — Défaite des royalistes à Nasca. — Emarquement des troupes. — Arrivée à Ancon. – Révolution de Guayaquil. — Capture de la régate espagnole l'Esmeralda. — L'armée marhe sur Huacho.— Proclamations.

L'EXPÉDITION ayant quitté Valparaiso, 'Higgins entra dans la vallée de Coimbo où l'Araucano et un transport aient été envoyés pour embarquer quelles troupes ; ils se réunirent au reste de flotte, qui se dirigea vers Pisco, renz-vous général ; l'escadre entra dans la ie le 7 septembre. Le 8, les troupes mmencèrent à débarquer ; mais le géral San Martin ne leur permit de archer vers Pisco, que lorsqu'il y eut ois mille hommes débarqués. Le 9, ces oupes se mirent en marche, formées en

trois bataillons carrés, sous le comma
dement du major-général Las Her
L'ennemi avait quarante hommes
troupes régulières, et deux cents homm
de milice, commandés par le comte
Monte-mar. Les habitants de Pisco e
rent le temps de se retirer, en emp
tant jusqu'aux meubles de leurs maiso
tandis qu'ils conduisaient devant eu
dans l'intérieur, leurs bestiaux et le
esclaves. San Martin, ne voulant point
tribuer l'absence des habitants de Pis
et le manque de provisions, à ses mouv
ments tardifs, mais aux sentiments
haine des Péruviens, en fut très-affect
et commença à douter du succès de l'e
pédition.

Le jour où l'armée arriva à Pisc
le gouvernement constitutionnel avait é
établi à Lima ; et le Vice-Roi était au spe
tacle, lorsqu'il en reçut la première no
velle; il se retira aussitôt, après avoir e
tendu répéter : « *A cada cochino gordo,*
llega su San Martin: San Martin arrive
pour tous les cochons gras. » Faisant a
lusion aux foires tenues en Espagne
jour de la Saint-Martin, pour la ven
des cochons gras.

Une partie du convoi qui s'était sépar
de l'escadre en mer, arriva le 12, et l

r un vaisseau de guerre espagnol, por-
ıt pavillon parlementaire, et ayant à
rd un officier, fut envoyé par le Vice-
i à San Martin, pour solliciter une ces-
ion d'hostilités, et la nomination de
nmissaires pour concilier les intérêts
l'Espagne et de l'Amérique. Le 26, les
ıutés se réunirent à Miraflores, à deux
ıes au sud de Lima, et signèrent un
ıistice de huit jours; mais les confé-
ces n'eurent aucun résultat utile. Les
ıutés espagnols demandaient la recon-
ssance du gouvernement constitution-
d'Espagne et l'évacuation du terri-
re Péruvien par les forces chiléennes;
patriotes, au contraire, exigeaient
pérativement la reconnaissance de l'in-
ıendance absolue du pays : ces bases
pectives étant celles sur lesquelles il
it ordonné aux députés conciliateurs
ısister, la conférence finit le 4 octo-
, et le 5 les hostilités recommencèrent.
. l'arrivée de l'expédition à Pisco, il
ut plusieurs proclamations; celle du
ecteur suprême du Chili contenait ce
suit :

Péruviens, voici le pacte et les condi-
ıs que viennent vous offrir vos frères
Chili. Vous serez libres et indépen-
ıts; vous constituerez vous-mêmes vos

lois, par la volonté impartiale et sponta
née de vos représentants ; aucune in
fluence militaire ou civile, directe ou indi
recte, ne sera exercée sur vos institution
sociales par vos frères du Chili ; vous co
gédierez, lorsque cela vous conviendra
la force armée envoyée pour vous prot
ger, et sans aucun égard pour votre dan
ger ou votre sûreté, si vous croyez devo
agir ainsi. Les troupes n'occuperont ja
mais une ville libre, à moins qu'elles n
soient appelées par les magistrats lég
times. »

Le 13 octobre, San Martin fit sortir d
presses de l'armée le paragraphe suivant :

« Peuple du Pérou, j'ai fait connaît
l'objet de ma mission à votre égard ;
viens pour remplir l'attente de tous ce
d'entre vous qui désiraient la liberté
pays qui leur a donné le jour, et ét
gouvernés par leurs propres lois. Le jo
où le Pérou aura librement prononcé s
ses institutions, quelles qu'elles puisse
être, mes fonctions cesseront, et j'au
la gloire d'annoncer au gouvernement
Chili, dont je suis sujet, que ses hér
ques efforts ont obtenu le résultat au
heureux que mérité d'avoir donné la
berté au Pérou, et consolidé la sûreté d
états voisins. »

a suite montrera jusqu'à quel point fu-
t oubliées des promesses si solennelles,
combien les terribles résultats qui sui-
ent un tel système de duplicité et de
eption, doivent avilir le nom d'un sim-
particulier, et ternir l'honneur d'un
nme public.

Les hostilités ayant recommencé le 5
obre, le colonel Arenales, à la tête
ne division de douze cents hommes et
deux pièces d'artillerie, quitta Pisco,
ar marcher sur Ica où il arriva le 16;
ut reçu par la corporation et les habi-
ts de la ville, avec les plus fortes mar-
es d'un sincère enthousiasme pour la
se de la liberté. Le colonel Quimper et
comte de Monte-mar, avec huit cents
mmes de troupes, s'enfuirent d'Ica;
is deux compagnies, ayant leurs officiers
eur tête, retournèrent sur leurs pas et
rent joindre Arenales. Une partie de
division fut envoyée le 12 à La Nasca
elle entra, et mit l'ennemi en déroute
mplète. Quimper et Monte-mar s'échap-
rent grâce à la vitesse de leurs chevaux;
ais tous les bagages, consistants en ar-
es, munitions et équipages, furent pris,
ec six officiers et quatre-vingts soldats.
Le 15 on prit aussi environ cent mules
argées de provisions appartenantes à

l'ennemi, et Arenales, ayant établi à I
un gouvernement indépendant, contin
sa route vers Guamanga.

Les troupes de l'expédition furent r
parties sur les différentes propriétés s
tuées dans le voisinage de Pisco, de Chi
cha et de Canete, appartenantes aux E
pagnols ou aux Américains qui s'étaie
montrés opposés aux desseins des forc
libératrices, principalement sur les d
maines du comte de Monte-mar. Tous l
esclaves en état de porter les armes et q
témoignèrent le désir de servir dans l'a
mée de San Martin, furent déclarés libre
néanmoins le nombre qui se présenta r
répondit point à l'attente du chef, et sc
mécontentement, en voyant ce qu'il co
sidérait comme de mauvais augure po
la cause sacrée, commença à faire naît
en lui une impatience qui approchait d
désespoir ; il informa lord Cochrane
qu'il se proposait de porter son quartier
général à Truxillo ; mais heureusemen
l'Amiral lui conseilla de se désister d'u
plan qui eût entièrement ruiné toutes se
espérances. Truxillo étant à la distanc
de cent lieues au nord de Lima, il eût ét
presque impossible à ses troupes de tra
verser un tel pays, sans éprouver les plu
grandes privations, et, faute des provi-

ıs nécessaires, le retour par mer eût t-être été impraticable; en outre, la sion sous le commandement d'Are-es, eût été abandonnée à son sort, et sque livrée à l'ennemi. Le seul motif pût engager San Martin à prendre e position, était que Truxillo est une e entourée de murs, où il est facile de r, et à une courte distance du port de de Huanchaco. Cependant il fut ré-de porter le quartier-général au nord Lima, et, le 22, les troupes commen-ent à s'embarquer.

e 26, toute l'expédition libératrice ta la baie de Pisco, et, le 29, elle va à la hauteur de Callao où les vais-ux mouillèrent sous l'île de San Lo-zo, offrant tout-à-coup aux regards nés des habitants de Lima, l'aspect forces envoyées pour affranchir la mé-ole de l'Amérique du sud des chaînes ı servitude coloniale. Le 13, les trans-s, sous le convoi du San Martin, en-ent dans la baie d'Ancon. L'O'Higgins, autaro, l'Independencia et le brick aucano, restèrent dans la baie de ao.

e 3 novembre, lord Cochrane éton ıa habitants, en passant avec son vais-ı par l'étroit passage appelé le Boque-

ron, entre l'île de San Lorenzo et le con
nent. Jamais les Espagnols n'avaient vu
vaisseau de plus de cinquante tonnea
tenter ce qu'ils virent faire alors par u
frégate de cinquante canons. S'attenda
à le voir échouer à chaque instant,
avaient armé leurs chaloupes canonn
res, et s'étaient formés en ligne, prêt
l'attaquer à l'instant où ils le verrai
toucher. Pour jouir de ce spectacle,
batteries étaient couvertes de mond
mais, à leur dernier étonnement, il pa
le détroit, les laissant ruminer à leur a
sur la tactique du commandant de l'
cadre chiléenne.

Après avoir passé le Boqueron, l'Ami
découvrit un vaisseau et une goëlette;
vaisseau était anglais, la goëlette se trou
être l'Alcance de Guayaquil, apportant
nouvelles de la révolution et la décla
tion d'indépendance de cette ville et de
province, et ayant à bord l'ex-gouverne
et les autorités espagnoles. Guayaquil s
vit l'exemple des autres villes de l'Amé
que du sud dans la manière dont elle
coua le joug colonial. Les mandatai
espagnols furent déposés, et un nouve
gouvernement établi, le 9 octobre, sa
effusion de sang, et même sans qu'aucu
insulte fût faite aux individus déposé

'esprit aventureux de lord Cochrane
çut aussitôt le dessein d'accomplir le
s bel exploit qui ait honoré les armes
riotes dans le nouveau monde. Les
x frégates espagnoles, la Prueba et la
gansa, s'étaient éloignées de la côte
Pérou, et le seul vaisseau de force im-
nte laissé à Callao, était la frégate
meralda. Elle était à l'ancre dans ce
, gardée par quinze chaloupes canon-
es, deux goëlettes, deux bricks de
rre et trois grands vaisseaux mar-
nds armés en guerre; protégée en
e par les forts et les batteries du ri-
, et par une estacade flottante qui
urait tous les vaisseaux placés près
ivage de Boca-negra, et ouverte seu-
ent du côté du nord. L'Amiral forma
rojet d'enlever la frégate, les bricks,
goëlettes, et autant de chaloupes et de
seaux marchands qu'il lui serait pos-
e. Cette entreprise hardie devait être
utée par les volontaires seuls; mais
que la proposition en fut faite, le 3
embre, aux équipages des différents
seaux, tous demandèrent d'une voix
nime à partager la gloire de cette af-
e.

e 4 novembre, quatorze chaloupes
onnières de l'escadre du Chili furent

armées, et remplies de volontaires, el
s'éloignèrent des vaisseaux à dix heu
et demie du soir; mais lord Cochra
n'avait ordonné cette manœuvre que po
exercer ses soldats.

Le 5 étant le jour fixé par l'Amiral po
son entreprise, le marin chargé des
gnaux sur le vaisseau pavillon fut envo
aux signaux de pavillon élevés sur l'île
San Lorenzo, où il en hissa deux ou tr
et l'O'Higgins lui répondit; aussitôt
Lautaro, l'Independencia et l'Araucan
levèrent l'ancre, et sortirent de la ba
laissant près des bords de l'O'Higgins
chaloupes et les volontaires. Cette ruse
guerre réussit complètement, et les
pagnols demeurèrent convaincus qu
n'avaient rien à craindre pour la nu
parce qu'ils supposaient que quelque vo
avait été découverte en pleine mer,
que les vaisseaux étaient sortis pour al
à sa poursuite. Tout étant ainsi dispos
les troupes se rembarquèrent à dix heu
du soir dans les chaloupes, et se dirig
rent vers le mouillage intérieur. La f
gate des Etats-Unis la Macedonia, et
frégate anglaise l'Hypérion, étaient
l'ancre en dehors de l'estacade, et,
passant devant la première, les barqu
furent hélées par la sentinelle de dessus

t, à laquelle l'officier de service or-
na aussitôt de garder le silence; plu-
rs officiers de ce bâtiment accouru-
sur le pont, souhaitèrent à voix
e aux patriotes un heureux succès,
émoignèrent combien ils auraient
é pouvoir se joindre à eux. Il n'en
as de même de l'Hypérion : quoique
haloupes ne fussent pas aussi près
, ses sentinelles continuèrent à les
jusqu'à ce qu'elles fussent toutes
ces.

s chaloupes, contenant deux cent
ante volontaires, s'avancèrent en
divisions; la première sous le com-
lement du capitaine Crosby, du
au pavillon; la seconde comman-
ar le capitaine Guise du Lautaro, et
s deux sous le commandement im-
at de l'Amiral qui, à minuit, passa
cade. Lord Cochrane, étant dans la
ière chaloupe, fut hélé par une cha-
canonnière; mais, sans répondre,
a près d'elle, et, se levant, dit à
ier : « Silence ou la mort! encore un
t je vous passe au fil de l'épée. »
attendre la réponse, quelques coups
ne portèrent les chaloupes le long du
le l'Esmeralda : aussitôt l'Amiral s'é-
sur le passe-avant et tua la sentinelle;

celle qui était placée au côté opposé
son fusil en joue et fit feu. Lord Cochr
répondit à ce feu, et étendit la sentin
à ses pieds; alors, se tournant du côté
chaloupes, il cria : « En haut, mes
fants, elle est à nous! » Les soldats et
matelots montèrent alors de tous les c
et le gaillard d'arrière fut pris imméd
tement. Les Espagnols coururent a
au château d'avant où ils se défendir
et entretinrent, pendant dix-sept mi
tes, un feu très-vif de mousqueterie;
ils furent enfin obligés de se ren
A peine les patriotes avaient-ils pris
session du gaillard d'arrière, qu'une
loupe canonnière placée tout près, fit
le coup brisa le tillac sous les pieds du
pitaine Coig, commandant l'Esmera
et le blessa dangereusement; il tua a
deux marins anglais et un créole;
l'officier et l'équipage de la chaloupe
bandonnèrent aussitôt.

La frégate était dans un excellent
de défense et son équipage très-
discipliné; les soldats dormaient to
leurs canons, et la garde des marins
le gaillard d'arrière; ces derniers fu
si prompts lorsque l'Amiral y sauta,
semblait qu'ils étaient prêts à le
voir. Si les chaloupes commandées p

ɔitaine Guise n'avaient pas abordé, ɛsqu'au même moment, derrière les ırins, l'Amiral et un grand nombre ıutres qui l'avaient abordée à tribord, raient succombé. Lord Cochrane reçut coup de feu à travers la cuisse; mais, ɜqu'au moment où le vaisseau fut pris, ɔe fit point attention à sa blessure, et / donna d'autre soin que de l'entourer ın mouchoir; ensuite il s'assit sur un s canons du tillac d'arrière et étendit jambe sur un hamac, attitude qu'il nserva jusqu'à trois heures du matin; ɔrs il alla à bord de l'O'Higgins pour se re panser par un chirurgien.

Dans les ordres que l'Amiral avait transis aux capitaines avant l'attaque, se ɔuvait celui-ci :

« Les deux bricks de guerre devant re attaqués par la mousqueterie qui par-'a de l'Esmeralda, les lieutenants Esond et Morgell en prendront possession ıns les chaloupes qu'ils commandent; la fait, ils les mettront en dérive, les ront sortir du port, et mouiller au large ıssi promptement que cela sera possie. Les chaloupes de l'Independencia ɔccuperont à mettre en dérive tous les ıisseaux marchands espagnols qui sont l'extérieur, et celles de l'O'Higgins et

du Lautaro, sous les lieutenants Bell
Robertson, mettront le feu aux carèn
les plus avancées; mais il ne faut point
faire dériver le manière à ce qu'ell
aillent sur les autres. »

L'intention de lord Cochrane était
nettoyer la baie, conformément aux in
tructions qu'il avait données; mais, aya
été blessé, et la résistance faite par l
Espagnols à bord ayant été plus grân
qu'il ne s'y était attendu, le capitai
Guise ordonna de couper le câble, ce q
ayant été exécuté, la frégate commen
à dériver de son mouillage. Les batteri
furent très-actives pendant l'engagemen
et lorsque l'Hypérion et la Macedon
plièrent leurs voiles de hunier, et con
mencèrent à se mettre hors de portée d
canon, le feu redoubla.

D'après les états trouvés à bord de
prise, il paraissait qu'elle avait trois cen
vingt personnes à bord, outre quelqu
étrangers qui avaient pensé qu'il ne s
passerait ce jour-là rien d'extraordinaire
Le lendemain, lorsque les prisonnier
furent passés en revue, leur nombre n
s'éleva qu'à cent soixante-treize; ains
leur perte fut de cent cinquante-sep
hommes, sans compter un grand nombre
de blessés qui, le 6, à neuf heures du

ir, furent envoyés à terre sur un parle-
entaire. La perte des patriotes s'éleva à
ıze hommes tués et vingt et un blessés.
'Amiral proposa immédiatement au
ce-Roi un échange de prisonniers qui
t accepté. La perte de l'Esmeralda
orta un coup mortel aux forces mariti-
es des Espagnols dans la mer Pacifique,
produisit à Lima un effet des plus ex-
aordinaires. Les Espagnols se portèrent
un tel degré de frénésie dans Callao,
ıe quand le canot de marché apparte-
ınt au vaisseau la Macedonia des Etats-
nis, vint à terre, l'équipage fut assas-
né par les royalistes furieux qui crurent
ıe, dans la nuit précédente, il avait
rêté secours aux patriotes.

Le capitaine Downes, commandant
e la Macedonia, dans une lettre au gé-
éral San Martin, dit : « Je félicite bien
ncèrement lord Cochrane de la capture
e l'Esmeralda : jamais on n'a exécuté
vec plus d'adresse un si brillant ex-
loit. »

Le 9 novembre, l'armée quitta la baie
'Ancon, et vint à Huacho où les troupes
ommencèrent à débarquer, et le quar-
er-général fut établi le 12 à Huaura.

Le général San Martin distribua à An-
on plusieurs proclamations. Dans une

d'elles, adressée aux Espagnols résidant au Pérou, il dit : « Espagnols, je ne sui point venu dans ces lieux pour déclare la guerre aux personnes ni à leurs fortu nes; l'ennemi de la liberté et de l'indé pendance américaine est le seul objet e butte à la vengeance de l'armée de *la pa trie*. Je vous promets, de la manière l plus positive, l'inviolabilité de vos per sonnes et de vos propriétés, et que vou serez traités comme doivent l'être des ci toyens respectables, si vous concoure au succès de la grande cause. » Il promi à chaque soldat qui consentirait à abandonner les armes, « un passage sûr e commode en Europe, s'il le désirait, ou, s'il préférait rester au service ou vivre e Amérique en simple citoyen, les même avantages et garanties dont jouissaient le défenseurs de ces contrées. »

De semblables promesses furent renouvelées à Huacho par un décret :

« Les marchandises et propriétés de Espagnols, excepté de ceux qui ont publiquement travaillé à prolonger les maux de la guerre par leurs écrits séditieux, sont sous la protection de l'armée libératrice du Pérou, de la même manière que peuvent l'être les propriétés des Américains.

» Les Espagnols qui, après que nous

ons pris possession de Lima (si les
ards de la guerre nous le permettent),
iciteront des lettres de naturalisation,
recevront, et seront reconnus citoyens
Pérou. »

CHAPITRE XI.

Le bataillon de Numance se joint à l'armée li
ratrice. — Victoire remportée par Arenale
Pasco. — Insubordination des officiers de
Valdivia. — Cour martiale. — Conduite du
néral San Martin. — Le vice-roi Pesuela
déposé et remplacé par La Serna. — Capt
de la goëlette l'Arausasu. — Débarquemen
Pisco. — A Arica. — Combat à Mirabe. —
mistice entre les généraux San Martin et
Serna. — Sa prorogation. — Lord Cochrane
rend à Callao.

Le 3 décembre, le bataillon de N
mance, fort de six cent cinquante hom
mes, quitta le service du Vice-Roi
Lima pour passer à celui de la patrie,
se joignit à un détachement de l'armée
bératrice envoyé au-devant de lui à R
tes, dans la vallée de Chancay. Il y ava
eu précédemment une correspondanc
secrète entre les officiers de ce corps
San Martin, qui leur fit beaucoup de pro
messes qu'il ne tint pas. La perte d'un

tie si importante de l'armée fut très-
sible à Pesuela et à tous les Espagnols
Lima, et devint une addition très-
sidérable aux forces de l'armée libé-
ice. L'arrivée individuelle d'officiers
e soldats venant de Lima, s'accrut
s les jours. Le 8, trente-six officiers et
grand nombre d'habitants respecta-
de cette ville arrivèrent à Chancay,
e réunirent aux forces libératrices.
e 11, on reçut à Huaura les nouvelles
la victoire remportée à Pasco par le
nel Arenales sur le général O'Reilly,
mandant une division de l'armée
le, forte de douze cents hommes.
ès l'action, qui eut lieu à Ica le 6 oc-
e, Arenales s'avança dans l'intérieur
sa division, et, le 3, il entra dans la
de Huamanga; mais les autorités
gnoles s'en étaient éloignées en em-
ant les fonds publics. Les habitants
amanga firent le meilleur accueil
troupes patriotes, et déclarèrent vo-
airement leur indépendance de l'Es-
ne et de ses mandataires. Le 6, la di-
n quitta la ville, continua sa mar-
vers le district de Tarma, et l'avant-
e arriva à Jauja, à trente lieues de
a, au moment même où les Espagnols
ndonnaient. Il y eut une escarmou-

che, dans laquelle ces derniers eure
huit hommes tués et vingt et un prisc
niers, y compris quatre officiers. Le 2
une division avança sur la ville de Tarn
et y entra le 23; aussitôt elle se décla
indépendante de l'Espagne. Il y eut,
6 décembre, un combat très-vif à Pasc
l'ennemi y perdit cinquante-huit homn
restés sur le champ de bataille, dix-s
blessés, trois cent quarante-trois prisc
niers, y compris vingt-huit officiers; de
pièces d'artillerie, trois cent soixa
mousquets, des étendards, des munitio
des bagages et des ustensiles de guer
mais le général O'Reilley s'échappa et
rendit à Lima. A la réception des n
velles de la victoire remportée à Pa
sur les royalistes, la ville et la provi
de Huanaco déclarèrent leur indép
dance, et les villes de Cuença et de Lo
sous la juridiction de Quito, apprir
aussi au général San Martin qu'e
avaient abjuré toute domination étr
gère, et inscrit leurs noms sur la liste
états libres et indépendants. Le 4 janv
on apprit la révolution de Truxillo, s
la direction de son gouverneur espag
le marquis de Torre Tagle.

Un tel enchaînement d'évènemen
plus heureux les uns que les autres, é

tainement beaucoup plus favorable
n'avait pu le prévoir le général de
mée libératrice. Depuis le 5 novembre
qu'au 5 janvier, les Espagnols avaient
du, dans l'Esmeralda, toutes leurs
ces navales, par la disparition de la
ieba et de la Vengansa. Le bataillon de
mance, considéré comme la fleur de
mée et le plus ferme appui de leur au-
ité, avait déserté leur cause; la divi-
n commandée par leur plus fidèle gé-
al, O'Reilly, avait été défaite par des
ces inférieures. Toutes les provinces
nord de Lima avaient déclaré leur in-
pendance et fournissaient leur contin-
nt d'hommes et de divers articles néces-
res aux besoins de l'armée patriote alors
mpée à environ trente lieues de la capi-
e du Pérou; ils avaient tout perdu ex-
pté l'espérance, dernière consolation de
ux à qui il ne reste pas autre chose;
ndis que tout semblait favoriser la cause
s forces libératrices et les inviter à cou-
nner leur glorieuse carrière par leur
trée dans Lima.

La position occupée par les troupes
yales entre Lima et Ancon, sur un lieu
pelé Asna Pugio, est très-marécageuse;
nombre des hommes attaqués de fièvres
termittentes augmentait tous les jours;

les hôpitaux de Lima en étaient pleins,
leur diminution, tant par la mort que p
la désertion, alarmait extrêmement le Vi
Roi. Les désertions auraient été plus co
sidérables si la distance du quartier-g
néral de San Martin n'avait pas été au
grande, parce que plusieurs déserteu
furent arrêtés et fusillés par les royalist

Le 2 février, les officiers de l'ex-Esm
ralda, depuis nommée, par le général S
Martin, la Valdivia, en commémorati
de l'importante victoire remportée en
lieu par l'amiral Cochrane, adressère
au capitaine Guise une lettre dans laque
ils demandaient que la frégate reçût
autre nom que celui de la victoire re
portée par l'Amiral.

Cette lettre, et la conduite subséquen
des officiers, obligèrent lord Cochrane
les faire juger par une cour martiale q
fut tenue le 2 mars.

Par la sentence, deux furent renvoy
du service de l'Etat, et trois chassés
leurs vaisseaux, après avoir été sévèr
ment réprimandés et admonestés par
Cour; mais pour être recommandés en
suite par elle au commandant en chef,
l'effet de remplir d'autres emplois.

Pendant les arrêts des officiers de l
Valdivia, lord Cochrane voulut dirige

attaque sur les vaisseaux de guerre, chaloupes canonnières et les fortifica- s de Callao, et donna en conséquence rdres le 12 février. Le capitaine Guise ndit qu'il ne pouvait exécuter cette ion avec le concours d'autres offi- que ceux qui étaient aux arrêts, et , dans le cas où il ne leur serait pas ais de revenir sur leur vaisseau pour attaque, il devait cesser de le com- der. Après quelques lettres échan- , le capitaine fit savoir à lord Co- ne qu'il avait remis le commande- t de la Valdivia au lieutenant She- d, et se considérait comme remplacé. iral envoya pour la quatrième fois, sans plus de succès, au capitaine e l'ordre d'agir en qualité de com- dant de la Valdivia, demandant ca- iquement s'il voulait, ou non, obéir ordres.

22 février, lord Cochrane ordonna apitaine Spry de se rendre aussitôt, le brick le Galvarino, à la hau- de Chorillos; ordre auquel le ca- ne Spry répondit, qu'il désirait qu'il it permis de se démettre du comman- ent du Galvarino, attendu que son le capitaine Guise avait été obligé de mettre du sien; qu'il était entré dans

la marine chiléenne conditionnellem
pour ne servir que pendant le temps
servirait le capitaine Guise, sous le
tronage duquel il avait quitté l'An
terre; ajoutant que la commission qu
avait été donnée par le gouvernemen
Valparaiso n'était que verbale.

Le capitaine Spry fut mis aux arrêt
22 février, et tel fut alors l'esprit de r
tinerie et d'insurrection qui se manif
à bord du Galvarino, que le capitain
vaisseau pavillon, Crosby, reçut l'o
de le faire mouiller dans un endroit
Le capitaine Spry écrivit alors à l'Ami
qu'ayant été remplacé par le capita
Crosby, il se considérait comme m
demi-solde, et dégagé de la juridic
de la loi martiale; mais, voyant que
miral était déterminé à soumettre l'aff
à la décision d'une cour martiale,
il savait d'avance que la sentence se
proportionnée au délit commis, et q
d'après les ordonnances maritimes, i
quitterait jamais le tillac du brick, il
s'opposa plus à être jugé par les offic
ses camarades qui n'étaient point pr
nus contre lui, et qui étaient désinté
sés dans cette affaire.

La cour martiale prononça que S
serait destitué du commandement

ck le Galvarino, placé le dernier sur la
e des capitaines, et sévèrement répri-
ndé par la Cour.
Toute cette affaire fut le résultat de ce
i s'était passé à Valparaiso, avant que
expédition quittât ce port; et, d'après
sieurs circonstances qui se rattachaient
a conduite de ces officiers, les asser-
ns qu'ils se permirent publiquement :
e le général San Martin ne violerait
les promesses qu'il leur avait faites :
r extrême confiance dans sa protection,
si bien que la conduite subséquente du
néral lui-même, tout concourut à
ouver qu'il avait entièrement provoqué
qui s'était passé à Valparaiso, en juil-
et août 1820, de la part du gouverne-
nt chiléen. Il était complètement con-
ncu qu'il ne pourrait composer avec
d Cochrane, et si les officiers de l'es-
lre n'avaient pas soutenu avec chaleur
cause de leur commandant en chef,
ffre de la remise de sa commission au-
t été acceptée sans hésitation par le
avernement.
A l'arrivée au quartier-général des ca-
aines Guise et Spry, le général San
artin nomma le dernier son *adjudant*
al, comme pour désapprouver le juge-
ent de la cour martiale, en protégeant

publiquement l'individu qui avait encou
les peines portées par les lois.

Tandis que l'escadre chiléenne offr
des scènes continuelles d'insubordinat
parmi les officiers, qui auraient dû s'e
presser d'obéir aux ordres de leur co
mandant en chef, pour le bien du s
vice du Chili, Lima était le théâtre de
narchie et de la confusion. Le 29 janv
il y eut une révolution dans l'armée
pagnole à Asna Pugio, sous le prétexte
l'incapacité du vice-roi Pesuela pour c
duire les affaires de sa vice-royauté pe
dant des circonstances aussi critiq
qu'elles l'étaient alors. Le résultat de
mouvements fut une communication fa
à Pesuela pour lui faire connaître l'inc
pensable nécessité de son abdicatio
qu'il devait donner dans quatre heure
et Canterac, Caratala, Valdes, Rical
et autres officiers à la tête de l'insurr
tion, lui annoncèrent que les trou
étaient sous les armes ainsi que tous
officiers, et qu'ils ne les quitteraî
qu'après avoir reçu l'ordre de reconnaî
le général La Serna en qualité de vice-
du Pérou, et avoir acquis la certitu
que les mêmes ordres avaient été don
aux différents tribunaux et aux autorit
Pesuela donna l'ordre si impérativeme

emandé, et La Serna fut proclamé vice-
i et capitaine-général du Pérou.

Le 13 février, le capitaine Carter, com-
andant le brick de guerre l'Araucano,
riva à Chancay avec la goëlette de guerre
pagnole l'Aransasu, qu'il avait prise
9. L'Aransasu était de Panama, et
tée pour Callao; elle avait à bord trois
ficiers du régiment de Numance et plu-
urs négociants espagnols en qualité de
ssagers.

Le 13 mars, une partie de l'escadre
itta la baie de Huacho, ayant à bord
e division des forces patriotes, sous le
mmandement du lieutenant-colonel
ller, destinée à opérer une diversion
rmi les troupes espagnoles en débar-
ant à Pisco. Cet objet fut rempli le 25;
is, par suite des instructions écrites
nnées par le général San Martin, le ré-
tat fut tel qu'on aurait pu le prévoir :
ne produisit rien d'important pour la
se de l'Amérique.

Après son abdication, le vice-roi Pe-
la se retira à la campagne, dans le
it village de la Magdelena, et, dési-
rt envoyer en Europe sa femme et sa
nille, il sollicita le passe-port néces-
re auprès du général San Martin, sa-
ant bien qu'il lui serait impossible d'é-

chapper aux vaisseaux de guerre chiléen
employés au blocus de Callao ; mais
éprouva un refus. Lady Cochrane et s
famille étant arrivées à Callao sur la fr
gate anglaise l'Andromaque, dans le de
sein de voir lord Cochrane avant de quitt
l'Amérique du sud pour retourner en A
gleterre, la vice-reine, Dona Angel
supplia cette dame d'interposer son i
fluence auprès du général, pour lui fai
obtenir la permission de s'embarqu
pour l'Europe. Lady Cochrane se ren
sur-le-champ à Huaura, et obtint la fave
qu'elle sollicitait.

Au retour de lord Cochrane au quarti
général, il fut arrêté, par le général S
Martin, qu'une seconde division, sous
commandement du lieutenant-colo
Miller, s'embarquerait, et agirait confo
mément aux instructions discrétionnai
de l'Amiral; celui-ci quitta la baie de Hu
cho, et se dirigea vers Pisco où il eut qu
ques légères escarmouches avec l'enner
Les troupes se rembarquèrent à Pisco le
avril; lord Cochrane hissa son pavillo
bord du San Martin, et, avec la goële
l Aransasu, fit voile pour Arica où, a
le secours de vents extraordinairem
favorables, il arriva le 5 mai.

Il envoya aussitôt à terre un parlem

re pour sommer les habitants de se
ndre, en les assurant que toutes les per-
nnes et les propriétés individuelles se-
ent respectées, excepté celles qui ap-
rtiendraient à des hommes ennemis de
cause de la liberté de l'Amérique du
d. Le parlementaire reçut pour réponse,
e les personnes et les propriétés étaient
ntes sous la protection des armes de Sa
ajesté très-catholique, dont les droits
raient défendus par ses fidèles vassaux,
ntre ses sujets rebelles et les pirates
rangers. Il ne resta plus alors qu'à sou-
ettre la ville par la force, et le lieu où
San Martin avait jeté l'ancre, ne do-
inant pas la place, il fut rapproché du
vage le 6, et on jeta quelques bombes
ns la ville; mais comme cela n'intimi-
it pas l'ennemi, on décida d'effectuer
n débarquement, et on chercha, dans
nuit, une place convenable au nord.
ette recherche n'ayant produit aucun
sultat utile, une partie des troupes fut
nbarquée à bord de la goëlette l'Aran-
su, sous le commandement du major
oler qui reçut l'ordre de se diriger au
ord de Sama, d'y débarquer les troupes
de marcher sur la ville. On jeta par
ntervalles dans Arica quelques boulets et
uelques bombes, pour tenir les troupes

espagnoles en alerte quant aux mouv
ments du vaisseau; tandis que les troup
paraîtraient tout-à-coup sur le rivage,
qui eut lieu le matin du 11. Aussitôt to
les habitants et les soldats abandonnère
la ville. Le capitaine Wilkinson eut bea
coup de peine à débarquer avec ses m
rins; il hissa le pavillon patriote au ha
de la petite batterie. Le major Soler p
à l'ennemi 58,000 dollars et six barr
d'argent.

Le 14, toutes les troupes et les mari
appartenants au San Martin, au nomb
de deux cent soixante-dix hommes, so
le commandement du lieutenant-colon
Miller, quittèrent Arica, et marchère
vers Tacna, distant de douze lieues d'
rica, où elles arrivèrent le 15, et prire
possession de la ville sans éprouver a
cune résistance; elles y furent jointes p
deux compagnies d'infanterie qui dése
tèrent la cause royale. Lord Cochrane o
donna qu'elles formeraient la base d'
nouveau régiment qui serait appelé
premier indépendant de Tacna; et, comm
le drapeau particulier des troupes du P
rou n'avait pas encore été désigné
quartier-général, l'Amiral leur en pr
senta un ayant un soleil au centre s
un champ bleu. D'après les documen

iginaux trouvés dans la douane de Tac-
ı, il paraissait que les grandes quan-
és de marchandises européennes em-
agasinées à Arica, appartenaient aux
gociants espagnols résidant à Lima; en
nséquence, il fut donné ordre de les
ıbarquer sur le San Martin.

Immédiatement après son débarque-
ent, lord Cochrane convoqua les ha-
tants, pour qu'ils pussent établir un
uvernement civil qui protégeât leurs
opriétés contre un grand nombre d'in-
vidus qui commençaient à venir des
ntrées environnantes, dans le dessein
se livrer au pillage. Il promit que tou-
: propriétés particulières appartenantes
x Américains amis de la cause du pays,
ır seraient rendues si elles étaient ré-
ımées, et, en conséquence de cette
omesse, la goëlette los Amigos et d'au-
:s propriétés saisies furent remises à
ırs propriétaires.

Le colonel Miller avança sa division
rs Moquegua, et eut un engagement
:s-vif, à Mirabe, avec un détachement
s troupes royalés commandées par le
lonel Sierra qui fut fait prisonnier.
l'arrivée de cette nouvelle, lord Co-
rane descendit à Ilo avec le San Martin,
ur se rapprocher du quartier général
ı colonel Miller.

Le 27 mai, l'escadre mouilla dans l
baie d'Ilo, et fournit aussitôt au colon
Miller tous les articles dont il manquait
il avait transporté son quartier-génér
de la ville de Moquegua à la ferme appel
Rinconada, jugeant que le climat de c
lieux valait mieux pour ses troupes, éta
plus frais que celui de la ville.

Le colonel Sierra et le capitaine Suare
envoyés par le colonel Miller, furent en
barqués à Ilo; mais bientôt après ils f
rent mis en liberté à Mollendo, sur le
parole d'honneur; ayant promis de n
prendre part à aucune hostilité avant d'
voir été échangés conformément aux lo
de la guerre.

Au moment où le colonel Miller éta
prêt à avancer dans l'intérieur, apr
avoir discipliné un nombre considérab
de recrues des différentes parties des pr
vinces adjacentes, et lorsque tout pr
mettait une révolte générale en faveur
la cause de l'indépendance, il transmit
lord Cochrane la communication orig
nale qu'il avait reçue du gouverneur d'
requipa, annonçant une cessation d'ho
tilités pour vingt jours à partir de la da
de la réception de cette communicatio
Cet armistice avait été ratifié par le g
néral San Martin et le vice-roi La Serr
le 23 mai, et envoyé par un exprès de

rt de ce dernier, à Ovalle, gouverneur
arequipa.
L'armistice avait été arrêté par les chefs
ligérants qui s'étaient réunis à Pun-
auca, et étaient convenus de nommer
nouveaux députés pour en venir à une
nciliation. Ils devaient tenir leur con-
ence à bord d'un vaisseau neutre, dans
baie de Callao, et le choix tomba sur
Cléopâtre.
D'après le nombre des déserteurs qui
ivaient tous les jours à Huaura, quar-
-général de San Martin, la situation
Lima était bien connue. Les officiers
l'armée étaient divisés d'opinions, le
bildo était en guerre ouverte avec le
e-Roi, l'opinion du peuple en faveur
la liberté, les soldats désertant ou
urant dans les hôpitaux, la famine
courant les rues, et chaque individu
hautes et des basses classes, généraux
soldats, maîtres et esclaves, était en-
ement convaincu que la pensée de
ster plus long-temps aux forces libé-
ices ne pouvait germer que dans la
d'un insensé. Il s'ensuivit de là que
que La Serna proposa à San Martin un
nistice de seize mois, sous le prétexte
les deux partis s'en remettraient à la
ision de la Cour d'Espagne, ce dernier
usa d'y adhérer.

Malgré l'aspect favorable des chos
l'armée de San Martin était fatiguée
son inaction peu glorieuse, sachant bi
que pour prendre la capitale du Pér
il ne fallait qu'y entrer; et cette opini
était confirmée par toutes les nouvel
qui arrivaient de Lima. Chaque jour
plaintes de l'armée devenaient p
bruyantes. San Martin, instruit des c
positions de ses troupes, s'embarqua
la goëlette le Montezuma pour rétablir
santé, et l'armistice fut prolongé de do
jours.

Au moment où le colonel Miller av
fait toutes ses dispositions pour pénét
dans l'intérieur, il reçut, le 5 juillet
nouvelle de la prorogation de l'armisti
Cette circonstance, jointe aux nouve
reçues de l'armée par des lettres parti
lières, engagea lord Cochrane à arr
et à avitailler quelques-unes des pri
faites à Arica, à les laisser prêtes à re
voir les troupes du colonel Miller, en
d'urgence, et à retourner en personn
Callao pour apprendre le véritable
des affaires au quartier-général, où i
arriva le 8 juillet 1821.

CHAPITRE XII.

erna évacue Lima. — Entrée de l'armée li-
ratrice dans cette ville. — Déclaration d'in-
pendance. — Entrée de lord Cochrane à
ma. — Proclamations. — Conduite des Es-
gnols après l'évacuation de Lima. — Céré-
nies du serment. — Expédition dans le port
Callao. — San Martin se constitue Protec-
r du Pérou. — Entrevue de lord Cochrane
de San Martin. — Actes arbitraires de San
rtin. — État de la flotte.

---

l'arrivée de lord Cochrane dans la
de Callao, le 8 juillet, le général
Martin, monté sur la goëlette le Sa-
nento, vint à bord du vaisseau pavil-
portant avec lui les heureuses nou-
s de la reddition de Lima, ou plutôt
on évacuation par les troupes espa-
es

: 6 juillet 1821, le vice-roi La Serna
na ordre au marquis de Monte-mira
nouer la capitale du Pérou avec les
pes qu'il commandait, en n'y laissant

que quelques compagnies du régiment
milice la Concordia, pour maintenir l'
dre et la tranquillité, sous le command
ment du gouverneur politique et mi
taire.

Le même jour, La Serna fit connaî
à San Martin sa détermination, et lui a
prit en même temps qu'il avait fait dé
ser dans les forteresses de Callao les m
nitions de guerre qu'il avait cru dev
conserver pour ses opérations ultérieur
laissant le reste à Lima où il le trouvera
La Serna demanda instamment que
malades qu'il avait été forcé de lais
dans les hôpitaux, y fussent traités a
les soins convenables, et qu'aucun
habitants ne fût inquiété pour ses o
nions et sa conduite politique, assur
le général San Martin que, de son côté
agirait de réciprocité.

Un détachement de cavalerie entra, d
la soirée du 7, mais sans ordre, et le
l'armée libératrice prit possession de
ville; cependant le général en chef re
à bord de sa goëlette, dans la baie
Callao, jusqu'au soir du 9, où il fit
entrée dans Lima.

Le 14, il parut dans la gazette minis
rielle un avertissement portant : qu'
tendu la grande rareté du grain dan

e, le général San Martin avait ordonné
e deux mille fanegas de blé, alors à
rd du vaisseau pavillon de l'escadre
léenne, fussent débarqués à Chorillos
ns payer de droits, et, à cet effet, le
n Martin eut ordre de se rendre dans
port, où il arriva le 16; malheureuse-
nt il échoua, et, malgré tous les efforts
ts pour le sauver, il fut complètement
rdu, parce que la mer était extraordi-
irement enflée en ce moment.

Le même jour, le général San Martin
ressa au Cabildo de Lima une note ayant
ur objet de demander la convocation
ne assemblée générale dans laquelle les
bitants pourraient faire connaître publi-
ement leurs opinions relativement à
ndépendance du pays. Le Cabildo s'em-
essa de satisfaire à cette demande, et,
15, les membres de la corporation,
rchevêque, les prêtres des ordres con-
ntuels, les titrés de Castille et plusieurs
tres citoyens, se réunirent dans la
nde salle de la ville, où ils signèrent
ns l'acte suivant :

« La volonté générale est que le Pérou
it indépendant de l'Espagne et de toute
tre domination étrangère. A cet effet, il
ra rédigé une formule du serment qui
it être incessamment prêté. »

Le 17, lord Cochrane entra dans Lim
au milieu des acclamations des habitan
Le marquis de Monte-mira avait envo
sa voiture au-devant du noble Lord
Chorillos; mais une députation du C
bildo et des différentes corporations aya
rencontré lord Cochrane sur la route,
descendit de la voiture et monta sur
cheval qu'on lui présenta.

Les habitants désirant voir le héros r
val de l'expédition, il y eut, le même so
au palais une soirée dans laquelle l'Ami
reçut les compliments des personnages l
plus notables de la ville. Mais le géné
San Martin resta à Legua, à moitié ch
min de Lima et de Callao, où il avait ét
bli son quartier-général. Dans la matin
du 18, l'Archevêque fit à l'Amiral u
visite qui lui fut immédiatement rendu
ensuite lord Cochrane quitta la ville po
se rendre auprès du général en chef.

Le 17, il avait été publié un ordre
faire disparaître les armes espagnoles
tous les endroits de la ville où elles avaie
été placées, et cette proclamation fut a
compagnée d'une autre conçue dans l
termes suivants :

« Ayant appris, à mon grand regre
qu'au mépris de toutes les convenanc
et de tous les sentiments d'humanité

elques individus, emportés par leurs
ssions, se permettent d'exercer des vexa-
ns contre les Espagnols, et de les insul-
, j'ordonne et je commande que toutes
personnes qui se porteront à ces excès
ent dénoncées au gouverneur politique
nilitaire de la ville, pour que, si le fait
prouvé, elles soient punies comme
es méritent de l'être. »
Le 18, il fut ordonné d'organiser une
de civique, pour remplacer le régi-
nt espagnol de la Concordia, et le
nd maréchal marquis de Torre Tagle
fut nommé colonel.
Le 22 juillet, il parut un arrêté ordon-
nt que la proclamation de la déclara-
n d'indépendance du Pérou aurait lieu
28 du même mois, avec toute la solen-
é que méritait un évènement aussi glo-
ux et aussi mémorable.
Après que les troupes espagnoles eurent
itté Lima, le 6, leur marche dans l'in-
eur fut marquée par les plus horribles
ès. Dans une distance de neuf lieues,
re Lurin et Bujama, trente-quatre
nmes furent laissés sur la route : quel-
s-uns étaient morts de maladie, d'au-
avaient été fusillés, et, selon les dé-
rations uniformes des déserteurs es-
nols, le colonel Rodil était lui-même

l'exécuteur de la plus grande partie d
ces victimes. Le treizième jour, on trou
près de Bujama cinq morts et trent
neuf malades, qui furent transportés à u
hôpital temporaire; le 21, on reçut av
du village de Huaycan, que La Ser
avait publié un ordre portant peine c
pitale contre tout individu faisant part
de l'armée espagnole ou sous sa prote
tion, qui s'éloignerait à plus de vin
verges de distance de la route assigné
Malgré cette publication, plus de tro
cents désertèrent à Huaycan, et plus d
six cents suivirent cet exemple à Lun
guana. Dans une escarmouche près d
cette dernière place, les Espagnols eure
plus de vingt morts et de cinquante pr
sonniers, et La Serna fut complèteme
entouré dans le ravin de Pilas. Les effor
des partis de guérillas pour harceler l
troupes espagnoles, furent aussi heureu
que constants, et, si on avait envoyé un
division de l'armée libératrice pour l
seconder, il est probable que l'armée e
pagnole aurait été complètement détruit
mais toutes les troupes étaient dans l
baraques de Lima ou à Bellavista où ell
étaient stationnées pour surveiller hu
cents hommes renfermés dans les batte
ries de Callao, sous le commandemen

ı général La Mar. Une petite division, ous les ordres du général Arenales, cam-ée dans la province de Yauyos, reçut rdre de se rendre à Lima, et tout l'inté-eur fut abandonné à la protection des iérillas qui avaient à combattre contre ırmée organisée d'Espagne; en sorte que s villes qui avaient déclaré leur adhésion la cause de l'indépendance au moment ı elles se croyaient sous la protection s forces libératrices, furent abandon-es et exposées à éprouver les traite-ents les plus rigoureux de la part des pagnols, leurs ennemis naturels, ce ıi causa les évènements qui eurent lieu suite au Pérou.

Lord Cochrane, s'étant rendu de Lima bord de l'O'Higgins, dans la baie de llao, reçut, le 20, de la part du Ca-ldo de Lima, l'invitation d'assister, avec s officiers, à la cérémonie de la procla-ation de l'indépendance du Pérou, qui vait avoir lieu dans huit jours.

Le 28, le cortége se dirigea vers un am-ithéâtre élevé dans la plasa mayor; le néral San Martin y monta et déploya pavillon national du Pérou, en pro-nçant ces mots : « Le Pérou est, dès ce oment, libre et indépendant, par le-

vote général du peuple et la justice de sa cause ; que Dieu le protège ! »

Le dimanche suivant, un *Te Deum* solennel fut chanté dans la cathédrale, et l'archevêque célébra la grand'messe, après laquelle les autorités et les principaux citoyens prêtèrent sur le saint évangile le serment de défendre, non - seulement leurs opinions, leurs propriétés et leurs personnes, mais encore l'indépendance du Pérou contre le gouvernement espagnol et contre tout pouvoir étranger.

Après que la cérémonie fut terminée, une députation du Cabildo se rendit auprès du général San Martin, pour le prier de se charger personnellement de la surintendance politique et militaire du Pérou, qu'elle avait l'honneur de lui offrir au nom et dans l'intérêt de la capitale. San Martin répondit à cette communication, que cette offre était entièrement inutile ; qu'ayant déjà pris ce commandement, il le conserverait autant qu'il le jugerait convenable, et qu'il n'y aurait, sans son bon plaisir, ni juntes, ni assemblées pour la discussion des affaires publiques.

Le 29, le colonel Miller, qui avait été obligé d'abandonner, le 22, la province

rica, débarqua à Pisco, après avoir
gmenté sa division de 960 hommes.
Le 30, lord Cochrane instruisit le gé-
ral San Martin que, le 25, il avait or-
nné au capitaine Crosby d'entrer dans
mouillage de Callao, et d'enlever à
nnemi autant de vaisseaux qu'il pour-
t le faire, sans trop s'exposer au feu
batteries, ordre qu'il avait exécuté de
anière la plus brillante, emmenant
c lui le San-Fernando et le Milagro,
leux plus grands vaisseaux marchands,
a Résolution, armée en guerre, outre
sieurs chaloupes et canots, et brûlant
même temps deux pontons, à la por-
de mousquet des batteries de l'ennemi.
e 4 août, on publia à Lima le détail
atrocités commises par les Espagnols,
dant leur marche dans l'intérieur; ce
ainsi que l'on apprit que dans la ville
l'auripampa on avait transformé une
se en hôpital, qu'au moment où La
na partit, on y avait mis le feu, après
r fermé les portes; que tous les mal-
reux soldats qui n'avaient pas pu sui-
l'armée espagnole, avaient été ainsi
és, et qu'un grand nombre d'habi-
s avaient eu le même sort dans leurs
sons : Rodil leur déclarant en même
ps qu'il était bien plus honorable

pour eux de mourir ainsi, que d'être re
duits à combattre dans les rangs des r
belles.

Le 3 août, San Martin publia une pr
clamation dans laquelle il déclarait qu
se trouvait naturellement Directeur s
prême du Pérou, et qu'il en conserver
l'autorité; que toute convocation de co
grès serait hors de saison tant que l'e
nemi se trouverait dans le pays; qu
fallait d'abord assurer son indépendan
et qu'on s'occuperait ensuite des me
leurs moyens à prendre pour consolid
sa liberté. Enfin, tout en manifestant
ferme résolution de garder le pouvoir
de le faire respecter, il protestait de
pureté de ses intentions et prétend
qu'on devait le croire sur parole.

San Martin se déclara donc Protecte
du Pérou, et nomma ministres d'É
Don Juan Garcia del Rio, Don Bernar
Monteagudo et Don Hipolito Unanue.

Le lendemain matin, 4 août, lord C
chrane, ignorant la nouvelle dignité
général San Martin, se rendit au pal
et commença par demander à ce
néral de proposer quelques moyens
payer les marins étrangers qui avai
rempli les engagements qu'ils avai
contractés. Alors San Martin répon

'il ne paierait jamais l'escadre chi-
nne, à moins qu'elle ne fût vendue au
rou, et qu'alors ce paiement serait
nsidéré comme une partie du prix d'a-
at. Lord Cochrane lui répondit qu'une
nblable transaction ne pouvait avoir
u, puisque la propriété de l'escadre du
ili se trouverait ainsi transférée au Pé-
u par le simple paiement de ce qui était
aux officiers et aux équipages pour ser-
es rendus au Pérou. San Martin se
rna alors vers l'Amiral et lui dit :
Êtes-vous instruit, Milord, que je suis
otecteur du Pérou? — Non, répondit
Lord. — J'ai ordonné à mes secrétaires
vous en informer. — Cela est mainte-
nt inutile, puisque vous me l'avez ap-
is vous-même; je désire bien sincère-
nt que l'amitié qui a existé entre le
néral San Martin et moi continue avec
Protecteur du Pérou. — Je me borne à
us dire que je suis Protecteur du Pé-
u! »

La manière dont ces derniers mots fu-
nt prononcés excita la colère de l'Ami-
l qui, s'avançant alors, lui dit : « Je
is donc maintenant, comme le premier
ficier du Chili, réclamer l'exécution de
utes les promesses qui lui ont été faites,
nsi qu'à l'escadre; mais principalement

et d'abord à l'escadre. — Chili! Chili! j
ne paierai jamais un seul réal au Chili
et, quant à l'escadre, vous pouvez l
conduire où vous voudrez, et aller où
vous plaira : il me suffit de garder un
couple de goëlettes. » Lord Cochrane pr
immédiatement un cheval, se rendit
Boca-negra et monta à bord de sa fr
gate.

San Martin, réfléchissant que les ba
teries de Callao étaient encore entre l
mains de l'ennemi, et que, si les forc
navales chiléennes levaient le blocus,
n'aurait pas les moyens de l'en déloge
ni de le forcer à se rendre, accumula pr
messes sur promesses pour le paieme
des arrérages des équipages et les récom
penses à leur accorder. Il essaya d'adouc
les expressions qu'il avait employées le 4
en déclarant qu'il avait dit seulement, c
voulu dire, qu'il serait avantageux po
le Chili de vendre quelques vaisseaux a
Pérou, parce que celui-ci en avait beso
pour protéger ses côtes; mais ce subte
fuge devenait inutile lorsqu'il ajoutait qu
le gouvernement du Chili devait, da
tous les temps, consacrer son escadre
soutenir la cause du Pérou.

Le 4 août, Don Jose de la Riva Aguero f
nommé président du département d

,et une haute chambre de justice, *alta*
rca de justicia, fut installée. Le même
San Martin fit paraître une proclama-
adressée aux Espagnols résidants à
et dans les provinces indépendantes
érou. «J'ai promis, y disait-il, de res-
er votre sûreté et vos propriétés : j'ai
cusement rempli ma promesse, et
n de vous ne peut douter de ma pa-
malgré cela, je sais que vous mur-
z en secret, et que quelques-uns
re vous font méchamment circuler
uit que mon dessein est de surprendre
confiance. Mon nom est assez célè-
pour qu'on croie à mes promesses.
gnols, vous n'ignorez pas que l'opi-
publique est telle que, même parmi
, il existe plusieurs individus qui
t et observent votre conduite. Je suis
itement instruit de tout ce qui se
, même dans l'intérieur le plus se-
de vos maisons : tremblez, si vous
ez de mon indulgence. »

12 août vit paraître dans Lima la
ication d'un acte qui distingue si
emment, et justifie d'une manière
rticulière, la révolution de ces con-
. La voix de la raison et de la nature
nça que tous les enfants nés de pa-
s esclaves, à dater du 28 août 1821,

étaient libres et devaient hériter des
mes droits et priviléges que les au
citoyens du Pérou.

Le 18, on apprit que les division
l'armée espagnole, sous Canterac et
ratala, avaient établi leurs quartie
Jauja, distante de trente lieues de Li
et que le 20 juillet, La Serna était d
la ville de Carania, avançant avec sa
vision vers le même point. Cependant
troupes libératrices demeurèrent tr
quilles dans leurs baraques à Lima,
furent occupées au siége de Callao.

Un des premiers actes arbitraires
protecteur du Pérou, fut l'expulsion
l'Archevêque. Le 22 août 1821, il lu
écrire, par le ministre de la guerre, M
teagudo, que, dans les maisons de r
nions et d'exercices spirituels que ren
mait cette ville, il se commettait un gr
nombre d'abus qui pourraient avoir
suites les plus funestes pour la cause
la contrée, et qu'on devait les attribu
l'influence du clergé; pour obvier à
inconvénients, il exigeait que, pour
moment, les exercices spirituels fuss
interrompus dans ces maisons, jusqu'à
qu'elles pussent être placées sous la s
veillance d'un clergé patriote qui mér
la confiance du gouvernement.

'Archevêque lui répondit, le 26 août, il ne pouvait, sans manquer à sa cons- ıce et s'exposer à l'animadversion pu- que, ordonner leur clôture ; que cepen- ıt, s'il s'y commettait quelques excès, que des confesseurs imprudents trou- ssent la paix ou l'ordre public, au ment même où il en serait instruit, il ndrait les mesures nécessaires pour e cesser le désordre et en punir les eurs.

Par une seconde note du gouverne- nt, du 7 août, il fut ordonné à l'Ar- evêque d'obéir, et qu'il eût à mettre de é tous les scrupules de conscience qui npêchaient d'obéir aux ordres du gou- nement, dont les décrets étaient irré- tibles.

Le prélat répliqua qu'il n'avait point ré- té aux ordres du gouvernement, mais t des remontrances motivées pour dé- ontrer les effets fâcheux qui résulteraient la démarche exigée ; qu'il ne se mêle- it en rien des affaires civiles de l'Etat ; ais que, dans tout ce qui regardait l'É- se, il devait défendre son troupeau ntre les puissants de la terre. « Des crets irrésistibles, » ajoutait-il, « cette pression me paraît bien forte, et peu nnue des jurisconsultes et des théolo-

giens, qui pensent que toute auto
humaine, quelque puissante qu'elle pu
être, quelque vastes, quelque profon
que soient ses connaissances, ne peut
mais arriver au point d'être infaill
dans ses décisions; elle peut toujours
trompée ou tromper elle-même; par c
séquent, ses résolutions ne doivent jam
être invariables. L'Être-Suprême poss
seul ce privilége. »

Enfin, il terminait par offrir de n
veau sa démission, et demander un pas
port pour l'Europe, par Panama; atten
que son âge avancé de quatre-vingts
et sa faiblesse, ne lui permettaient pas
supporter les fatigues d'un passage
le cap Horn.

Le Protecteur accepta la démission
l'Archevêque; lui ordonna de quit
Lima dans les quarante-huit heures,
d'aller attendre la détermination du go
vernement à Chancay.

Le 13 novembre, l'Archevêque s'en
barqua à Chancay pour Rio de Janeir
le Protecteur ayant oublié de remplir
promesse qu'il lui avait faite, d'ordonn
qu'on préparât un vaisseau pour le co
duire à Panama.

Avant de s'éloigner de Chancay, l'A
chevêque adressa une lettre à lord C

rane, pour le remercier de ses égards vers lui ; elle finissait ainsi :

« Je suis convaincu que l'indépendance cette contrée est à jamais scellée ; je anifesterai cette opinion au gouverne-ent espagnol et au St.-Siége ; je ferai même temps tout ce qui sera en mon uvoir pour vaincre leur obstination, aintenir la tranquillité, et seconder les ux des habitants de l'Amérique, qui sont chers. »

Le 9 novembre, l'Evêque de Gua-nga, natif de Piura, alors résidant à ma, reçut l'ordre de quitter le Pérou s huit jours, sans que l'autorité dai-ât assigner aucune raison de son exil. Quoique l'escadre chiléenne fût en ce ment de la plus grande importance ur les opérations de San Martin contre batteries de Callao, cependant les uipages n'étaient pas encore payés, et approvisionnements étaient si peu pro-rtionnés aux besoins, que cette circons-nce, ajoutée au manque général d'ha-lement, les mit dans un état qui ap-chait d'une révolte ouverte. Ces dé-ls furent transmis à différentes reprises gouvernement ; mais sans que cette mmunication produisit aucun résultat ile. Il paraît que San Martin, ayant

échoué dans le projet qu'il avait formé d
s'emparer de la flotte par l'interventio
du commandant en chef, était dans l'in
tention de l'affamer pour la soumettre
ou de la forcer à prendre quelque par
désespéré. L'Amiral fit part de ces ci
constances au gouvernement, déclaran
en même temps, qu'il ne pouvait répon
dre de la conduite de ceux qui servaie
sous ses ordres, à moins qu'on n'exéc
tât les engagements qu'on avait pris av
eux.

Le 17 août, il parut, dans la gazet
ministérielle, un décret portant qu'
cinquième des droits perçus à la douan
serait appliqué à payer la solde couran
et arriérée de l'armée et de la marine. A
lieu d'apaiser les équipages, cette no
velle les mit presque au désespoir, par
que, sans savoir que l'argent qui le
était ainsi assigné était absolument insu
fisant pour remplir le déficit, l'idée qu
au lieu de remplir la promesse qu'on le
avait faite avant de quitter Valparaiso,
leur faisait une nouvelle promesse do
l'accomplissement devait dépendre d
recettes de la douane, était peu tranqui
lisante. Le même décret déclarait aus
que les officiers appartenants à l'escad
chiléenne, étaient également officiers d

'rou, et devaient être considérés comme
ls. Cependant cette mesure fut prise
ns consulter la volonté de ces officiers
ui ne pouvaient accepter cette distinc-
on qu'au détriment du serment de fidé-
é qu'ils avaient prêté au Chili; mais le
ritable objet de ce décret avait été de
s engager à se considérer comme soumis
ux ordres du Protecteur.

CHAPITRE XIII.

Proclamation de San Martin. — Mouvements l'armée. — Arrivée de Canterac à Callao. Son départ. — Proclamation de San Martin. Lord Cochrane s'empare des trésors embarqu à Ancon. — Reddition de Callao. — Tribu de purification établi à Lima. — Arrestation lieutenant Wynter à Callao. — Sa mise en berté. — L'escadre quitte Callao. — Son arriv à Guayaquil.

Au commencement de septembre, l'a mée espagnole de Jauja répandit que ques alarmes dans Lima, d'après les no velles qu'on y reçut de ses mouvement Il paraissait qu'elle était déterminée attaquer la capitale, et, le 5, il parut quartier-général une proclamation Protecteur de la liberté du Pérou, da laquelle il annonçait aux habitants q 300 soldats espagnols étaient à San M teo, et 200 à San Damian; il les exhorta à se défendre, en les assurant que s troupes ne les abandonneraient pas,

'il périrait plutôt avec honneur que de nsentir à être le témoin de leur mal-ur.

Dans la soirée qui précéda le jour de le proclamation, le Protecteur se leva son siége au théâtre, à la fin de la pièce, harangua les spectateurs, qui mani-tèrent le plus grand enthousiasme, et, is fois consécutives, l'hymne national chanté par tout le monde; ensuite le otecteur se retira, et fut suivi jusqu'à palais par la musique et par un im-nse concours de peuple.

Le 7, l'armée patriote campa à Man-illa, à l'est de Lima: le général San rtin habitait les bâtiments de la ferme, nviron une lieue de la ville. Tous les agnols résidants à Lima furent réunis s le couvent de la Merci, pour préve-tout insulte qui pourrait leur être faite; s les habitants, ayant reçu la fausse me que les troupes espagnoles étaient moment d'entrer dans la ville, entou-nt aussitôt le couvent. et on eut beau-p de peine à les empêcher d'entrer, et nettre à mort les Espagnols. Après le blissement de l'ordre, les prisonniers nt envoyés à Ancon, et mis à bord de x transports qui étaient à l'ancre. L'é-de Lima pendant la journée du 7 fut

la preuve la plus évidente de la détermina
tion que les habitants avaient prise de d
fendre courageusement leur ville : hom
mes, femmes, enfants, de tout âge et
toute couleur, parcouraient les rues av
les armes qu'ils avaient pu se procure
mais qui étaient de peu d'utilité, par
que, peu de jours après son arrivée
Lima, San Martin s'était fait remett
celles des habitants. Un grand nombre
personnes avaient transporté au haut d
maisons une forte provision de pierre
tandis que d'autres préparaient des cha
dières et du bois pour faire bouillir
l'eau, et tous étaient unaniment déci
à recevoir vigoureusement l'ennemi
venait à pénétrer dans les rues de Lim

Dans la soirée du 9, lord Cochrane
çut, à bord de l'O'Higgins, une comm
nication officielle qui l'informait que l'
nemi était sous les murs de Lima ;
priait sa Seigneurie d'envoyer toutes
armes en état de servir, qui étaien
bord de l'escadre, aussi bien que tous
marins et les volontaires ; attendu
le Protecteur était « décidé à engager
action contre l'ennemi, et à le vaincre
à s'ensevelir sous les ruines de la ville
Cependant cette note était accompagn
d'une autre de Monteagudo, conten

nvitation de tenir prêtes et disponibles
chaloupes des vaisseaux de guerre, et
e vigie sur le rivage de Boca Negra,
ur ceux qui pourraient échapper dans
cas d'une défaite.

Dans la matinée du 10, lord Cochrane,
nsant que, dans de pareilles circons-
ces, l'esprit de San Martin serait trop
cupé du soin des affaires publiques pour
nser encore à des ressentiments parti-
liers, et qu'il pourrait, en se rendant
erre, prendre part à la gloire de cette
rnée, débarqua à Boca Negra; mais,
lant éviter de traverser la capitale, il
oisit la route qui conduisait à la Mag-
lena, pour traverser ensuite les champs
se rendre au quartier-général de Man-
illa. En passant près de quelques élé-
ions de terre, appelées las Huacas, il
narqua trois officiers à cheval, placés
une d'elles, c'était Canterac et ses deux
es-de-camp, qu'il supposa appartenir
armée américaine; mais comme heu-
sement il n'y avait point d'ouverture
ns l'enceinte, il avança plus loin, et
t un sentier conduisant à travers
mps, à environ trois cents verges de
élévations. L'Amiral regardant alors
la droite, vit l'infanterie espagnole
ier dans le sentier, à la distance d'eu-

viron cinq cents verges, et se hâta d'arr
ver au camp de San Martin. Le génér
Las Heras, faisant les fonctions de génér
en chef, salua l'Amiral, et le pria de n
rien négliger pour persuader au Protec
teur d'engager une action avec l'ennem
Lord Cochrane se dirigea alors vers
maison où, en descendant, il fut rec
par San Martin. Il le pressa de la maniè
la plus vive d'attaquer l'ennemi sans pe
dre un seul moment. Cependant ses in
tances furent vaines; et, pour toute r
ponse, le Protecteur lui dit : « Mes mesur
sont prises. » Malgré cette apathie, le Lo
lui fit de nouvelles représentations,
lui donnant connaissance de la situati
dans laquelle il avait reconnu l'infante
de l'ennemi cinq minutes auparavant,
pria le Protecteur de monter au ha
d'une éminence qui était derrière la ma
son, pour se convaincre par lui-mên
de la facilité avec laquelle on pourra
remporter une victoire; mais il fit to
jours la même réponse. Les clameurs d
officiers qui étaient dans le patio mire
un terme à l'apathie de San Martin;
demanda son cheval et le monta. En u
instant tout fut en mouvement, et chaq
figure portait l'empreinte d'un espo
certain de la victoire. L'ordre « Aux a

» fut aussitôt donné et exécuté sur-
amp par toute l'armée, qui montait
viron douze mille hommes y com-
les partis de guérillas, tous animés
ésir de commencer le combat, et tous
ment déterminés à vaincre ou à
rir. Le Protecteur fit un signe à l'A-
l et au général Las Heras qui quittè-
immédiatement le groupe d'officiers
lesquels ils conversaient, et se ren-
nt auprès du Protecteur ; mais, dans
oment, un paysan entra dans le pa-
et s'avança vers San Martin qui, avec
ang-froid sans exemple, prêta une
le attentive à ses communications,
tra avec lui dans des détails ridicules.
niral, exaspéré de voir perdre ainsi
emps précieux, tira à demi son épée,
donna au paysan de s'en aller, lui
nt : « L'emploi des moments du Gé-
l est trop important pour le perdre à
ter vos folies. » A cette interruption
Martin fronça le sourcil, descendit
heval à la porte de sa maison où il
a, et donna audience à quelques
mes qui étaient venues solliciter le
gé de leurs fils ou de leurs neveux.
ord Cochrane et un grand nombre
ficiers montèrent de nouveau sur la
teur qui était derrière la maison, et

l'Amiral ayant demandé à San Ma
une conférence, l'assura qu'il n'é
pas encore trop tard pour attaquer l'
nemi; il le pria, le conjura de ne p
perdre une occasion aussi favorable
s'offrit pour commander la cavale
mais il lui répondit : *Je suis seul resp
sable des libertés du Pérou.* Ensuite il se
tira dans un appartement intérieur d
maison pour y faire la *siesta* ordin
qui fut cependant troublée par le gén
Las Heras qui vint recevoir ses ordres
l'informer que l'armée était toujours s
les armes. San Martin, observant q
était quatre heures, moment du sou
de ses soldats, ordonna qu'ils reçuss
leurs rations.

Lord Cochrane, convaincu que to
nouvelle tentative serait inutile, mont
cheval et retourna à Boca Negra o
s'embarqua.

Le vaisseau anglais le Superbe était
cette époque, dans la baie de Callao,
plusieurs des officiers, espérant voir
coup décisif porté dans le Pérou, se r
dirent au quartier du général San Mart
et furent étonnés du sang-froid d'un c
qui, commandant douze mille homm
commença par abandonner une positi
favorable dans laquelle il pouvait int

r la marche des Espagnols, et ensuite
it défiler une armée composée de
mille deux cents hommes, même
tirer un seul coup de fusil, ou sans
une tentative pour engager l'action.
rès que Canterac eut conduit ses
pes dans les batteries de Callao, cette
elle fut annoncée par des coups de
n. L'armée américaine marcha vers
ncien camp au Legua, entre Lima
allao.

11, San Martin écrivit à lord Co-
ne qu'il avait pris des mesures telles
ucun des ennemis ne pouvait échap-
et qu'en se renfermant dans les bat-
s de Callao, ils s'étaient eux-mêmes
s entre ses mains. Mais Canterac
donna les batteries le 17 de grand
n, et, ayant traversé le Rimac, se
ça vers l'intérieur sans être nulle-
t inquiété dans sa marche; seulement
cents hommes reçurent l'ordre de le
re, de harceler son arrière-garde, et
protéger les soldats qui pourraient
rter.

e fut ainsi que le général Canterac,
trois mille deux cents hommes,
a au sud de Lima en vue de l'armée
ectrice du Pérou, composée de douze
e hommes, entra dans les batteries

de Callao où il fit rafraîchir et reposer
troupes pendant six jours, et se retira
suite, emportant avec lui armes et trés
se dirigeant, avec son butin, sur le
nord de la ville, et laissant San Ma
faire une proclamation qui parut dan
gazette ministérielle du 19, dans laqu
il se vantait de ses prétendus succ
d'avoir mis en fuite l'armée ennemie
promettait toujours de défendre Li
Le général Las Heras, blessé jusqu
fond de l'âme de la conduite de San M
tin, quitta le service du Pérou, ou pl
celui du Protecteur, et demanda un pa
port pour le Chili, ce qui lui fut accor
son exemple fut suivi par plusieurs
ciers de l'armée.

Si les troupes commandées par le
néral Canterac avaient été attaqu
elles auraient nécessairement été
tues; leur extrême infériorité sous
les points, excepté sous le rapport d
discipline, assurait le succès des trou
patriotes qui étaient trois fois plus fo
que celles de l'ennemi; fraîches, vig
reuses et pleines d'enthousiasme; jou
sant de l'avantage de pouvoir choisir
meilleures positions, et en vue de la
pitale des vastes contrées dont elles avai
juré solennellement de défendre la liber

dis que la division espagnole était ha-
sée par une longue marche, sans au-
ı motif d'émulation personnelle et sans
une autre perspective que celle de
elques jours de repos.

Les Espagnols eux-mêmes avouent que
ette division commandée par Canterac
ait été détruite le 10 septembre, ils au-
ent, dès ce moment, perdu tout espoir
reconquérir le pays, cherché à obtenir
conditions les plus honorables pour
x, et abandonné l'Amérique. Consé-
emment, les torrents de sang qui ont
: répandus dans le Pérou depuis le 10
cembre 1821, les privations et les mal-
urs éprouvés dans cette partie du Nou-
au-Monde, la défection des Créoles de
juste cause de leur patrie, et les servi-
s rendus par eux aux chefs espagnols,
nécessité de l'intervention d'une armée
la Colombie pour sauver le Pérou
une subjection ignominieuse : tous ces
aux prirent leur source dans le succès
: la division espagnole dans cette jour-
ée dans laquelle, sans avoir obtenu de
ctoire décisive, elle remplit cependant
bjet qui l'avait attirée de l'intérieur
ıns ces parages.

Dans la crainte d'un revers à Lima à
pproche des troupes espagnoles sous le

général Canterac, les trésors du gouv
nement, aussi bien que ceux de plusie
particuliers, furent envoyés à Ancon.
embarqués, non à bord de la frégate c
léenne le Lautaro, alors à l'ancre d
ce port, mais sur plusieurs vaissea
marchands. pour éviter que, dans auc
cas, ils pussent tomber dans les mains
l'ennemi. Le 15 décembre, lord Cochra
reçut une lettre du capitaine du Lautar
qui lui fit connaître que l'insubordinati
de l'équipage était portée au plus ha
point, parce que les matelots, voya
embarquer tous les jours de l'argent s
les différents vaisseaux marchands, su
posaient que cette circonstance prouva
le danger dans lequel San Martin ét
placé avec l'armée libératrice qu'il com
mandait ; que, si l'ennemi réussissa
dans ses desseins, non-seulement ils n
seraient pas payés, mais encore forcés d
continuer le service, et de voir prolong
ainsi les souffrances qu'ils éprouvaien
depuis si long-temps.

A cette nouvelle lord Cochrane se ren
dit à Ancon sur l'O'Higgins, et fit tran
porter, à bord du vaisseau pavillon, tou
les trésors trouvés sur les bâtiments ma
chands, appartenant évidemment au gou
vernement du Pérou, en laissant tou

ux qui avaient été embarqués par des
rticuliers, ce qui fut prouvé par les do-
ments de la douane. Après avoir rendu
t ce qui fut réclamé, il resta à bord
vaisseau pavillon 285,000 dollars, qui
ent employés au paiement d'une année
solde arriérée due à tous ceux qui com-
aient la flotte. L'Amiral ne voulut rien
evoir de ce qui lui était dû; le surplus
réservé pour les réparations à faire à
cadre et pour ses approvisionnements.
prit le compte le plus exact de l'em-
i de tous ces fonds, et les détails en
ent transmis au gouvernement chiléen.
après le retour de lord Cochrane à
lao, il y eut une longue correspon-
ce entre lui et San Martin, relative-
nt à la saisie à Ancon. Le général de-
nda, avec les instances les plus vives,
réintégration du trésor, promettant
act accomplissement de tous ses en-
ements précédents, et ajoutant qu'il
sistait sur la remise de ces fonds que
r sauver le crédit du gouvernement.
miral répondit qu'il pouvait envoyer
ord un commissaire chargé d'assister
tte distribution qui, étant publique,
serverait certainement le crédit du
vernement; et que le débarquement
'argent ne serait qu'un surcroit d'em-

barras et de travail absolument inutil
attendu que les personnes à qui il éta
dû ne se trouvaient point à terre.

San Martin, après avoir inutileme
épuisé tous les arguments avec l'Amira
adressa aux matelots et aux marins u
proclamation qui, par l'ordre de lo
Cochrane, fut distribuée à bord de to
les vaisseaux de guerre; mais elle n
produisit aucun effet favorable. Le Pr
tecteur, voyant alors que le paieme
était commencé, écrivit à l'Amiral qu
pouvait disposer de l'argent de la mani
qu'il croyait la plus convenable.

Le 17, après que Canterac fut parti
Callao, lord Cochrane, instruit de l'é
des batteries, proposa au général La M
des conditions de capitulation, qui fur
que les fortifications seraient rendues a
troupes chiléennes; que le tiers des p
priétés particulières qui se trouverai
dans les batteries, serait livré pour pa
la solde arriérée de ses vaisseaux de guer
qu'il serait permis aux Espagnols de qu
ter la forteresse avec le reste de ce
leur appartenait, et qu'il leur serait fo
ni, à leurs frais, des vaisseaux pour
transporter en Europe, ou dans tout au
lieu à leur choix.

Au moment où ces propositions étai

r le point d'être agréées, le Protecteur, ui avait aussi de son côté négocié avec gouverneur, en fut instruit; et, le ma- n du 12, le colonel Guido fut chargé adhérer aux propositions que ferait le néral La Mar, qui furent naturellement s plus honorables et des plus avanta- uses pour les Espagnols. Le 25, à dix ures du matin, les troupes patriotes trèrent dans le château sur lequel le villon américain fut hissé. Le même ar le nom du Real Felipe fut remplacé r celui de Castilla de la independencia; lui de San Miguel par celui de Castillo l Sol; celui de San Rafael devint le astillo de Santa Rosa.

Quoique les tribunaux de purification ablis par le général Caratala dans le aut-Pérou, et dans le Chili par le prési- nt Marco, cussent été extrêmement op- essifs, San Martin en établit un à Lima 27 septembre, et le chargea d'exami- r la conduite antérieure des Espagnols i, se fiant sur ses promesses réitérées, aient restés dans le Pérou, et avaient été le serment d'indépendance. Ce pro- lé fut encore agravé le 27 par une pro- amation portant défense à tout Espa- ol de quitter sa maison, sous quelque étexte que ce fût, après le coucher du

soleil, sous peine de confiscation de se
propriétés et d'exil du pays; il y eut néan
moins quelques exceptions ajoutées à c
décret protectoral.

Les marins étrangers avaient tous ét
payés à Callao, à l'exception de l'équi
page de la Valdivia, qui déserta de c
vaisseau à Ancon, et préféra les pro
messes de San Martin à la certitude d'êtr
payé sur l'argent enlevé. Ces marins reçu
rent la permission d'aller à terre; et, apr
avoir laissé passer quelques jours, l'Am
ral envoya le lieutenant Wynter pour en
gager ceux qui consentiraient à continu
à servir dans l'escadre du Chili, lorsqu
l'extrême étonnement de tout le monde
il fut arrêté par ordre de San Martin
envoyé au château; mais, grâce à la com
munication officielle pleine d'énergie d
lord Cochrane, il fut mis en liberté le jou
suivant.

L'intention constante de détruire l'es
cadre du Chili ne cessa de se manifeste
dans toute la conduite de San Martin
Chaque officier qui abandonnait les vais
seaux de guerre était reçu sous le pavillo
du Pérou, et plusieurs eurent de l'avan
cement; leur nombre s'éleva en tout
seize.

San Martin ayant échoué dans plusieur

ıtatives pour séduire les officiers appar-
ıants à l'état du Chili, et craignant que
publicité de ces démarches n'excitât
ıquiétude des Péruviens, ordonna à
d Cochrane, de la manière la plus pé-
ıptoire, de quitter la baie de Callao
c les vaisseaux qu'il commandait, étant
suadé qu'il lui serait impossible de le
e, faute de marins européens. Mais le
ctobre, huit jours après la notifica-
ı, tous les vaisseaux de guerre, avec
deux prises, mirent simultanément à
oile, et sortirent de la baie.

tant venu mouiller à Ancon, lord
hrane ordonna au Lautaro et au Gal-
no de partir le 8 pour Valparaiso; et
Higgins, l'Independencia, la Valdi-
, l'Araucano, et les prises de San Fer-
do et de la Merci, mirent à la voile
r Guayaquil où l'Amiral avait résolu
ler se radouber pour croiser sur la
du Mexique à la recherche des deux
ates espagnoles.

e 15, il arriva à Puna, dans la rivière
Guayaquil, et le 18 mouilla près de
ille, où l'escadre fut saluée de vingt
n coups de canon, salut qu'elle ren-
ıussitôt.

CHAPITRE XIV.

Révolution de Guayaquil. — Son gouvernemen
— Départ de l'escadre. — Nouvelles du Mex
que. — Commencements de la révolution mex
caine. — Hidalgo. — Sa mort. — Lopez
Rayon. — Morelos. — Sa mort. — Mina. —
mort. — Révolte d'Iturbide. — Son entrée
Mexico. — Arrivée de l'escadre à Acapulco.
Lettre d'Iturbide. — Départ de la flotte d'
capulco. — Vents violents à la hauteur
Tehuantepec. — Révolution de Panama.
Départ de la flotte pour Guayaquil. — Son
rivée. — Lord Cochrane hisse le pavillon c
léen sur la Vengansa. — Conduite du peu
de Guayaquil. — Traité fait avec le gouvern
ment. — Départ de la flotte de Guayaquil.
Son arrivée à Callao.

Le matin du 8 octobre 1820, Guayaq
avait effectué sa révolution. Les offici
appartenants à la garnison péruvienn
et plusieurs des principaux habitant
avaient, pendant la nuit précédente, fo
mé tous leurs plans, et au point du jo
le gouverneur et plusieurs autres Esp
gnols furent embarqués à bord de la g

te l'Alcance, et envoyés au quartier-gé-
ral de l'armée sous les ordres du général
n Martin.

Pendant le premier mois qui suivit
tte révolution, Guayaquil eut à gémir
ıs l'oppression de son gouverneur Es-
bedo qui, étant à la tête de la force mi-
aire, se constitua, de sa propre autorité,
chef suprême politique et militaire;
ıis le cabildo fit circuler les convoca-
ıns nécessaires pour réunir les députés
s différentes villes; l'assemblée eut lieu,
Escobedo fut déposé et envoyé au quar-
r-général de San Martin. On forma
ors, d'après le vote général des députés,
ıe junte composée de trois individus;
sa tête fut placé, comme président, le
octeur Olmedo; les deux autres étaient
mena et Roca qui gouvernaient la pro-
nce à notre arrivée; mais le peuple était
ès-divisé dans ses opinions : quelques-
ıs penchaient en faveur d'une incorpo-
tion avec le Pérou, sous San Martin,
autres avec la Colombie sous Bolivar;
ndis qu'un troisième parti se prononçait
ıssi hautement en faveur d'une indé-
ndance absolue, et semblait appuyer
s opinions par les arguments les plus
lides.

A cette époque, une division de l'ar-

mée colombienne était stationnée à Ba
baoyo, sous le commandement du gén
ral Sucre, dans la vue de prendre Qui
aussitôt que la saison pourrait le lui pe
mettre ; néanmoins, à l'exception d
troupes qui avaient été envoyées de Gu
yaquil et placées sous les ordres du gén
ral Sucre, la force armée était sous
direction du gouvernement; mais
crainte d'une invasion des Espagnol
sous les ordres d'Aymerich, président
Quito, se manifesta chez tous les hab
tants, et pour garantir la ville des tent
tives qui pouvaient être faites, on ava
ouvert un large fossé au nord de Cuida
Vieja.

Le gouverneur de Guayaquil profita
l'arrivée des vaisseaux de guerre ch
léens, pour annoncer aux Quitenos qu
le Pérou était entièrement libre, et qu
les forces navales libératrices étaient arr
vées à Guayaquil pour protéger cette pa
tie du Nouveau-Monde. C'était une ruse d
guerre. Le général Sucre envoya le colo
nel Ibarra, pour complimenter Lord Co
chrane.

Les réparations des vaisseaux de guerr
étant aussi complètement achevées qu
les localités le permirent, l'escadre quitt
Guayaquil le 1er. décembre 1821; mai

s'aperçut que la voie d'eau de l'O'Higns était aussi abondante que jamais, et l était l'état de cette frégate, que, deais son arrivée à Pisco, 150 hommes aient été constamment occupés aux mpes.

Jamais expédition ne sortit d'un port ns une réunion de circonstances aussi cheuses. Le vaisseau pavillon était rcé de tous côtés. Son mât d'avant et n beaupré étaient tous deux cassés dans s carlingues; il manquait en outre de atelots. Un habitant de Guayaquil ayant emandé à l'Amiral s'il engagerait une ction avec la frégate espagnole la Prueia; « Oui, répondit-il, je conduirai O'Higgins bord à bord de la Prueba, et dirai alors à mon équipage qu'à bord e l'ennemi il n'y a point de pompes, cela suffira pour assurer la victoire. » Les quipages de la Valdivia, de l'Indépenencia et de l'Araucano avaient aussi à eine le nombre de matelots nécessaire our les gouverner.

Le 11, l'escadre atteignit la petite île es Cocos; le 14, on découvrit la côte du lexique. La voie d'eau de l'O'Higgins roissait journellement, et on craignit de ne pouvoir entrer heureusement dans la baie de Fonseca, ou d'Amapalla; les

pompes étaient en mauvais état, et il n'
avait pas de charpentier à bord. La fré
gate fut mise à l'ancre près de la petit
île de la baie; on fit deux trous sur le
côtés de niveau avec le tillac, et on
plaça deux vieilles pompes, ce qui em
pêcha le bâtiment de couler bas.

Pendant que l'escadre était à l'ancre
elle fut abordée par un canot monté pa
deux Indiens et un jeune homme qui ap
prit à lord Cochrane que Mexico s'étai
déclaré libre le 13 juin dernier, que Gua
dalaxara avait suivi son exemple le 14
Tepec le 17, et San Blas le 19. Les pro
vinces de Guadalaxara, de Tlascala, d
Guanajuato, de Puebla, de Zacatecas
d'Oajaca, de Valladolid, de Bajio, d
Purnandia et de Vera Cruz, s'étaient auss
déclarées indépendantes de la capitale.

Voici les principaux évènements qui ont
précédé cette émancipation générale.

Plusieurs mouvements révolutionnaires
avaient déjà été réprimés par les autori-
tés espagnoles. Un complot, ourdi par
quelques ecclésiastiques et créoles, fut
dénoncé au vice-roi Vénégas par un
prêtre, en violation du secret de la con-
fession. Le curé Hidalgo, chef de la cons-
piration, se mit alors à la tête des conju-
rés et parcourut successivement Vallado-

l, Guadalaxara, Guanajuato, et mar-
a sur Mexico; mais la désertion se mit
ns ses troupes par suite de la sentence
excommunication lancée par l'arche-
que.

Hidalgo bat le royaliste Truxillo qui
ttire dans son camp sous prétexte d'une
nférence et fait tirer sur sa petite troupe.
rré de près par Calléja, ce curé patriote
t obligé d'accepter le combat à Aculco;
n armée est mise en déroute par suite
une terreur panique. Livré lui-même
r Elisondo, l'un de ses officiers, il est
gradé de la prêtrise et périt dans les
rtures.

Lopez et Rayon firent ensuite éprouver
s pertes aux royalistes; Rayon surtout
ui établit à Zitaquara une junte qui,
rcée de se réfugier à Zultepec, par suite
la prise de la première ville par Cal-
ja, y publia un manifeste et une cons-
ution qui, tout en reconnaissant en-
re Ferdinand, déclarait le Mexique
dépendant de l'Espagne.

Morelos, après avoir remporté de bril-
nts succès sur les royalistes, fut battu et
n armée dispersée. Un congrès, qui s'as-
mbla d'abord à Chilpanziago et succes-
vement à Ario et à Apazintgan, promul-
ua une constitution démocratique. Mo-

relos étant tombé entre les mains d
royalistes fut déposé par l'évêque, accu
d'hérésie et fusillé par derrière dans
village de Saint-Christophe. Le congr
se retira à Puebla où il organisa des cor
de guerillas.

La tentative du jeune Mina, apr
avoir été aussi d'abord très heureus
finit par avoir le même résultat : déba
qué sur les côtes avec quatre cent ci
quante hommes, il défait un corps
deux mille royalistes, se rend maître
Guanaxato et se compose une armée
quinze mille hommes. Apocada met
tête à prix. Surpris à quelques lieues
son camp, il est fait prisonnier et mis
mort. Son armée est dissoute et les gu
rillas seules combattent encore pour
liberté, jusqu'à ce qu'un soulèveme
général mette fin au règne des Espagnol

Le Vice-Roi Apodaca ayant envoyé Itu
bide, à la tête de son régiment, contre
ville d'Acapulco, celui-ci passa du cô
des insurgés. Après avoir obtenu du gé
néral Odonoju, vice-roi nommé par l
Cortès, la reconnaissance de l'indépen
dance mexicaine, Iturbide s'empara d
la capitale et y établit une régence. Alor
toutes les principales villes du Mexiqu
suivirent l'exemple de la capitale, comm
nous venons de le dire.

'out étant disposé pour le départ, l'es-
lre quitta la baie de Fonseca le 28 dé-
nbre.

Le 25 janvier 1822, elle entra dans
nbouchure ou port d'Acapulco, où
e trouva le brick l'Araucano et la
lette la Merci. Le premier avait été
voyé en avant pour observer le havre,
l'autre à Realejo pour obtenir des ren-
gnements sur les frégates espagnoles;
ais malheureusement il avait été impos-
le d'en avoir aucune nouvelle, excepté
e, le 3 décembre, elles avaient mis à
voile d'Acapulco, pour une destination
crète. Le même jour l'Amiral reçut la
site d'une députation envoyée par Don
igustin Iturbide, alors président du
exique, et par l'évêque de Guamangua
ui, exilé du Pérou par le Protecteur
in Martin, avait été nommé par le gou-
rnement du Mexique au siége de Puebla
: los Angeles; et avait ainsi échangé son
emier évêché qui lui produisait 12,000
ollars, contre un de 40,000.

Le 3 février, lorsque l'escadre eut ap-
areillé, lord Cochrane reçut une note
a Président du Mexique, dans laquelle,
a lui faisant des compliments sur les
ervices qu'il avait déjà rendus à la cause
e l'Amérique, il lui annonçait le départ

de deux commissaires qu'il envoyait a
près de lui pour lui communiquer
matières de la plus haute importa
pour l'Etat, regrettant de ne pouvoir l
même lui présenter ses hommages.

Un vaisseau qui entra dans le port
2 février, n'ayant point apporté de nouv
les, et le jour de l'arrivée des comm
saires n'étant point désigné, l'Amiral
détermina à poursuivre les frégates co
posant les derniers débris de la puissan
maritime espagnole dans la mer Pa
fique.

Dans la nuit du 10, un vent très-f
s'éleva dans la baie de Tehuantepec,
à raison du mauvais état de l'O'Higgin
on s'attendait à le voir réduit en piè
à chaque coup de mer qui venait le fra
per. Le matin le vent se calma, mais
Valdivia fit un signal de détresse, et
savoir ensuite par signaux qu'elle ava
été frappée d'un coup de mer, et que di
sept pièces de bois s'étaient détachées
son bas-bord; faute de pompe, l'eau ga
gnait considérablement, et les homme
étaient presque épuisés de fatigue; on en
voya de l'O'Higgins tous ceux qui se re
gardaient comme charpentiers, et le dom
mage fut bientôt réparé aussi bien que le
circonstances le permettaient.

: 5 mars, l'escadre fit voile vers la
d'Esmeraldas, et le 7 elle mouilla
le port de Tacames ou Atacames.
apprit que le général espagnol Crus
rgeon était arrivé, le 25 décembre,
anama dans ce port, avec un grand
bre d'officiers et huit cents hommes,
archait pour se réunir aux forces de
o; qu'immédiatement après son dé-
de Panama, qui eut lieu le 21 no-
bre, les habitants s'étaient révoltés,
vaient déclaré leur indépendance,
gré la présence des deux frégates, la
ba et la Vengansa. Ces deux frega-
avaient quitté le premier janvier le
de Tacames pour se rendre à Guaya-
, et sur la côte du Pérou. D'après ces
, lord Cochrane se dirigea aussitôt
la rivière de Guayaquil, et arriva le
l'île de Puna.
a Prueba et la Vengansa avaient été
ieurs jours à l'ancre en vue de l'île,
ville avait envoyé des députés pour
ocier avec les deux capitaines, Don
Villegas de la Prueba, et Don Jose
juin Soroa de la Vengansa, et le
p de guerre l'Alexandre, avaient re-
té la rivière de Guayaquil, et le 25,
rueba l'avait quittée pour le port de
ao; aussitôt après avoir reçu cet avis,

l'Amiral remonta la rivière et vint m
ler dans la matinée du 13 en vue d
ville, où il trouva la Vengansa porta
pavillon Péruvien.

Lord Cochrane apprit alors que le
pitaines Villegas et Soroa avaient né
la reddition des frégates espagnoles,
les commissaires nommés par Don F
cisco Salasar, envoyé péruvien à Gu
quil, et que les conditions avaient ét
tifiées les 15 et 16 février par les pa
respectives. Les principales étaient,
tous les officiers et équipages recevr
du gouvernement péruvien l'arriér
solde qui leur était dû; que ceux qui
draient rester en Amérique y jouir
de tous les droits et priviléges de cito
et que ceux qui désireraient retourne
Europe, seraient défrayés de leur vo
par le gouvernement péruvien. D'a
plusieurs renseignements pris à terr
parut que les négociations furent au
ment d'être rompues; mais l'annonc
l'arrivée de l'escadre chiléenne décid
capitaines espagnols à rendre leurs v
seaux; en conséquence, lord Coch
envoya dans la matinée du 14 le c
taine Crosby à bord de la Vengansa,
ordre de hisser à son pic le pavillon
Chili avec celui du Pérou.

t acte excita un grand trouble dans
le ; les chaloupes canonnières furent
tôt garnies de monde, et des pièces
non conduites sur les bords de la ri-
, où les habitants s'employèrent à
r des pièces de bois pour servir de
pets. L'Amiral souriait de ces démons-
ons guerrières et de ces moyens de
ise illusoires. Dans la nuit du 17, le
age de ceux qui s'étaient volontaire-
t constitués ses ennemis, fut mis à
euve.
ec le retour de la marée, la Valdivia
onta la rivière jusqu'à l'endroit où les
ers et matelots espagnols étaient à
re avec les chaloupes canonnières que
uvernement les avait autorisés à di-
, comme étant plus experts dans la
que navale. Mais, supposant que la
ate était au moment de les attaquer,
onduisirent les chaloupes à terre et
uirent sur le derrière de la ville.
ne correspondance s'établit entre l'A-
l et le gouvernement; le 19, des
missaires se réunirent à terre, et ar-
rent les conditions suivantes :
1°. La frégate la Vengansa conti-
ra à être la propriété du gouverne-
t de Guayaquil. 2°. Le gouvernement
ntit à l'escadre chiléenne, sous un

dédit de quarante mille dollars, q
frégate la Vengansa ne sera point l
ni vendue à aucun gouvernement,
qu'à ce que ceux du Pérou et du
aient conjointement statué sur ce
considéreront comme le parti le
juste à prendre dans cette affaire. 3
corvette l'Alexandre sera remise
propriétaires ou à leurs mandataires
près les droits qu'ils avaient avant qu
fût extraite par violence de cette riv

Le 25 l'escadre appareilla et arriv
12 avril, au petit port de Huamba
sur la côte du Pérou, où l'alcad
village montra à l'Amiral un ordre
de San Martin, portant que si que
vaisseau de guerre du Chili touchait
ledit port, il eut à s'opposer à tout d
quement, et à lui refuser tout secou

Exaspéré par cette conduite, l'Am
après avoir convaincu l'alcade qu'il
vait pas le pouvoir d'exécuter de sem
bles ordres, se dirigea vers Callao
arriva le 25.

CHAPITRE XV.

ɔerté de la presse proclamée. — Plusieurs dé-
crets. — Institution de l'Ordre du Soleil. —
Convocation d'un Congrès constituant. — San
Martin délègue l'autorité exécutive au marquis
le Torre Tagle. — San Martin quitte Lima. —
Son retour. — Défaite de l'armée libératrice à
Ica. — Proclamations. — Arrivée de lord Co-
chrane au Pérou.

Le 13 octobre 1821, la liberté de la
esse fut proclamée : tout individu pou-
t publier librement ses pensées, sans
'elles fussent soumises à aucune révi-
n ou approbation ; mais toutes les in-
tes faites à la religion ou à la morale,
ıt ce qui pouvait tendre à troubler la
nquillité publique ou à blesser l'hon-
ur de quelque citoyen, était susceptib-
e de peines à infliger par la junte con-
vatrice de la liberté de la presse.

Le 17, le gouvernement rendit une or-
nnance portant que tous les étrangers
idant au Pérou y jouiraient des droits
citoyen ; les soumettant en même temps

aux lois du pays et aux ordres du gouver nement, et les privant de l'interventio des vaisseaux de guerre de leurs nations res pectives. Tous les étrangers étaient aus déclarés obligés de prendre les armes pou le maintien de l'ordre social, mais no contre l'ennemi commun; et devaie payer les mêmes contributions que l citoyens de l'Etat.

Le 12 octobre, fut institué l'Ordre d Soleil; vingt-six fondateurs furent non més par le Protecteur, qui se constitu *Président* de l'Ordre : dans ce nombre f rent compris deux capitaines qui avaie abandonné l'escadre chiléenne à Callao cent trente-huit bien méritants, y con pris le capitaine Spry, et cent deux a sociés ou compagnons, parmi lesquels trouvaient des déserteurs de l'escad chiléenne.

Non content de la création de cet noblesse mâle, la même dignité fut a cordée à cent vingt femmes, parmi le quelles on distinguait la Dona Rosa Can pusano, favorite du créateur de l'Ordr Don Bernardo Monteagudo fut nomm secrétaire, et Don Diego Paroissien ma tre des cérémonies.

Le 23 octobre, un comité fut charg de rédiger un Code constitutionnel, c

glement d'administration de la jus-
e pour le Pérou. San Martin avait dé-
lé qu'il serait législateur, comme il
ait déjà libérateur. Vers cette époque,
parut des vers adressés au Protecteur,
ns le titre d'empereur du Pérou, mais
elques cris proférés dans les rues en-
gèrent le gouvernement à en faire con-
itre son mécontentement.
La désertion commença à se manifes-
dans l'armée libératrice, et l'autorité
obligée de rendre un décret portant
e toute personne qui retirerait dans sa
ison ou protégerait un déserteur, s'ex-
serait pour la première fois à une con-
ation générale, et pour la seconde à
exil perpétuel. Tous les esclaves furent
ités à dénoncer leurs maîtres, sous
promesse de l'affranchissement si le
me de recèlement était prouvé.
Plusieurs Espagnols qui avaient été arrê-
et conduits à la maison d'arrêt, comme
usés de sédition et de conspiration, fu-
t condamnés le 20 novembre, huit à
confiscation de leurs propriétés et à
xil en Europe, et treize à une confis-
ion partielle et à un exil de deux mois
hancay.
l fut décrété le 25 décembre que l'an-
nne noblesse du Pérou conserverait

ses armoiries placées sur la façade de s
maisons, selon l'usage; et, par le mêm
décret, il fut permis à toute la nobles
solaire d'y mettre un soleil. Il fut aus
ordonné, le même jour, que les perso
nes qui avaient des titres pendant la d
mination espagnole, sous le nom de titr
de Castille, jouiraient des mêmes ho
neurs sous la désignation de titres
Pérou, ou les changeraient pour d'autr
qui pourraient être plus concordants av
le nouvel état des choses alors établi
Ainsi on vit une république avec des co
tes, des marquis, des vicomtes, etc.

Le 27, le Protecteur, de l'avis de s
conseil d'état, ordonna que, le 1er. m
1822, le Congrès général du Pérou s'
semblerait dans la capitale et qu'il ser
nommé des représentants pour les p
vinces qui étaient encore sous la domi
tion oppressive de l'ennemi. Le seul
jet de ce congrès devait être de déter
ner définitivement la forme du gouvern
ment à établir, et la formation d'u
Constitution. Tous autres pouvoirs do
nés aux députés devaient être considé
comme nuls et de nul effet.

Il fut, en outre, ordonné qu'il ser
nommé, à Lima, un comité préparato
pour rédiger un plan relatif au mode d

lection des députés, et pour préparer les bases de la Constitution, ouvrage qui devait être terminé avant la réunion du Congrès. Ainsi, les lois destinées à la nation devaient être arrêtées par un comité particulier, sous la direction de San Martin et de ses ministres, et le Congrès était ppelé pour sanctionner ce travail. Cette uplicité fut, en dernier résultat, la cause e l'abdication *volontaire* du Protecteur.

Le 19 janvier 1822, San Martin anonça qu'il était au moment de quitter ima pour aller visiter Guayaquil où il spérait se réunir au Libérateur de Combie, l'immortel *Bolivar*, pour se conerter avec lui sur des sujets de la plus aute importance pour le bien de l'Etat. vant son départ, il délégua toute la puisnce exécutive au grand maréchal marais de Torre Tagle, à qui les tribunaux, s ministres, les corporations, les chefs troupes de terre et de mer, furent teis de jurer obéissance. Cette cérémonie t lieu le 20. Le premier décret du Dégué suprême ordonna que tous les Esgnols célibataires qui voudraient quitter Pérou, remettraient à la trésorerie nanale la moitié de leurs propriétés, et 'en cas de fraude la totalité serait conquée et les personnes exilées.

Le 3 mars, le Protecteur fit savoir à
Lima qu'ayant touché à Huanchaco, il
avait reçu la communication officielle
que le Libérateur de Colombie avait changé
de plan et n'irait point à Guayaquil comme
on l'avait espéré, qu'en conséquence i
était revenu à Callao; mais que sa vo
lonté était que le marquis de Torre Tagl
fût maintenu dans le plein exercice d
l'autorité qu'il lui avait déléguée. Sa
Martin se retira ensuite dans la maiso
de campagne de l'ex-vice-roi Pesuela,
la Magdalena, village qui changea sc
nom pour celui de ville des libres, *pueb*
de los libres!

Le 31 mars, la frégate espagnole
Prueba arriva à Callao, et fut immédi
tement remise au gouvernement pér
vien, par son commandant Larrigad
selon le traité conclu à Guayaquil le
février. Le Délégué suprême se rendit a
sitôt à bord, le pavillon péruvien fut hi
sur la frégate, et son nom changé en
lui du Protecteur.

Convaincu de l'importance de la poss
sion des vallées de Pisco et d'Ica, non-se
lement sous les rapports commercia
mais encore sous ceux d'une position
litaire où il était possible d'entreto
une communication ouverte avec les

inces du Haut-Pérou, et d'empêcher ennemi, alors à Huamanga et autres oints adjacents, de faire des incursions ur les domaines situés le long de la côte, an Martin, quoique l'autorité civile fût xercée par son délégué le marquis de 'orre Tagle, et que le général Alvarado ût été nommé par lui chef de l'armée, rdonna qu'on fît marcher deux mille ommes de troupes, avec leurs officiers espectifs, vers Ica, sous le commandement du général Don Domingo Tristan ui, peu de mois auparavant, était conel de milice dans la province d'Arequipa, et qui obtint ce poste honorable ar l'intercession de la Protectrice.

Le 13 avril il parut à Lima deux proclamations: dans la première San Martin nnonçait aux habitants que la division lu sud, sans avoir été battue, avait été urprise et dispersée. Il leur faisait connaître aussi l'intention où il avait été l'aller chercher le repos; mais que, tant u'il y aurait du danger, ils ne seraient oint abandonnés par leur fidèle ami.

La seconde était adressée à l'armée nie. Le Protecteur, en lui annonçant et évènement, exhortait les soldats à venger l'injure de leurs frères et à se préparer à vaincre.

Le même jour le marquis de Torre Ta
gle fit aussi publier une proclamation su
le même sujet ; en invitant les habitant
à se défendre et à se préparer à tous le
sacrifices pour conserver leur liberté.

Les deux chefs suprêmes firent, le 13
une autre proclamation adressée aux ha
bitants de l'intérieur, pour leur assure
que la perte de la division ne pouvait êtr
d'aucun poids dans la balance de la des
tinée du Pérou. « La Providence, y di
saient-ils, nous protège de la manière l
plus spéciale, et fera de cette action u
moyen de plus d'accélérer la ruine de
ennemis du Pérou. Fiers de leur victoire
ils nous épargneront en partie le temp
qu'il eût fallu employer à les cherche
Ne craignez rien : l'armée qui deux fo
put les repousser loin de la capitale, e
prête à les punir une troisième fois, et
les punir pour jamais. »

Si cette action avait eu lieu à une grand
distance de la capitale, la vérité aurait p
rester voilée pendant quelque temps
mais on sut bientôt à quoi s'en teni
exactement, par le petit nombre de ceu
qui échappèrent ; aussi, furent-ils promp-
tement réunis et envoyés à Callao, pou
prévenir, autant que possible, que la fâ-
cheuse vérité ne circulât.

)ans la nuit du 7 avril, les Espagnols, s les ordres de Canterac et de Cara-ı, s'étaient avancés sur les Américains nmandés par Tristan, qui, faute d'avoir ployé en cette occasion les précau-ns les plus simples et les plus ordinai-, furent complètement entourés. A pointe du jour, toute la division fut pouvoir de l'ennemi, à l'exception du néral, d'une partie de son état-major de quelques officiers. La perte de l'ar-e libératrice fut d'environ deux mille mmes tués ou faits prisonniers, de q mille mousquets, de la caisse mili-re contenant environ cent mille dol-s, des munitions, des équipages, des esses d'imprimerie et de tout le maté-l qui en dépendait.

Le 24 avril on publia un décret contre Espagnols résidants à Lima, imposant peine de l'exil et de la confiscation des opriétés à ceux qui paraîtraient dans rues avec des manteaux; la peine de confiscation et de l'exil à ceux qu'on ouverait en conversation particulière au mbre de plus de deux; celle de la mort ntre ceux qui seraient trouvés hors de ez eux après le coucher du soleil, et lle de la confiscation et de la mort con-e tous ceux qu'on trouverait possesseurs

de toutes espèces d'armes, excepté de co
teaux pour le service de leurs tables.

Tel était l'état des affaires au Pér
lorsque lord Cochrane y arriva le 25 avr
L'autorité suprême était constamme
occupée à rendre des décrets contradi
toires les uns aux autres, en oppositi
avec les promesses faites et répétées p
le Protecteur, avant et après qu'il eut p
ce titre. La justice et la raison s'y trouv
rent également violées, et tout concour
à produire le mécontentement, la dés
nion et l'anarchie.

Les ennemis étaient victorieux, les p
triotes craignaient quelque funeste reve
Ce qui restait de troupes était méconte
et voyait qu'aucune des promesses q
leur avaient été faites, n'avait reçu d'ex
cution. L'or et l'argent avaient dispar
le gouvernement les avait remplacés p
un papier monnaie. Les contributio
allaient toujours en augmentant et étaie
exigées à la pointe de la baïonnette; ta
dis que le Protecteur de la liberté de c
contrées s'était retiré à sa maison de can
pagne, pour s'y délasser de ses travaux

CHAPITRE XVI.

égiment de Numance refuse de sortir de Lima. - San Martin annulle le traité fait à Guayaquil ec lord Cochrane. — Les Espagnols sont exi- s de Lima. — Lord Cochrane quitte Callao. Son arrivée à Valparaiso. — Proclamation lord Cochrane. — Il se retire à Quintero. — nvention réunie au Chili. — Monteagudo ilé de Lima. — Troubles dans le Chili. — rivée de San Martin à Valparaiso. — Sa pro- mation. — Abdication de O'Higgins. — Dé- rt de lord Cochrane pour le Brésil.

---

n non exécution des promesses faites égiment de Numance, l'avait forcé de arer qu'il ne sortirait point de Lima marcher contre l'ennemi, et le ca- ne Doronsoro fut envoyé par les of- rs ses camarades, pour demander à Cochrane s'il consentirait à les rece- à bord de l'escadre chiléenne, et à porter le régiment sur le point le plus de Colombie, pays auquel ils appar- ient, et où San Martin avait promis de renvoyer après la reddition de Lima.

Le Protecteur du Pérou ayant été i
truit du traité de Guayaquil, relativem
à la Vengansa, et à l'Empereur Alex
dre, envoya dans ce port les capitai
Carter et Young pour en prendre le co
mandement. Le gouvernement de Gua
quil y consentit, et les deux vaisse
hissèrent de nouveau le pavillon péruvi
quoique l'Alexandre fût, *bona fide*
propriété de M. Hendenson, et sous
villon anglais à l'époque où les équipa
des chaloupes canonnières s'en emp
rent, dans le mois d'août 1821, et se
dirent à Panama où ils le livrèrent
autorités espagnoles, qui ensuite le co
prirent dans leur traité avec l'agent p
vien à Guayaquil.

La scène la plus horrible qui signal
résidence de San Martin dans le Pé
était réservée pour le mois de mai 1
Dans la nuit du 4 il y eut un grand
au palais pour célébrer la première
nion des membres de l'Ordre du S
des deux sexes; et, tandis que tout y
pirait la joie et le plaisir, des déta
ments de soldats furent envoyés dan
maisons des Espagnols, pour les arra
de leurs lits et les traîner à Callao o
furent transportés à bord du Milagro.
sieurs d'entre eux étaient riches, co

és et chefs de nombreuses familles, ecclésiastiques octogénaires, des of-ers civils et militaires : tous, sans la indre distinction d'âge ou de rang, ent enlevés de chez eux à minuit, elques-uns à demi habillés, d'autres sque nus, et tous furent forcés de faire ied une traite de six milles; après la-elle on les embarqua à bord d'un vais-u où, pendant deux jours, il ne leur point délivré de provisions. Dans la mière nuit, deux vieillards moururent te de vêtements et de nourriture, et sieurs autres auraient péri si San rtin ne s'était décidé à leur vendre des sse-ports. Il permit à ceux qui en ache-ent de passer du Milagro sur des vais-ux neutres, pour quitter à jamais le ou; mais plusieurs n'osèrent se rendre Espagne, parce qu'ils étaient restés ns Lima lorsque La Serna en partit ec l'armée espagnole, et avaient ensuite héré à l'indépendance du Pérou. Quel-es passe-ports furent vendus mille dol-s, d'autres dix mille, selon la fortune s acheteurs; et ceux qui ne purent yer leur libération, furent envoyés au ili sur le Milagro qui reçut une nou-le dénomination, à raison de cette pédition, et fut alors appelé le Mon-

teagudo. Si le général San Martin
s'était pas compromis par les assuranc
répétées qu'il fit aux Espagnols avant
après son arrivée à Lima, sa conduite
leur égard aurait pu, du moins jusqu'à
certain point, être palliée. Il aurait d'
bord gardé le silence, et les eût exilés à
première occasion où le prétexte lui
aurait été fourni ; il aurait pu justifier
conduite en s'appuyant sur ce qui s'ét
passé en Colombie, au Chili et à Buen
Ayres; mais, au contraire, il leur av
souvent promis qu'ils seraient en sûret
et, leur ayant dit fréquemment que le
personnes et leurs propriétés seraient
violables, leur confiance en ses promes
leur fit perdre tous droits à la protecti
des lois de leur pays natal; ils avaient,
outre, prêté serment d'allégeance à
ennemis, et étaient explicitement dev
nus traîtres. En les proscrivant, il fit u
tribu errante de malheureux qui, jusq
leur dernier soupir, ne cesseront de ma
dire sa duplicité.

Le 9 mai, la goëlette le Montezum
appartenant au Chili, et qui avait
prêtée par le gouverneur au général S
Martin pour lui servir de corvette, en
dans le port de Callao sous pavillon
ruvien. Lord Cochrane ordonna de sa

ı sur ce bâtiment, et l'obligea à venir
ouiller près de lui; aussitôt il en prit
ssession, envoya les officiers à terre,
, le 10, il fit voile pour Valparaiso, où il
riva le 13 juin.

L'Amiral fit connaître son retour par
ı ordre du jour : « Les désirs les plus
ers de Son Excellence le Directeur su-
ême sont maintenant remplis; et le
uple du Chili est dédommagé de ses sa-
ifices. La puissance maritime de l'Es-
gne a succombé; elle est maintenant
éantie; les vaisseaux dont les noms
ivent, ayant cédé aux efforts constants
cet Etat libre :

» Les frégates la Prueba, de 50 canons;
Esmeralda, de 44; la Vengansa de 44;
s vaisseaux la Résolution, de 34; le Sé-
ıstien, de 34; les bricks le Pesuela, de
3; le Potrillo, de 16; les goëlettes la Pro-
rpine, de 14, et l'Aransasu; dix-sept
aloupes canonnières; les vaisseaux mar-
ıands l'Aguila et le Begona, armés à
uayaquil, et d'autres employés comme
aisseaux de blocus à Callao.

» Il est bien doux pour moi, après avoir
prouvé des difficultés de toutes les es-
èces, telles qu'il n'en avait jamais au-
aravant existé à bord de vaisseau de
uerre, de vous annoncer l'arrivée de

l'escadre chiléenne dans le port de Va
paraiso qui a été son berceau, où elle e
l'objet de l'admiration et de la gratitud
de tout le Nouveau-Monde, à raison d
importants services qu'elle a rendus à l
cause de la liberté, et de l'indépendanc
du Chili, du Pérou, de Colombie et d
Mexique. J'ai l'honneur d'être, etc.
signé COCHRANE. »

Peu de jours après son arrivée à Valpa
raiso, l'Amiral alla visiter la capitale d
Chili, et solliciter la permission de se re
tirer, pour six mois, dans son domain
de Quintero; à moins que ses services n
fussent nécessaires. En même temps
demanda, de la manière la plus vive et l
plus instante, que ses officiers et ses sol
dats fussent exactement payés de tout c
qui leur était dû. Le gouvernement pro
mit que ses intentions seraient remplies
ce qui en effet eut lieu peu de temp
après.

Le 23 juillet 1822, le Congrès nationa
du Chili se réunit à Santiago; il fut ou
vert par le gouverneur suprême Don Ber
nardo O'Higgins, qui remit son auto-
rité directoriale aux représentants de l
République, et termina ainsi sa haran-
gue: « Compatriotes, mon commande-
ment est à sa fin. Les défauts sont insépa-

bles de l'humanité; les plus grandes
fficultés m'ont assailli de tous les côtés.
eut-être mon manque de connaissances
d'expérience m'a-t-il fait commettre
elques erreurs bien involontaires; je ne
ux oublier les honneurs que j'ai reçus,
j'espère que, soutenu par ma recon-
issance, je pourrai vivre assez long-
mps pour voir le Chili aussi heureux et
ssi prospère que les contrées les plus
orissantes de la terre. »

Immédiatement après que le Directeur
fut retiré, le Congrès se rendit près de
i, et le réinstalla dans la suprême auto-
té exécutive, en lui disant: « Lorsqu'il
istera une constitution qui spécifiera
temps des travaux des magistrats, les
présentants pourront accepter votre dé-
ission, et alors votre Excellence jouira,
ns sa retraite, de la gloire et de la for-
ne qu'elle aura si bien méritées.»

La première réunion du Congrès prépa-
toire eut lieu le 29, à dix heures du
atin.

Le 25 septembre 1822, on apprit au
hili que Monteagudo avait été destitué
e son ministère et exilé du Pérou. Voici
n extrait des publications qui eurent lieu
ce sujet :

« Lima avait à peine pu commencer à

entrevoir un avenir plus heureux, qu'u
individu, traître à la confiance du go
vernement, commença à se jouer de n
tre patriotisme et de ses défenseurs.

» Ce perfide oppresseur se prévalut d
l'absence de San Martin pour manifest
toute la perversité de son cœur.

» Tout honorable citoyen a constamme
trouvé dans Monteagudo un ennem
Combien de victimes n'a-t-il pas sacr
fiées dans son ministère d'une année
Plus de huit cents familles ont été réduit
par lui à l'indigence, et toute la vil
plongée dans le malheur et le désespoir

» Les patriotes de Lima n'étaient o
cupés qu'à chercher où ils pourraien
trouver un asile en pays étranger. Les sa
tellites de ce bandit étaient aussi despot
que lui, et commettaient, sous sa pro
tection, les crimes les plus atroces.
serait inconvenant de rappeler ici la bas
sesse avec laquelle il a indignement abus
de la délicatesse et de la faiblesse de
femmes.

» De tels actes de despotisme, souven
répétés, ont exaspéré les habitants d
Lima. Le 25 juillet, le peuple se réuni
sur la place, et demanda une assemblé
de la corporation, qui eut lieu aussitôt
Le cri général du peuple fut qu'on deva

ser le ministre, le juger, et lui faire
uver toute la rigueur des lois. Le con-
d'état s'assembla, et, convaincu de
écessité d'ôter Monteagudo du minis-
, l'instruisit aussitôt de ce qui se pas-
Alors il donna sa démission, et le Dé-
é suprême assura la corporation que
-ministre serait appelé devant un co-
é du conseil-d'état, pour rendre
pte de son administration passée, en
formité des statuts provinciaux.

La municipalité demanda, le 26, que
-ministre fût mis en arrestation, ce
fut exécuté. Le peuple de Lima, con-
ssant l'ascendant que Monteagudo
rçait sur le délégué Torre Tagle, s'as-
bla de nouveau le 29. Alors la corpo-
on demanda au gouvernement que
-ministre fût embarqué et exilé à ja-
is de l'État, ce qui fut accordé; et, le
, jour anniversaire de son arrivée à
na, Monteagudo fut envoyé, sous es-
te, à Callao, et sortit du port à six
ures du matin. »

Tandis que tous ces évènements se pas-
ent, San Martin était à Guayaquil où
'était rendu pour solliciter de Bolivar
s troupes pour continuer ses campa-
es dans le pays. Il est impossible de
re ce qui se passa entre ces deux chefs;

mais le résultat n'en fut pas du tout
vorable pour San Martin; car il revin
fort mauvaise humeur à Callao où, à
grande mortification, il apprit que
protégé avait été exilé pendant son
sence. Avant de se hasarder à débarqu
il eut une entrevue avec les princip
officiers de l'armée, qui l'assurèrent
les troupes lui étaient fidèles; sur c
assurance, il se présenta au palais
Lima, où il blâma tout ce qui s'é
passé, menaça les conseillers-d'état
corporation et la ville elle-même; décl
qu'il rappellerait sur-le-champ Mont
gudo et le réintégrerait dans son mi
tère. Cependant, observant que les
ménéens n'étaient point intimidés
ses menaces de vengeance, il quitta le
lais, et partit pour sa maison de cam
gne près de Callao.

Au commencement d'octobre, la co
duite arbitraire de Rodrigues, minis
de la guerre et des finances du Chi
commença à exciter l'indignation pub
que, et des pétitions furent envoyées
toutes parts au gouverneur suprême
Higgins, pour le prier de renvoyer s
ministre. On l'accusa des délits les pl
attentatoires à la prospérité de l'Eta
d'une vénalité sordide, du monopole d

sactions commerciales, et même de
e illégalement approprié les fonds
ics, et cependant tout cela ne suffit
pour le forcer à donner sa démission,
our déterminer O'Higgins à le con-
er. Tandis que tout le Chili était dans
tat d'incertitude, et que des mena-
alarmantes circulaient de différents
ts, l'évènement le plus inattendu eut
et calma pour quelque temps l'orage
commençait à se former. Ce n'était
moins que la soudaine arrivée à Val-
iso du général San Martin.
avait continué de résider à sa maison
campagne jusqu'au 20 septembre,
que de la réunion du Congrès souve-
, dont il reçut, le même jour, une
munication dans laquelle il le re-
ciait, au nom de la nation, des ser-
s qu'il lui avait rendus, et le regardait
me son libérateur. Déclaration ridi-
lorsque Lima était à la veille de re-
ber sous le joug espagnol dont il au-
été si facile à San Martin de le pré-
er.
e sachant quelle conduite tenir dans
circonstances aussi difficiles, il jugea
convenable de se retirer, et publia la
clamation suivante, dont nous don-
s un extrait comme le dernier acte de

sa carrière politique et militaire dan
Pérou.

« J'ai été témoin de la déclaration d
dépendance des états du Chili et du
rou, j'ai en ma possession l'étendard
déploya Pizarre lorsqu'il subjuga l'emp
des Incas, et je cesse d'être un hom
public. Ainsi je me vois plus que réco
pensé de dix années de révolutions et
guerre.

» J'ai rempli mes promesses envers
pays pour lequel j'ai combattu : je le lai
indépendant, et libre de choisir son g
vernement.

» La présence d'un soldat heureu
quelque désintéressé qu'il puisse êtr
n'en est pas moins inquiétante pour
États nouvellement constitués. Je s
aussi fatigué d'entendre dire que j'asp
à la souveraineté : je serai toujours pré
il est vrai, à faire les derniers sacrifi
pour maintenir la liberté de ce pays, m
ce sera comme simple individu et n
autrement.

» Quant à ma conduite publique, m
compatriotes peuvent être divisés d'op
nions (ainsi que cela arrive général
ment) ; il sera réservé à leurs enfants
me juger avec impartialité. »

Si San Martin avait été sincère, mêm

ses dernières assurances, ou s'il
été convaincu que ses services au-
encore pu être utiles à la chose pu-
, il aurait certainement dû ne
abandonner le Pérou, lorsqu'il sa-
ue l'armée royale était presque sous
urs de la capitale. Il s'arrêta quel-
mps à Valparaiso, jusqu'à ce qu'il
t de Santiago une escorte pour l'ac-
agner dans cette ville ; il y résida
'au commencement de janvier. Ob-
t alors l'aspect menaçant que pre-
t les affaires du Chili, résultat de la
mination prononcée de O'Higgins,
point renvoyer son ministre favori
gues, il traversa les Cordilières
se rendre à son ancienne résidence,
ndosa.

général Freire, qui avait le com-
ement des troupes chiléennes sta-
ées sur les frontières de l'Araucanie,
stantes en environ trois cents hom-
se détermina à marcher contre la
ale pour renverser Rodrigues et lui
son procès; il réussit comme il le dé-
, et obligea en même temps le direc-
à abdiquer son autorité suprême le
nvier 1823.

ns son acte d'abdication, O'Higgins
l'exercice du pouvoir suprême à une

junte administrative composée des
toyens D. Agostin Eyzaguirra, D. J
Miguel Infante et D. Fernando Erraza
Cette junte devait convoquer la représ
tation nationale ; et si, après un déla
six mois, les différents qui existaient
tre les provinces n'avaient pas cessé,
devait être remplacée de la manière
le peuple de Santiago jugerait la plus c
venable.

Pendant ces époques de troubles et
convulsions politiques, lord Cochr
résidait dans son domaine de Quin
où il reçut du Pérou la communica
suivante : «Le souverain Congrès con
tuant, considérant combien la liberté
Pérou doit au très-honorable lord
chrane, dont les talents, la valeur,
constance, ont délivré la mer Pacifi
de ses ennemis les plus invétérés, et
déployé l'étendard de la liberté sur
côtes du Pérou, arrête : que la Junte
gouvernement, au nom de la nation
ruvienne, présentera au lord Cochra
amiral de l'escadre du Chili, les exp
sions de la plus vive reconnaissance, p
ses exploits en faveur de cette contr
autrefois tyrannisée par de puissants
nemis, et maintenant l'arbitre de
propres destinées. »

ı décembre, il arriva du Brésil un
sage du gouvernement de Rio-Janeiro,
lequel lord Cochrane était instam-
t prié d'accepter le commandement
a marine impériale du Brésil, pour
rer à cette contrée le bonheur qu'il
parvenu à répandre sur la côte op-
ée du nouveau continent.
es troubles civils du Chili, dans les-
s il ne voulait prendre aucun parti,
écidèrent à s'en éloigner, et il partit
r le Brésil, le 19 janvier 1823.

CHAPITRE XVII.

Situation de Morales. — Ouverture du pre
Congrès de Colombie. — Message du Présid
— Combat naval entre l'escadre colombie
et la flotte espagnole. — La junte établi
Santiago abdique le pouvoir. — Le gén
Freire est nommé Directeur. — Expéditio
Bolivar contre Pasto et Quito. — Départ
Bolivar de Quito pour Guayaquil. — Les i
pendants évacuent Lima. — Entrée de Cant
dans cette ville. — Les Indépendants en
prennent possession. — Traité conclu entr
Colombie et le Pérou. — État de la républi
de Colombie.

Les mouvements de Morales indiquai
l'intention d'ouvrir la campagne dan
province de Truxillo. Vers le milieu
mois de janvier 1823, Montillo avec q
tre mille hommes, Paez avec trois mil
Soublette avec quatre mille, Narvès a
deux mille, et Clementi avec dix-h
cents hommes, étaient partis de div
points pour le cerner.

Morales, ayant échoué dans ses m

ıents vers Truxillo et Merida, qui
ient pour objet de rattacher à sa cause
peuples de ces districts, s'était trouvé
é de se jeter dans Maracaïbo avec trois
e hommes, dont douze cents vieux
lats, sur le dévoûment desquels il pou-
compter. Ce farouche militaire s'y
t livré aux plus grandes cruautés en-
; les personnes, et aux plus coupables
ès sur leurs propriétés. Il s'y trouvait
qué par les forces des indépendants.
u mois de mars, l'envoyé du Pérou au
li se trouvant à Guayaquil avec Boli-
, lui écrivit pour solliciter des secours
la république de Colombie en faveur
son pays. Bolivar lui répondit que déjà
bataillons colombiens avaient mis à
voile pour aller combattre les ennemis
Pérou, et que de nouvelles forces de-
ent porter à six mille hommes les se-
rs que les citoyens de la Colombie of-
ent à leurs frères du sud. Dans les
miers jours d'avril, sept cents hommes
troupes, envoyés par Bolivar, arrivè-
t à Lima où le président Aguero faisait
grands préparatifs de défense. Cante-
se trouvait à quarante lieues de cette
e, et avait sous son commandement
t mille hommes de troupes, dont deux
lle de cavalerie.

L'ouverture du premier Congrès con
titutionnel de la république de Colomb
eut lieu le 17 avril. Le pouvoir exécutif
connaître, dans son message, que
gouvernement des Etats-Unis avait don
un sublime exemple de justice en reco
naissant solennellement l'indépendan
et la souveraineté des Etats de l'Amériq
du sud, et en déclarant que cet acte p
blic était réclamé par la politique au
bien que par la saine raison; et qu'auss
tôt l'arrivée du ministre de ce gouvern
ment dans la capitale, le pouvoir exéc
tif s'était hâté d'envoyer un minist
plénipotentiaire aux Etats-Unis, et
préparer les mesures qui devaient serv
de préliminaires aux négociations.

Le gouvernement de Colombie décl
rait aussi qu'il avait réussi, auprès d
puissances européennes, à entrer da
quelques relations diplomatiques qui
réduisaient, pour le présent, à obten
la reconnaissance explicite de sa souv
raineté nationale.

La marine de Colombie se trouva alo
renforcée de plusieurs bâtiments, ent
autres du vaisseau de soixante-quatre
l'Esperanza, arrivé de Hollande av
vingt mille armements et dix mille habi
lements complets pour l'armée; et d

harles, brick de dix-huit canons, venant Angleterre où il avait été armé pour le mpte du gouvernement Colombien; ais, au moment où cette augmentation forces maritimes donnait de justes es- rances, on apprit le désastre de la tte.

Le 1er mai 1823, l'escadre de Colombie, mposée du *Bolivar*, de vingt-quatre ca- ns et de cent cinquante hommes d'é- ipage; du *Mosquito*, de dix-huit ca- ns et de cent vingt hommes; du *Saphir*, dix-huit canons et de cent dix hommes, le la *Maria-Francisca*, de vingt-deux ca- ns et de quatre-vingt-dix-huit hommes: al, quatre-vingt-deux canons et quatre t soixante-dix-huit hommes, bloquait to-Cabello, lorsqu'elle aperçut, ve- t du large, une division de six gros iments de guerre. C'était la division agnole composée de la *Diamanta*, de rante-quatre canons et de quatre ts hommes d'équipage; de la *Cassilda*, cinquante canons et de six cent vingt nmes; de l'*Hyena*, de dix-huit canons e cent quatre-vingt-dix-sept hommes; a *Cérès*, de quarante canons et de trois t quatre-vingt-sept hommes; de la *stitution*, de quatorze canons et de tre-vingt-dix hommes, et de la *Ja-*

cinta, de seize canons et de cent homme
total, cent quatre-vingt-six canons et mi
huit cent quatre hommes. Ces bâtimen
s'avançaient sous pavillon anglais, et l
Colombiens eurent le tort de se fier
cette apparence trompeuse. Arrivés
portée de canon, les vaisseaux subs
tuèrent leur pavillon aux couleurs b
tanniques, et commencèrent le feu. M
gré leur infériorité, les Colombiens so
tinrent l'action pendant sept heures
un quart, et ne se rendirent qu'à la d
nière extrémité. Le commodore Dani
fit des prodiges de valeur avec sa corvet
il combattit constamment contre la *C*
silda et l'*Hyena*; il ne cessa le feu
lorsqu'il n'eut plus de boulets, et son
timent coulait quand l'ennemi en
possession. Il avait cloué son pavil
avant de commencer l'action. Ce br
marin fut blessé légèrement dans
combat.

Cependant les provinces du Chili d
vouaient l'autorité de la junte qui a
été établie à Santiago sans leur conco
et qui était composée en entier d'h
tants de la ville. Des plénipotentia
nommés par les assemblées se réuni
dans cette capitale, et, le 3 avril, ins
lèrent provisoirement le général Fr

ualité de directeur, pour en exercer
onctions jusqu'à la réunion du Con-
qui devait ouvrir sa session dans
re mois. Ce général jouissait d'une
de popularité, et était également
vu de toutes les classes pour son pa-
isme et sa bravoure; cependant son
voir directorial fut extrêmement li-
par les plénipotentiaires, et il fut
dé que si un besoin urgent exigeait
n employât, pour secourir le Pérou,
partie des produits de l'emprunt de
millions de piastres, conclu à Lon-
, et dont le Congrès seul devait dis-
er, le pouvoir exécutif ne pourrait le
e qu'avec la sanction du sénat, et
s la condition que le Pérou répondrait
a somme.

Malgré le mauvais succès des ruineuses
éditions faites contre Pasto et Quito,
les généraux Narrino, Valdes et Tor-
es, Bolivar n'avait pas hésité à entre-
ndre une nouvelle campagne, et était
ti de Popayan, le 12 mars 1823, à la
e d'un corps de sept mille hommes.
ndant vingt-cinq jours il avait été
ligé de marcher sur des coteaux, des
hers et des terrains que jamais n'avait
lés un pied humain, et qui étaient
uverts de buissons, de taillis, et d'herbes

plus hautes que les soldats; enfin
colonnes commencèrent à se concer
près de Pasto le 28 mai, après avoi
continuellement harcelées par les h
tants que les moines et l'Evêque ava
excités au massacre des républicains
qui égorgèrent les soldats isolés et les
lades restés en arrière. Bientôt Bol
parut, et la ville fut sommée de se re
dans un temps déterminé, avec la
nace de passer les habitants au fil de
pée. Quelques jours après, la place
pitula et l'armée apprit avec satisfac
que le drapeau de l'indépendance flo
aussi sur les murs de Quito où le gén
Bolivar se rendit, suivi d'une partie de
troupes. Peu de jours après, Bol
quitta la ville de Quito, après avoir do
ordre à son armée de le joindre à Gua
quil.

L'évêque de Popayan étant tombé en
les mains des patriotes, à la prise
Pasto, le général lui pardonna génér
sement, en lui disant de retourner d
son diocèse prêcher un peu mieux l
vangile.

Cependant les affaires des indépe
dants dans le Pérou étaient loin d'ê
prospères : l'armée royaliste approch
sans obstacles de Lima ; et les patriote

voulant pas exposer cette ville aux
séquences d'une prise de vive force,
aient retirés à Callao pour y attendre
troupes qui devaient arriver du Chili
le Colombie, cette position leur don-
it une libre communication avec la
, dont ils étaient maîtres.
e général Canterac fit son entrée à
a le 18 juin. Il était difficile de con-
oir les raisons qui avaient pu déter-
ner ce général à se porter sur cette ca-
le; car, dans tous les cas, ce devait
là le terme de ses opérations; et il
vait être obligé de battre bientôt en
aite en présence d'une armée beau-
p supérieure à la sienne. Ce mouve-
nt ne pouvait qu'amener plus prompte-
nt qu'on ne devait l'espérer, l'issue de
tte, qui eût pu être encore longue si
Espagnols se fussent bornés à se tenir
la défensive.
eu inquiets de l'occupation de leur
itale, les indépendants firent partir
forces sous les ordres du général Santa
z, pour délivrer Arequipa, le Potosi
Paz.
Ce que toutes les personnes sensées
ient prévu arriva. Canterac, craignant
re accablé de toutes parts, se déter-
a à évacuer Lima. Le 16 juillet, après

avoir levé une contribution de 300,0
piastres, brûlé la Monnaie, ainsi q
plusieurs édifices particuliers, il aba
donna une ville où il avait à peine s
journé un mois. Pour faire sa retraite v
le Haut-Pérou avec plus de célérité,
général espagnol fut obligé de partag
son armée en trois divisions et de les fa
marcher par des routes différentes.
lendemain un détachement de la gar
son de Callao prit possession de Lima.

Les gouvernements des états indép
dants de Colombie et du Pérou avai
nommé pour commissaires, celui de C
lombie, Don Joaquin Mosquera, et ce
du Pérou, Don Bernardo Monteagud
afin d'arrêter la rédaction d'un tra
d'alliance. Le 12 juillet, ce traité, ay
pour titre : *Confédération perpétuelle p*
la défense réciproque, fut ratifié à Bog
par le vice-président Santander. N
nous contenterons d'en citer les prin
paux passages :

« La république de Colombie et l'E
du Pérou s'unissent à jamais en confé
ration, afin de s'assister mutuellement,
paix comme en guerre, et de défen
leur indépendance de la nation es
gnole, ou de toute autre puissance étr
gère.

Les deux Etats s'engagent aussi à se
er secours pour le maintien de la
quillité intérieure, comme pour re-
sser toute invasion qui pourrait me-
r leur existence politique.

En cas d'invasion soudaine, chacun
deux Etats pourra faire marcher ses
s sur le territoire de l'autre. Toute-
'Etat qui introduira ainsi ses troupes
e territoire de l'autre, sera obligé de
respecter les lois et les usages de
i-ci.

Les habitants des deux Etats jouiront
droits de citoyen dans l'un comme
l'autre.

Chacun des deux Etats surveillera les
ires de l'autre comme les siens pro-
, et décidera de la légalité des prises.

Il y aura extradition réciproque des
inels d'état, ainsi que des déserteurs
'armée et de la marine des deux
. »

pareil traité avait déjà été signé
la Colombie et le Chili, et entre
os Ayres et la Colombie.

algré les circonstances difficiles où
t trouvée la république de Colombie,
n'avait pas pour cela cessé d'amélio-
a situation intérieure : déjà une loi
) juillet de l'an 2 de la République,

avait accordé la liberté à tous les enfa
nouveau-nés de pères et de mères esc
ves, aboli la traite des noirs et établi
comités d'affranchissement. Au mois
décembre de la même année, plusie
esclaves furent affranchis par ces comi
et l'année suivante un plus grand nom
reçurent leur liberté en bénissant les
gislateurs de Colombie.

La plus grande partie des Indiens
vilisés de Colombie avaient été de vér
bles esclaves des Espagnols et du cle
qui se trouvaient à la tête de leurs alc
ou hameaux; le premier Congrès s'é
occupé d'améliorer leur condition,
avait supprimé les tributs de travaux
porels auxquels ils étaient soumis, e
gouvernement leur avait concédé à p
pétuité des terres communales qui fur
divisées entre eux. En outre, des étab
sements de bienfaisance se multiplia
chaque jour à Bogota, à Quito et à C
racas.

La naturalisation des étrangers a
été un des principaux objets de la sc
citude de la République; la constitu
et les lois ayant rendu faciles les moy
de se faire naturaliser, un nombre co
dérable d'étrangers se présentèrent et
rent admis comme citoyens.

Une loi du 2 août 1821 qui ordonnait
tablissement d'une école primaire dans
que paroisse, avait été exécutée au-
t que les circonstances l'avaient per-
s, et des écoles expérimentales d'ensei-
ement mutuel existaient déjà dans la
pitale et les provinces. Le gouvernement
agnol n'avait pas doté une seule école
s le cours de trois siècles, et celui de
République s'occupait activement à
aniser l'instruction publique, même
milieu du tumulte de la guerre et des
barras d'un affranchissement.

Enfin, la liberté de la presse existait,
loin d'y mettre des entraves, le gou-
nement se plaignait du petit nombre
mprimeries et s'occupait des moyens
propager les journaux.

CHAPITRE XVIII.

Convention préliminaire conclue entre le gouve nement de Buenos Ayres et les Commissair de Ferdinand VII. — Ratification de chambre des représentants. — Occupation d'A requipa par les indépendants. — Cruauté Morales. — Capitulation de Morales. — Ri Aguero déclaré traître par le Congrès. Force des troupes espagnoles dans le Hau Pérou. — Combat près de Sepita. — Défaite Santa Cruz. — Entrée de Bolivar à Lima. Décrets du Congrès qui confèrent tous les po voirs à Bolivar. — Il envoie des Commissair à Riva Aguero. — Blocus de Porto Cabello. Les Espagnols chassés de Colombie. — Prise Porto-Cabello.

Le 4 juillet, une convention prélim naire fut conclue entre le gouverneme de Buenos Ayres et les commissaires Ferdinand VII, alors roi constitutionne Les commissaires furent Don Antoni Luis Peveyra et Don Luis de la Robl pour S. M. C.; et Bernardino Rivadavi ministre des affaires étrangères du go

rnement de Buenos Ayres. Par cette
nvention préliminaire :

Soixante jours après sa ratification,
s hostilités sur terre et sur mer devaient
sser entre les gouvernements indépen-
ants et la nation espagnole.

Le général en chef des forces de S. M.
u Pérou devait rester dans les positions
u'il occuperait au moment où la con-
ention lui serait notifiée.

Les relations de commerce devaient,
endant la durée de la suspension des
ostilités, être complètement rétablies
ntre les provinces de la monarchie es-
agnole, celles occupées au Pérou par les
rmées de S. M., et les États qui auraient
atifié la présente convention, et leurs
avillons respectés.

La suspension des hostilités devait du-
er dix-huit mois.

Pendant ce temps, le gouvernement
le Buenos Ayres devait négocier un traité
définitif de paix et d'amitié à conclure
entre S. M. et les États indépendants du
continent américain qui accéderaient à
cette convention préliminaire.

Les hostilités ne pouvaient recommen-
cer que quatre mois après une notifica-
tion en bonne forme.

Le gouvernement de Buenos Ayres de-

vait, aussitôt qu'il aurait reçu de l
Chambre des représentants l'autorisatio
de ratifier cette convention, négocie
l'adhésion des gouvernements du Chili
du Pérou et des provinces unies del Ri
de la Plata.

Par une loi rendue le 17 juillet, l
Chambre des représentants accorda a
gouvernement l'autorisation demandée
Don Félix Alzaga fut nommé ministr
plénipotentiaire, et plusieurs commis
saires furent envoyés auprès des différent
États, même au Paraguay.

Les Espagnols ayant abandonné Are-
quipa, Don Porto Carrero, chef patriote,
en prit possession. Deux expéditions qu
avaient mis à la voile pour *los Intermedios*,
sous les ordres des généraux Sucre e
Miller, y étaient arrivées et leurs troupes
s'étaient mises en marche pour aller re-
joindre Santa Cruz. Canterac, après avoir
dépassé Zea avec sa division et celle de
Loriga, s'était retiré par les Cordilières
vers Huamanga, non sans avoir été har-
celé par les monteneros patriotes qui l'ar-
rêtaient continuellement dans sa marche,
en lui enlevant ses chevaux et ses convois.

Une feuille de Baltimore publia alors
un acte d'atrocité commis par Morales
sur un jeune Anglais âgé de quinze

s. Ce jeune homme servait dans la ma-
ne colombienne ; dans un moment
exaspération, suite de quelques mau-
is traitements, il déserta et se cacha à
rre. Il traita de son passage à Curaçao
ec le capitaine d'une goëlette ; mais au
u de le mener à sa destination, on le livra
général Morales. Après avoir éprouvé
utes les rigueurs qui étaient le partage
s prisonniers colombiens qui tombaient
tre les mains de ce général, il projeta
s'évader, et concerta son évasion avec
eux jeunes Créoles de son âge. Au mo-
ent de mettre leur projet à exécution,
s trois jeunes gens furent arrêtés et con-
uits devant le chef espagnol. Les deux
réoles nièrent le fait et furent mis en
berté. Le jeune Anglais ne fut pas si
eureux : Morales l'accabla d'outrages.
ne put les endurer de sang-froid, et
rita le monstre, au point qu'il ordonna
e conduire sur-le-champ cet enfant à
ord d'un bâtiment, et de le pendre à la
rande vergue. On eut la cruauté de lui
aire courir la bouline, et ce ne fut qu'a-
rès avoir été déchiré de coups de gar-
ette, qu'on le suspendit à la vergue, où
on corps resta pendant 24 heures.

Le général Morales, se trouvant de
lus en plus resserré, nomma des com-

missaires pour traiter de la reddition
Maracaïbo ; le 28 juillet ils envoyère
des propositions, contenues en quinze a
ticles, au général colombien Manrique,
son quartier-général d'Alta-Gracia ;
lendemain, ce général les leur renvoya
après en avoir rejeté trois et modifié que
ques autres, dont deux seulement étaie
importants pour les Espagnols. Quelqu
jours après, Morales se rendit à discr
tion et fut transporté avec les troupes e
pagnoles à Cuba.

Cependant Riva Aguero, président d
Pérou, s'était enfui de Callao et avait é
s'installer à Truxillo. Arrivé dans cet
ville, son premier acte fut de dénier a
Congrès le droit de l'entraver dans aucun
des mesures qu'il jugerait convenable d
prendre; il publia ensuite un décret pou
le dissoudre, fit emprisonner plusieur
députés, et forma un sénat de douze mem
bres, à la tête duquel il se plaça. Il dé
porta sept représentants qu'il fit embar
quer à bord d'un bâtiment destiné pour *la*
Intermedios ; mais ce bâtiment, venant
manquer de vivres, fut obligé de touche
à un petit port entre Truxillo et Callao
les déportés profitèrent de cette circons
tance pour s'évader, et revinrent à Lima
le 1er août. Ils y rétablirent le Congrès, e

éclarèrent Riva Aguero et ses adhérents aîtres à la patrie. Le marquis de Torre agle fut nommé président-gouverneur e Lima.

D'après un rapport officiel adressé au ce-roi La Serna, sur l'effectif des forces yalistes, et leur répartition, qui fut tercepté par Santa Cruz, le total des oupes royalistes dans le Haut-Pérou, trouvait être, au 1er août 1823, de ois mille cent soixante-dix hommes, omposées de : infanterie, deux mille six ents hommes; cavalerie, quatre cent ngt; et artillerie, cent cinquante, en uatre brigades, disséminées dans treize lles ou villages, et qui ne comptaient us plus de cinq cents hommes de la vieille spagne.

Gamora, chef patriote, marchait sur requipa avec trois mille hommes, et s forces, ainsi que celles de Santa Cruz, taient tout-à-fait indépendantes de l'arée de Lima. D'un autre côté le général olombien Sucre s'avançait avec trois ille hommes sur Cusco où le vice-roi a Serna se trouvait avec seulement mille ommes. Le bas Pérou était délivré de la résence des troupes espagnoles, à l'exeption des postes qu'avait occupés l'arée de Canterac dans sa retraite de Lima.

Toute la côte du Pérou, depuis Arica, a
vingt-cinquième degré sud, jusqu'à Par
au quatrième degré sud, était au pou
voir des indépendants.

On reçut alors à Lima des nouvelles d
l'armée de Santa Cruz. Le général espa
gnol Valdez, après avoir marché le lon
de la côte, s'étant avancé à la tête de di
huit cents hommes, Santa Cruz ordonn
au colonel Cerdenna, qui était à Pomat
de se porter en arrière du défilé du Desa
guadero, et il s'y rendit en personne
suivi du bataillon de chasseurs et des vain
queurs de Pichincha, avec un escadron d
hussards. Il arriva, le 23 août, au pon
de Desaguadero, et y resta sur la défen
sive. Ayant été renforcé, le 24 et le 25
par les corps qu'il attendait et par un
colonne de treize cents hommes de dif
férentes armes, Santa Cruz marcha à l
rencontre de l'ennemi qu'il compta
trouver dans la ville de Sépita, laissan
pour la garde du pont, deux compagnie
de chaque bataillon et deux pièces d
canon. L'avant-garde des indépendant
atteignit l'ennemi au bout de deux heu
res de marche; mais, le reste de l'armé
ayant tardé à arriver, il eut le temps d
se retirer; cependant il fit halte près d
la ville dans le dessein de soutenir l'atta

des patriotes. Santa Cruz ordonna
attaque, quoique ses forces fussent
tiers inférieures à celles de l'ennemi.
igne péruvienne s'étendait sur une
ne, ayant le bataillon de la légion à sa
e, le quatrième au centre, et les chas-
à gauche; le bataillon des vainqueurs
ait la réserve. Les deux pièces d'ar-
ie, placées au centre, firent un feu
vif et bien dirigé. L'ennemi posta sa
lerie, forte de quatre cents chevaux,
rrière, et son artillerie, établie sur
éminence, ripostait à celle des pa-
s. L'infanterie, au nombre de qua-
cents hommes, s'étendait sur le
hant des collines, seul point où elle
ait combattre avec quelque chance
ccès. Au commencement de l'action
spagnols crurent avoir l'avantage et
ndirent dans la plaine où ils furent
n déroute : le résultat de cette ba-
fut cent Epagnols tués et cent qua-
ngt-quatre prisonniers, deux cent
e-vingts fusils, cinquante-deux che-
et des munitions qui tombèrent au
oir des Péruviens, qui n'eurent que
-huit hommes tués et quatre-vingt-
e blessés.
apprit aussi qu'une colonne du
d'armée du général Sucre, aux

ordres du colonel Miller, avait occup
ville d'Arequipa le 30 août; l'enn
fort de six cents hommes, s'était r
sur Cangallo. Les patriotes avaien
reçus avec enthousiasme.

La joie que causèrent ces nouvelle
bientôt troublée par le bruit qui co
d'un échec essuyé par Santa Cruz. C
ques jours après on apprit que Vald
ayant offert la bataille près de la Pa
plus grande partie de l'armée patr
forte de quatre à cinq mille hommes,
Péruviens, s'était rendue sans tire
coup de fusil, et qu'il avait mêm
impossible de les maintenir dans
rangs en présence de l'ennemi. Le g
ral Sucre avait été alors obligé d'éva
Arequipa, et Valdez avait fait sa jon
avec Canterac.

Enfin, la flotte colombienne, po
Bolivar, parut à la hauteur de Call
1er septembre. Le 2 il entra dans le
où il fut reçu par le Président; la tr
bordait la route, et le peuple acco
de toutes parts à sa rencontre. Ce f
bruit des cloches et de l'artillerie qu
conduit des portes de la ville à la m
qui lui avait été préparée, où il fut
par une députation du Congrès. Le s
ville fut illuminée.

3 septembre, le Congrès constituant
Pérou rendit un décret par lequel il
risait le président Simon Bolivar à
iner les différents provenants de la
inuation du gouvernement de Don
Riva Aguero, dans une partie de la
ublique, depuis sa destitution, pro-
ée le 23 juin 1823, et la dissolution
. représentation nationale.
: 10 du même mois, le Congrès ren-
n autre décret par lequel il déposait
e les mains de Bolivar, sous le titre
Libérateur, l'autorité suprême dans
e l'étendue du territoire de la Répu-
ue, ainsi que l'autorité politique di-
oriale.
e Congrès arrêta aussi que le grand
échal Tagle, chef du pouvoir exécu-
se concerterait avec le Libérateur sur
les objets qui rentreraient dans ses
butions, et qui ne se trouveraient pas
opposition avec les pouvoirs accordés
: chef suprême.
olivar envoya à Riva Aguero le colo-
Urdanetta et M. Galduana, pour ter-
er les différents avec lui et avec ceux
agissaient sous ses ordres; il lui
essa en même temps une lettre pour
gager à abandonner ses injustes pré-

tentions et à abdiquer le pouvoir q
avait usurpé.

Le général Paez se trouvait à cette é
que à la Guayra, où il était occupé à
célérer les préparatifs maritimes pour l
taque de Porto Cabello. Les forces
vales qui se trouvaient alors dans le p
se composaient de la frégate la Venezu
de trente-six canons; des corvettes
Bolivar de vingt-huit, le Bocaya de vi
deux, l'Urica de vingt, et du brick le
chincha de vingt-deux. On y attenda
pour les premiers jours d'octobre,
vaisseau de soixante-quatre, arrivé
avait quelque temps à Margaretta.

L'escadre de Maracaïbo devait se jo
dre à celle de la Guayra, pour forme
blocus de Porto Cabello, et y po
douze canons de dix-huit et de vingt-tr
dix-huit mille boulets, des mortiers
d'autres attirails de siége. L'investis
ment par terre avait déjà eu lieu, e
place n'était approvisionnée que p
deux mois.

Le gouvernement de Colombie ay
alors découvert que les Espagnols ent
tenaient des intelligences avec l'Espag
rendit un décret qui ordonnait leur
pulsion du territoire de la République,

it leur départ de Caracas et de la
yra au 27 septembre. Huit seule-
ıt devaient rester dans la première
:, et deux dans la seconde.
ans le mois d'octobre, l'armée indé-
lante qui assiégeait Porto Cabello
renforcée par une division de deux
e hommes, venant de Caracas sous
ımmandement du colonel Lyster. En-
le 8 novembre, les troupes des gé-
ux Paez et Bermudez donnèrent l'as-
à la ville, et, après avoir passé au
: l'épée tout ce qui faisait résistance,
:rent maîtres de la place. La formi-
e forteresse de San Felipe cessa son
ıussitôt que la musique militaire de
ıée victorieuse eut été entendue de
arnison qui, convaincue que tout
perdu, fit aux troupes colombiennes
ıvertures de capitulation, et, le 10,
ıdit. Les indépendants s'emparèrent
de tous les bâtiments légers qui se
aient dans le port, et les équipages
t faits prisonniers de guerre.
13, un exprès apporta la nouvelle
tte victoire à la Guayra, avec l'ordre
éparer des transports pour conduire
nison espagnole à Cuba.

CHAPITRE XIX.

Riva Aguero est abandonné de ses troupes. -
est fait prisonnier et envoyé à Guayaquil
Le général Miller est nommé en remplacem
de Santa-Cruz.—Trahison du marquis de T
Tagle. — La garnison livre la place de Ca
— Mouvement à Guayaquil. — Arrivée
Commissaires anglais à Bogota. — Arrivé
brick français la Gazelle. — Message du V
président de Colombie au Congrès de 182
Prise de la corvette espagnole la Cérès. — I
sage du pouvoir exécutif de Buenos Ayr
l'assemblée législative. — Dissensions entr
deux vice-rois Olanetta et La Serna.—Co
de cavalerie en avant de Jauja. — Blocu
Callao. — Proclamation de Bolivar. — Att
de Callao. — Combat livré sur les bord
l'Apurimac. — Valdez abandonne le Hau
rou. — Bataille d'Ayacucho. — Principau
ticles de la capitulation. — Lettre de Can
à Bolivar. — Mort de M. Rowecroft.

Dans les premiers jours de décem
1823, on reçut, à Lima, la nouvell
succès de Bolivar dans sa marche

ruxillo. A son approche, les troupes de va Aguero avaient abandonné ce chef ui avait ensuite été fait prisonnier et en-oyé à Guayaquil. L'armée, après sa nction avec les insurgés, montait à uatorze mille hommes. Les troupes chi-ennes qui avaient été envoyées à Arica vant trouvé, à leur arrivée, les Interme-os au pouvoir de l'armée de Valdez, ar suite de la défaite de Santa Cruz, aient retournées à Valparaiso. Le gé-éral Miller avait été nommé général en hef de l'armée péruvienne, en rempla-ement de Santa Cruz qui demandait ue sa conduite fût l'objet d'une en-uête.

Des soupçons s'étaient déjà élevés sur e marquis de Torre Tagle, président du 'érou ; on craignait qu'il ne suivît l'exem-ple de son prédécesseur qui avait entre-enu des intelligences avec les Espagnols ; t ces craintes avaient été la cause pre-nière de la nomination de Bolivar au oste de dictateur. Tant que le Libéra-eur de la Colombie resta à Lima, tout ût tranquille ; mais lorsqu'il se rendit à Truxillo, pour faire rentrer dans le de-voir Riva Aguero, le marquis excita secrè-tement à la révolte les troupes noires de la garnison de Callao, et il y réussit. Les

soldats révoltés firent proposer à Canter de lui remettre les forts de Callao, s voulait leur payer leur solde arriéré Cette proposition fut acceptée; mais au sitôt que le général fut en possession la place, au lieu de remplir ses engag ments envers eux, il en fit fusiller u grand nombre.

Cependant l'occupation probable Lima par les royalistes ne fut par rega dée, par Bolivar, comme assez importan pour l'engager à changer son plan c campagne, et il refusa de rétrograde vers la capitale dont les Espagnols pr rent possession le 27 février 1824.

Bolivar occupait alors la forte positio de Truxillo, en s'étendant jusqu'à Hua nuco; il avait déclaré traître le marqui de Torre Tagle. Le général Sucre avai dans une Sierra fertile plusieurs poste très-formidables, communiquant parfai tement entre eux. Son corps n'était pa plus nombreux que celui de l'ennemi mais il était plus concentré et en positior de prendre l'offensive; tandis que le gé- néral royaliste ne pouvait réunir ses for- ces sans abandonner les positions qu'il occupait, et qu'il lui était indispensable de conserver pour faire subsister ses troupes.

A Guayaquil, le parti servile voulut
ettre à profit l'effet produit par la nou-
elle de l'occupation de Lima, et chercha
opérer une contre-révolution en faveur
Ferdinand; mais les autorités étaient
r leurs gardes et déjouèrent le complot.
usieurs Espagnols et quelques étrangers
rent fusillés.

Les commissaires anglais, si impatiem-
ent attendus, arrivèrent enfin à Bogota,
leur présentation eut lieu le 8 mars.
. Hamilton porta la parole et assura le
ce-président Santander « que nulle
issance sur la terre n'interviendrait
ns les affaires politiques de la Répu-
ique. »

Dans les derniers jours de mars, le brick
nçais la Gazelle arriva dans la baie de
ayara, ayant à bord M. Chasseriau,
argé d'une mission diplomatique du
uvernement français auprès de la répu-
ique. Il était aussi porteur d'une lettre
comte Donzelot, gouverneur-général
la Martinique, adressée au chef du
uvernement de Colombie, dans laquelle
l'assurait que les bruits qui couraient
e la France était dans l'intention d'ai-
r l'Espagne dans la guerre existante
tre ce pays et les gouvernements de ses
ssessions dans l'Amérique du sud,

étaient dénués de fondement ; et que l
vaisseaux de guerre et les troupes arriv
à la Martinique, étaient destinés à re
forcer la station et à compléter le cor
des garnisons des colonies françaises d
Indes occidentales.

Le message du vice-président de Co
lombie à la législature de 1824 fut r
marquable en ce qu'il proclamait l'entiè
délivrance du territoire et l'expulsion t
tale des Espagnols de la République : l
Colombiens étaient encore en guerr
mais pour la délivrance du Pérou. On
trouvait aussi la première annonce d'u
congrès général de tous les états de l'A
mérique.

On apprit alors la prise de la corvet
espagnole la Cérès. Le 4 avril, les sloo
de guerre le Bolivar et le Boyaca signal
rent un bâtiment qu'ils reconnurent êt
une corvette espagnole, lui donnèrent
chasse, l'atteignirent et lui livrèrent u
combat après lequel elle se rendit.
Cérès était armée de trente-six pièces
dix-huit, de deux autres plus fortes,
avait à bord trois cent vingt-six homme
Le Bolivar était armé de vingt-deux c
ronades et avait cent cinquante-six hom
mes d'équipage; le Boyaca était mon
par cent quarante hommes et porta

gt caronades. La Cérès eut trente hom-
; tués et soixante blessés, dont trente
ururent de leurs blessures; le Bolivar
ut que quatre hommes blessés et le
'aca un blessé seulement.

.e 3 mai, le pouvoir exécutif de Bue-
Ayres adressa un message à l'assem-
e législative de cette République.

« Il y a lieu de regretter, y était-il dit,
: la cour du Brésil ait refusé de prêter
'eille aux premières remontrances qui
ont été adressées pour la restitution
la province de Monte-Video. Nous
ons fait assez pour prouver notre mo-
'ation; il reste maintenant au gouver-
ment général à agir : c'est une cause
.ionale et c'est à la nation à la défendre.

» Le gouvernement s'était flatté que la
.x de la raison aurait dicté la ratifica-
n de la convention du 4 juillet, signée
r les commissaires de S. M. C., et
nené une paix durable; mais la politi-
e qui domine à Madrid depuis le ren-
rsement de la Constitution, et les me-
res hostiles adoptées depuis cette épo-
ıe, nous portent à croire qu'il sera peut-
:e nécessaire d'achever, l'épée à la main,
œuvre de notre indépendance. Après
oir donné à S. M. C. un exemple inoui
: générosité, nous lui montrerons que

notre énergie première s'est accrue a
nos moyens de défense. »

En janvier, on avait appris à Lim
que le général Olanetta s'était fait p
clamer, dans le Haut-Pérou, vice-roi
Ferdinand, et que le vice-roi consti
tionnel La Serna et le général Cante
n'avaient pas approuvé cette usurpati

A la fin de juin on reçut quelques
tails sur la défection du général Olanet
Pesuela et Ramirez, ennemis de La Ser
avaient réussi, en Espagne, à décider
Roi à investir Olanetta de la vice-royau
du Pérou. Quand la nouvelle de cette
mination arriva, les généraux royalis
prirent le parti de La Serna et s'oppo
rent à ce que le nouveau Vice-Roi exer
son autorité. Olanetta, se trouvant e
touré par les forces de son adversai
contre lesquelles il ne pouvait lutter av
succès, se déclara en faveur de l'indépe
dance, et se porta vers les provinces
Jujuy et Sotta. Valdez le fit poursuiv
par la division Caratella qu'Olanetta b
tit complètement et dont il fit le chef p
sonnier; alors Valdez, avec son armé
traversa le Desaguadero pour le con
battre.

Bolivar ayant obtenu quelques avanta
ges de position dans les premiers jou

oût, Canterac battit en retraite vers
co, et de là sur Jauja où il avait
é des retranchements. La cavalerie
indépendants le poursuivit à marche
ée, et atteignit l'armée royaliste dans
plaines en avant de Jauja; ce n'était
la position où Bolivar avait compté
eindre; car elle était désavantageuse
r lui, d'autant plus que son infanterie
rouvait considérablement en arrière.
cavalerie, qu'il commandait en per-
ne, ayant sous ses ordres l'intrépide
éral Nicochea, fut attaquée par celle
Canterac, que ce général commandait
personne. Le choc fut terrible. Après
ieurs charges, dans lesquelles chaque
i eut tour-à-tour l'avantage, la cava-
de Canterac, quoique supérieure en
bre, mieux montée et mieux équipée,
mise en déroute, poursuivie et sabrée
ue dans les rangs de son infanterie
continuait son mouvement de re-
e, et qui bientôt prit la fuite, se re-
t en toute hâte sur Jauja. Le résultat
cette brillante affaire fut deux cent
te-cinq cavaliers tués sur le champ
ataille, un grand nombre de blessés
lus de trois cents beaux chevaux pris
équipés, outre une immense quan-
de butin dont le champ de bataille

était couvert. Canterac s'était enfui a
moins du tiers de la cavalerie qu'il a
eue en commençant l'attaque.

Bolivar continua le lendemain son m
vement en avant; après avoir établ
blocus de Callao, et lâché dans Lim
bataillon de Zulia, il poursuivit Cant
et le força d'abandonner ses retranc
ments.

Après les évènements du 6 à Ja
l'ennemi avait continué à battre en
traite : il avait déjà perdu six provi
et plus de la moitié de ses forces, de s
que son armée était réduite de ce cô
trois mille hommes presque entièrem
démoralisés. A mesure que les indé
dants avançaient, l'ennemi précipita
retraite de telle manière qu'il était
possible de le joindre. L'armée du Lib
teur s'augmentait journellement des
serteurs de l'armée royale. Le vice-ro
Serna avait fait sa jonction avec Cant
à Andahuaylas; mais il n'avait ave
que sa garde de hallebardiers. Va
était dans les environs de Potosi, ob
vant, avec deux ou trois mille homm
Olanetta qui se trouvait à Tupisa ave
nombre égal de soldats, et qui opérai
concert avec les patriotes de Salta.

Un corps indépendant, se portan

araucavelica à Huamanga, prit quatre
t soixante-douze fusils anglais tout
tis, et fit prisonnier le lieutenant-co-
el Don Ramond Dias qui escortait le
ivoi.

Le 28 août, Bolivar arriva à Huamanga
l'avant-garde de son armée était en-
e le 22; quelques corps détachés pour-
vaient l'ennemi de près. Il publia
rs la proclamation suivante :

« Soldats, vous allez achever la plus
ande entreprise qui ait jamais été con-
e à des hommes, celle d'arracher tout
monde à l'esclavage. Les ennemis que
us allez détruire se vantent de quatorze
nées de triomphes : ils doivent donc
e dignes de mesurer leurs armes avec
vôtres qui ont brillé dans mille com-
ts. Soldats, le Pérou et l'Amérique en-
re attendent de vous la paix qui sera
fruit de vos victoires, et l'Europe libé-
le tourne ses regards vers vous avec dé-
es, parce que la liberté du Nouveau-
onde est l'espérance de l'Univers. Vous
e tromperez pas son attente. Non, non,
ous êtes invincibles. »

La place de Callao essuya, dans le mois
e septembre, une attaque combinée par
rre et par mer. Le général Miller com-
andait le corps assiégeant, et l'amiral

Guise était entré dans le port, et av
capturé plusieurs bâtiments, quoiq
mouillés sous la protection des batteri

Le 29 septembre, le général Boliv
ayant atteint l'armée royaliste sur l
bords de l'Apurimac, il s'ensuivit un co
bat opiniâtre dans lequel Canterac f
défait et obligé de se retirer dans le pl
grand désordre, avec seulement sei
cents hommes, du côté de Cusco.

Dans les premiers jours d'octobre,
général Valdez fut obligé d'abandonn
le Haut-Pérou en conséquence des ordr
réitérés de La Serna, motivés sur le da
ger imminent où se trouvait Canter
d'être écrasé par l'armée de Bolivar q
avait son quartier-général à Andahuayla
sur la route de Cusco.

Enfin, après cinq mois de manœuvr
habiles de part et d'autre, et plusieu
combats qui avaient toujours été glorieu
pour les patriotes, le général Sucre pr
position à Ayacucho, à soixante lieues d
Cusco, et y attendit l'ennemi. Le 8 n
vembre, il y eut quelques escarmouch
entre les deux armées. Le 9, l'armée li
bératrice fut attaquée par Canterac q
s'était posté sur les hauteurs, en face d
camp des indépendants, quoiqu'il eût
depuis peu de temps, refusé deux fois l

mbat. Le général Valdez, qui se trou-
it le plus en avant, commandait l'aile
oite, composée de quatre bataillons de
ne, de deux escadrons de hussards et
quatre pièces de campagne. Le gé-
ral Monent commandait le centre, fort
cinq bataillons et de sept pièces d'ar-
lerie. Le reste de la cavalerie et de l'in-
nterie espagnole était derrière et en
serve.

Le général patriote Cordova attaqua
r la droite avec la deuxième division de
olombie, composée des bataillons de Bo-
ota et des voltigeurs de Pichincha et de
aracas. Le général La Mar commandait
gauche avec les bataillons du Pérou et
s légions numéros 1, 2 et 3; la division
général Lara était en réserve.

Les deux armées, quoique de force très-
égale, désiraient ardemment en venir
ux mains. Les Espagnols avaient environ
ix mille hommes, et l'armée libératrice
'en comptait dans ses rangs que cinq
ille huit cents.

Les bataillons de la seconde division
es indépendants s'avancèrent l'arme au
ras avec une intrépidité remarquable.
lle eut à peine commencé le feu, que les
'spagnols cédèrent du terrain, et que le
ésordre devint visible dans leurs rangs.

La division du Pérou, ayant éprouvé u
plus vigoureuse résistance de la part
l'avant-garde espagnole sous les ordres
général Valdez, fut renforcée de deux b
taillons de la division du général Lar
commandés par Vencedor et Vargas de
garde colombienne. Dès ce moment, ri
ne put résister à l'impétuosité des patriot
Le second escadron des hussards de Juni
commandé par Olabarria, fit une char
brillante contre l'escadron qui était pos
à la droite du général Valdez, et obti
une victoire complète sur cette cavaleri
Les grenadiers à cheval de Colombie aya
mis pied à terre, chargèrent l'infanter
espagnole, en se portant contre elle p
leur flanc droit. Le régiment des hussar
de Colombie, sous les ordres du colon
Silva, chargea, la lance en avant, l
grenadiers à cheval de la garde du Vic
Roi, et les mit en déroute : ce brave co
lonel reçut trois coups de lance. Le ch
qui décida de l'action fut court, ma
terrible. L'armée libératrice eut un gén
ral, huit officiers et trois cents homm
tués, et six généraux, trente-quatre off
ciers et quatre cent quatre-vingts solda
blessés. Du côté des Espagnols, le Vic
Roi blessé et prisonnier, six généraux tué
et deux mille six cents soldats tués o

ssés. Les débris de l'armée espagnole, is les ordres du général Canterac, ca-ulèrent le même jour avec le général cre.

Les principaux articles de la capitula-n furent :

« Les troupes espagnoles évacueront t le territoire qu'elles occupent jus-'à Desaguora, et livreront à l'armée co-nbienne tout leur matériel.

» L'armée se rendra prisonnière de erre. Tous les employés pourront se ndre librement dans leurs foyers aux is du Pérou, ou entrer dans l'armée ruvienne en conservant leurs grades.

» Les propriétés des Espagnols absents ont respectées.

» La forteresse de Callao sera livrée à rmée libératrice.

» Les vaisseaux de guerre et de com-rce pourront quitter la mer Pacifique, tefois sans s'arrêter dans les ports oc-pés par les Espagnols.

» Tous les officiers prisonniers seront s de suite en liberté. »

Quelques jours après la bataille d'Aya-cho, le général Canterac écrivit à Boli-la lettre suivante :

« Admirateur ardent de votre gloire, oique vaincu, je ne puis m'empêcher vous féliciter sur l'heureuse issue de

votre expédition du Pérou, et sur
journée si bien disputée d'Ayacucho.
saisis cette occasion de vous offrir m
services et de vous saluer au nom des a
tres généraux espagnols. »

Un évènement déplorable arriva le
décembre, aux portes de la capitale
Pérou. Les patriotes rentrés à Lim
avaient investi Callao, et leurs avan
postes étaient très-près de ceux de
garnison. Les Espagnols avaient de
pièces de canon destinées principaleme
à battre la route, mais qui, selon le b
soin, se portaient sur divers points de
ligne. M. Rowecroft, consul-général
S. M. Britannique au Pérou, en uniform
de l'association des chevau-légers
Londres, retournait de Callao à Lima
11 décembre au soir, accompagné d'
domestique et suivi de sa voiture dans l
quelle se trouvait sa fille. Arrivé à port
de voix des postes colombiens, on cr
trois fois : *Qui vive!* mais, au lieu
répondre et de faire arrêter sa voitur
il continua de s'avancer. Les sold
crurent, aux pas des chevaux et
bruit des roues de la voiture, que l
deux pièces de canon approchaient;
firent feu, et M. Rowecroft fut attein
Ramené à Callao, il expira le lendemai

CHAPITRE XX.

colonel Rodil refuse de remettre aux indépen-
ants les forteresses de Callao. — Bolivar le dé-
are hors la loi des nations. — Assassinat de
Monteagudo. — Tentatives d'assassinat sur la
ersonne de Bolivar. — Dépêche de Bolivar au
énat de Colombie. — Bolivar convoque le
ongrès constituant du Pérou et abdique la
ictature. — Honneurs et récompenses qui lui
ont décernés ainsi qu'à l'armée libératrice. —
Olanetta battu et blessé mortellement. — Dé-
rets du Congrès du Rio de la Plata relatifs à
a guerre avec le Brésil. — Bolivar convoque
ne assemblée des provinces du Haut-Pérou. —
a corvette espagnole l'Achille est livrée au gou-
ernement chiléen. — Ambassade du Congrès
es Provinces-Unies du Rio de la Plata envoyée
Bolivar. — Décrets. — Escadre brésilienne
evant Buenos Ayres. — Monte-Video. — In-
asion de la province de Chiquitos par les Bré-
iliens. — Le général Rodil propose de capituler.
— Description de Callao. — Lettre du Pape.

Le colonel Rodil ayant refusé de recevoir des parlementaires et de rendre les forteresses de Callao d'après la capitula-

tion du général Canterac, le général Bo
livar rendit dans le mois de janvier 182
le décret suivant :

« Les ennemis qui occupent les forte
resses de Callao sont considérés comm
s'étant séparés de la nation espagnole. I
sont, quant à la République du Pérou
hors la loi des nations.

» Tous bâtiments qui fourniraient de
secours à la forteresse de Callao, ne pour
ront entrer dans les ports de la Républi
que. Toutes personnes qui, par terre
introduiront ou tenteront d'y introduir
des secours, seront punies de la pein
capitale. »

Dans la soirée du 30, Don Bernard
Monteagudo fut assassiné à Lima, prè
de l'Eglise de San Juan de Dios. Un indi
vidu lui plongea un poignard dans l
poitrine, et il mourut sur la place. E
examinant la plaie, on reconnut qu
l'arme dont il avait été frappé était très
acérée. Tous les couteliers de Lima fu
rent mandés et interrogés à ce sujet. L'u
d'eux ayant dit qu'il avait aiguisé deu
poignards que lui avait apportés un nègr
dont il ignorait le nom, mais qu'il pour
rait reconnaître ; on fit sur-le-champ pu
blier une proclamation sur le recrute
ment de l'armée, portant exemptio

ur tous les esclaves et les noirs libres, ıxquels on enjoignait de se présenter au ıreau de l'adjudant-général pour obte- r un certificat. Ce stratagème réussit : ı grand nombre de noirs se présentè- ıt, et le coutelier, qu'on avait fait ca- er, reconnut celui qui l'avait employé ; ı le saisit et on lui demanda ce qu'é- ient devenus les deux poignards dont ıı, évidemment, avait servi à assassiner onteagudo. Le nègre confessa son cri- e, remit celui qu'il avait, et ajouta que, couvert par un décret de la Providence, devait déclarer qu'il avait été poussé à meurtre par le gouverneur de la for- resse de Callao, et qu'on trouverait le cond poignard dans la manche gauche ı premier domestique du général Boli- r, qui devait s'en servir le soir même ur assassiner son maître. Le poignard t en effet trouvé sur ce domestique. Boli- r avait déjà échappé cinq ou six fois au d'assassins soudoyés par les Epagnols. La nouvelle de la victoire d'Ayacucho parvint à Bogota que le 8 février ; on eut en même temps une dépêche du ésident-Libérateur, en date du 22 dé- mbre 1824, adressée au Président du nat de Colombie, dans laquelle il dé- ırait : Qu'il avait terminé sa mission,

et que le temps était venu de remplir la
promesse qu'il avait faite à son pays, de
se retirer de la vie publique dès qu'il n'aurait plus d'ennemis en Amérique. « Je
veux, y disait-il, convaincre l'Europe et
le Nouveau-Monde de l'horreur que j'ai
pour le pouvoir suprême. Ma conscience
souffre du poids des atroces calomnies
dont je suis accablé également par les
liberales d'Amérique et les *serviles* d'Europe. Nuit et jour je suis tourmenté de
l'idée qu'on peut penser que les services
que j'ai rendus à la cause de la liberté
sont le résultat de mon ambition. »

Il finissait en priant le Sénat d'accepter
sa démission de la présidence de Co-
lombie.

Le lendemain 9, le Congrès tint une
séance extraordinaire pour prendre en
considération la dépêche du Président.
La lecture de cette pièce fut suivie d'un
plus profond silence. Enfin M. Torres se
leva, déclara que ce serait un déshon-
neur pour la nation et un crime pour le
Congrès que de consentir à la demande
du Président; elle fut ensuite mise aux
voix et rejetée à l'unanimité. Le résultat
du scrutin fut accueilli aux cris de Vive
le Libérateur !

Le 10 février 1825, jour anniversaire

l'établissement de la dictature, le Con-
s constituant du Pérou tint sa première
nce depuis sa dissolution par le fait
rétablissement momentané de l'auto-
de l'Espagne à Lima. Bolivar, en
lité de chef suprême de la république,
rendit en grande pompe au sein de
semblée et prononça un long discours.
rès avoir fait remarquer aux représen-
ts du peuple péruvien qu'ils s'assem-
ient sous les drapeaux pris à Ayacucho,
s cette bataille qui avait pour jamais
les destinées du Nouveau-Monde, et
mi lesquels on distinguait celui avec
uel Pizarre était entré, il y avait trois
ts ans, dans la capitale des Incas ; il
r rendit compte de son administration
le et militaire, et termina ainsi son
ours : « Le Congrès péruvien doit re-
der aujourd'hui son pays affranchi des
x plus terribles fléaux qui existent dans
monde : de la guerre, par la victoire
yacucho, et du despotisme, par ma
nission de la dictature. Proscrivez à ja-
is, je vous en conjure, cette terrible
orité qui devint le tombeau de la li-
té romaine. Mon devoir comme sol-
m'appelle à contribuer à l'affran-
ssement du Haut-Pérou et à la reddi-
n de Callao, ce dernier boulevart du

despotisme espagnol en Amérique. Je retournerai ensuite dans ma patrie rendre compte aux représentants du peuple colombien de ma mission au Pérou pour l'établissement de notre liberté et la gloire de l'armée libératrice. »

Le Président du Congrès répondit au Libérateur en le pressant de conserver la dictature; mais Bolivar répliqua qu'il était venu dans le pays pour l'assister comme soldat, et non pas pour le gouverner, et que les générations futures auraient en exécration la mémoire des hommes qui proposeraient de faire gouverner le Pérou par un dictateur et par un étranger. Après son départ, le Congrès vota des remercîments à l'armée libératrice, et rendit un décret qui prolongeait la dictature sous un autre titre jusqu'au commencement de 1826. Une députation se rendit aussitôt auprès de Bolivar qui accepta la direction des affaires, mais qui délégua une portion de son autorité au conseil des ministres.

Aussitôt après son installation, le Congrès nomma une députation pour aller remercier le Congrès et le pouvoir exécutif de Colombie de la part active et importante qu'ils avaient prise à la conquête de la liberté et de l'indépendance

pays des Incas, et en même temps
ır demander que le Libérateur restât
Pérou le temps nécessaire pour conso-
er l'œuvre de sa sagesse et de sa
eur.

Le Congrès décerna ensuite à Bolivar
itre de *Père du peuple et Sauveur du Pé-*
. Le 12 février il rendit un décret por-
t qu'il serait frappé une médaille ayant
n côté le buste de Bolivar, avec cette
nde : «*A son Libérateur Simon Bolivar.*»
u revers les armes de la république,
c ces mots : *Le Pérou délivré à Ayacu-*
, 1824. » Une statue équestre devait
être érigée à Lima, et il devait con-
er à vie le titre de Président de la ré-
lique. Le Congrès conféra ensuite
i de grand maréchal d'Ayacucho au
éral Sucre, et accorda une forte ré-
pense pécuniaire à l'armée libéra-
e.

e général Bolivar refusa absolument
ecevoir des récompenses telles que
s qu'on voulait lui décerner, en di-
qu'il les refuserait de son propre
; et en déclarant qu'il acceptait seu-
nt la médaille, comme étant à ses
une récompense au-dessus de ses
s.

général Olanetta ayant évacué la

ville de Potosi le 28 mars, le général S
cre entra le lendemain dans cette capita
Le 1er avril, à trois heures, Olanetta, a
un corps de sept cents soldats, fut r
contré à Tumusla par le colonel
Carlos de Medina Cœli à la tête de t
cents hommes du district de Chichas
combat dura jusqu'à sept heures du s
Olanetta, blessé mortellement, ex
le lendemain. Le résultat de cette aff
fut l'anéantissement de ce corps, d
cents prisonniers, dont vingt offici
toutes les munitions, et une grande qu
tité de bagages.

Le 17 avril, le gouvernement péru
rendit un décret ordonnant la confi
tion, au profit de l'état, de tous l
et marchandises appartenant à des s
de l'Espagne, qui seraient à l'aveni
troduits sur le territoire de la républi
ainsi que les produits du sol de l'Espa
et quatre mois après la publication
décret, la confiscation de tous bâtim
à bord desquels on trouverait des
priétés espagnoles de quelque natur
ce fût.

Le 9 mai, le Conseil exécutif de l
publique de Buenos Ayres adress
Congrès un message dans lequel il lu
nonçait qu'une guerre venait de

encer dans la partie orientale des pro-
nces unies de la Plata avec le Brésil, et
i demandait d'augmenter les forces mi-
aires de l'Uruguay.

Dans sa séance du 11, le Congrès rendit
décret pour autoriser le gouvernement :

1° A prendre des mesures pour la sû-
é de l'État, et à renforcer le corps qui
trouvait dans l'Uruguay.

2° A demander aux gouvernements des
férentes provinces de mettre à sa dis-
sition toutes les troupes dont on n'avait
s besoin pour le service intérieur.

3° A leur demander une partie de leurs
lices.

4° A envoyer aux frontières toutes les
crues.

De 16 mai, Bolivar, ayant son quartier-
néral à Arequipa, ordonna la réunion
assemblée générale des provinces du
aut-Pérou, pour exprimer librement
ar volonté relativement à leurs intérêts
au mode de gouvernement à établir.
s délibérations de cette assemblée ne
uvaient recevoir de sanction jusqu'à
nstallation du Congrès péruvien de
26; et, en attendant, ces provinces
vaient rester soumises à l'autorité di-
cte du général Sucre, tout en dépen-
nt du gouvernement suprême du Pérou.

Dans le mois de juin, la corvette esp
gnole *l'Achille* entra dans le port de Va
paraiso. Ce bâtiment s'était séparé
l'Asia et du *Constante*, pour retourner
Europe; mais, l'équipage s'en étant e
paré, les officiers ne purent mettre
dessein à exécution, et furent obligés
se laisser conduire à Valparaiso où la c
vette fut livrée au gouvernement chilée

Le Congrès général des provinces un
du Rio de la Plata, rendit alors un déc
portant qu'une ambassade serait envo
au libérateur Simon Bolivar, pour le co
plimenter sur les services éminents q
avait rendus à la cause de l'indépenda
du Nouveau-Monde dont il avait irré
cablement établi la liberté. L'ambassa
devait régler avec lui toutes les difficul
relatives aux quatre provinces du Ha
Pérou qui faisaient depuis long-tem
partie de l'Union : leur négociation
vant avoir pour base de laisser ces p
vinces parfaitement libres de décide
dans l'assemblée indiquée par le gra
maréchal d'Ayacucho, Jose Sucre,
qu'elles jugeraient être le plus avan
geux pour leurs intérêts et leur bien-êt
déclarant ne point s'y opposer.

Le 4 et le 5 juillet 1825, Bolivar re
plusieurs décrets à Cusco.

Dans le premier, il commençait par
clarer que l'égalité est la base de toute
nstitution; et, après avoir fait le détail
s services personnels exigés autrefois
indigènes, ainsi que des exactions et de
ppression sous lesquelles ils gémissaient,
rdonne que ceux qui voudront les em-
yer devront faire avec eux des contrats
uliers, et les payer pour les services
ils réclameront d'eux.

Le deuxième décret était relatif à la
tribution des terres appartenantes à
tat.

Le troisième prononçait l'abolition de
s les titres héréditaires, et, en parti-
ier, de celui de Cacique.

Le quatrième et le cinquième étaient
atifs à l'éducation des troupeaux et à
mélioration des races de bêtes à laine,
ets pour lesquels il instituait des prix.

Le sixième décret concernait l'établis-
nent d'écoles à la Lancastre au Pérou,
es postes.

Dans les premiers jours de juillet une
ision navale brésilienne, sous le com-
ndement du vice-amiral Lobaz, arriva
s la rade extérieure de Buenos Ayres.
Vice-Amiral envoya aussitôt un offi-
r à terre pour demander que le gou-
nement renonçât à toutes prétentions

sur la Banda oriental, et reconnût l'e
pereur pour possesseur légitime de ce
province.

Le gouvernement de Buenos Ayres
pondit que l'Amiral devait faire reti
ses forces de devant la place, com
mesure préliminaire de toute espèce
négociation.

Monte-Video était alors investi par ci
cents hommes sous les ordres du ma
Ariba. Ce corps était un détachement
l'armée patriote commandée par le
néral en chef *ad interim*, don Juan An
nio Savalleja, qui était composée de tr
mille hommes bien armés et bien dis
plinés.

Le général Sucre venait d'informer
une dépêche le Congrès des provin
unies de la Plata, que les troupes
l'empereur du Brésil avaient envahi
occupé la province de Chiquitos dan
Haut-Pérou, vers le 16 avril.

Le général brésilien avait adressé
commandant de l'armée libératrice
Pérou une note insolente dans laquell
lui faisait savoir que la province de C
quitos avait été placée sous le gouver
ment de S. M. T. F. d'après le vœu
habitants, et incorporée à l'empire
Brésil.

En adressant la même note au chef militaire de Santa-Cruz, il avait ajouté :

« Je vous envoie cette dépêche afin que vous soyez instruit de ce qui s'est passé, vous donnant en même temps ma parole que dans le cas d'une violation de la paix, je marcherai contre vous : je détruirai vos troupes et la ville de Santa-Cruz, dont je laisserai à peine quelques débris pour appeler cet évènement à la postérité. »

Le général Sucre avait répondu à la lettre du commandant brésilien, que la province de Chiquitos appartenait au Pérou ; que le gouvernement péruvien désirait la paix et ne craignait pas la guerre, et que si les Brésiliens ne quittaient pas sur-le-champ cette province, il marcherait contre eux, entrerait sur leur territoire, et y porterait le ravage pour répondre à la note indécente du général, et en représaille de la guerre atroce dont il le menace.

Le général Rodil, convaincu enfin de l'impossibilité de recevoir des secours et de prolonger la défense de la forteresse de Callao, écrivit au commandant du siége :

« La garnison de Callao désire capituler à condition qu'il sera permis aux troupes de sortir avec les honneurs de la

guerre, et de conserver ce qu'elles possèdent actuellement en numéraire et en autres objets; qu'elles jouiront de leur liberté personnelle, et qu'elles seront embarquées pour l'Europe le plus tôt possible. A ces conditions, le général Rodil consent à rendre la forteresse.»

Cette proposition fut envoyée immédiatement au général Sucre, qui était à Potosi, et qui la rejeta.

La ville de Callao est bâtie sur une langue de terre qui avance dans la mer. Les fortifications consistent en trois châteaux armés de cent quatre-vingt-dix pièces de canon. Ces châteaux commandent la ville, le port et l'espèce d'isthme par lequel on arrive à la place. Ils sont bâtis en pierre, leurs murailles trés-épaisses ont un fort talus destiné à rendre plus difficile de les battre en brèche; des fossés larges et profonds, avec chemins couverts et palissadés, entourent ces fortifications. Au 1er août la garnison se trouvait réduite à huit cents hommes. Les châteaux, qui contenaient une grande quantité de munitions et des sommes considérables en or et en argent, étaient assiégés, par terre, par une armée de quatre mille patriotes, et bloqués du côté de la mer par une escadrille de cinq à six bâ-

ments de guerre. Comme Rodil faisait
cher sous le canon de la place, et qu'il
ossédait assez de terrain sous cette même
otection pour y faire venir des herbes
otagères, il était à même de procurer
uelques vivres frais à ses soldats. L'ar-
ée indépendante occupait la petite ville
Bellavista, située sur la route de Lima;
le avait été presque entièrement dé-
uite par les batteries des châteaux; pen-
ant trois mois on s'était battu presque
us les jours, et le feu de la place était
rrible : elle rendait aux assiégeants au
oins dix boulets pour un.

Rodil redoutait le mécontentement de
s troupes, et s'attachait à prévenir toute
ntative de sédition par une sévérité bar-
are. Il avait établi parmi la garnison la
scipline la plus rigoureuse; tout rassem-
ement de plus de trois personnes était
éfendu, et toute marque de méconten-
ment punie de mort à l'instant même.
n colonel lui ayant un jour représenté
ue les soldats étaient disposés à mourir
ous son commandement en défendant
s châteaux, mais qu'ils désiraient sa-
oir quelles étaient les chances de succès,
odil fit aussitôt assembler la garnison,
laquelle il déclara que ses affaires étaient
ans un état désespéré, et qu'il ne voulait

garder avec lui que des hommes de bonne volonté : qu'en conséquence il engageait ceux qui ne se sentaient pas disposés à rester, à poser leurs armes et à s'avancer vers lui. Il y eut environ quarante hommes, ce colonel compris, qui donnèrent dans le piége : il les fit fusiller sur-le-champ. Depuis ce temps personne n'osait se plaindre.

Le pape ayant enjoint par une lettre encyclique aux évêques de recommander l'union des Etats dans lesquels ils résidaient avec la métropole, le gouvernement de Bogota adressa, à la fin de juillet, une circulaire aux intendants des départements, pour que tout membre du clergé qui, par des paroles, des écrits ou de toute autre manière, se conformerait aux injonctions du pape, fût sur-le-champ déféré aux tribunaux pour être jugé d'après la loi *de patronato*.

CHAPITRE XXI.

ces provinces du Haut-Pérou s'érigent en état indépendant, sous le titre de république de Bolivia. — Troubles à San Juan. — Bolivar quitte Lima. — Déclaration d'indépendance de la Banda oriental. — Traité conclu entre Colombie et le Mexique. — Victoire remportée sur les Brésiliens par Fructuoso Ribeira. — L'armée brésilienne défaite complètement à Sarandi. Note du secrétaire des affaires étrangères de Buenos Ayres. — Prise du château de St.-Jean d'Ulloa. — Iturbide empereur. — Son abdication. — Son exil. — Son retour. — Sa mort. — Départ de la flotte chiléenne pour l'île de Chiloë. — Déclaration de guerre du Brésil. — Proclamation du général Lavalleja. — Manifeste de la République des Provinces-Unies du Rio de la Plata. — Adresse d'Alvear à Bolivar. — Sa réponse. — Reddition de Callao. — Prise de Chiloë. — Prise de Santa Theresa et du fort Miguel. — Situation de l'armée patriote sur l'Uruguay. — Réélections de Bolivar et de Santander à Bogota.

Le 5 août 1825, les provinces du Haut-Pérou, c'est-à-dire La Paz, Potosi, Cher-

chas, Cochabamba et Santa-Cruz, pu
blièrent un manifeste dans lequel la re
présentation souveraine déclarait, a
nom et d'après les pouvoirs illimités d
ses électeurs, que l'instant était arriv
de s'affranchir du joug oppressif, injust
et misérable du roi Ferdinand VII; qu
le pays cessait de se soumettre à la dégra
dante condition de colonie espagnole
qu'en conséquence la représentation de
clarait en même temps que, l'intérêt d
pays n'étant pas d'être réuni à aucun
république limitrophe, les provinces d
Haut-Pérou s'étaient érigées en état sou
verain et indépendant de toute nation
aussi bien de l'ancien que du Nouveau
Monde. L'assemblée décréta, le 11 août
que cet état porterait à l'avenir le nom
de *République de Bolivia.*

Des troubles avaient eu lieu à San Jua
le 26 juin : le gouverneur Carrel de l
Carrera de Cuyo avait été arrêté par un
partie des troupes de la garnison, et u
autre nommé à sa place.

Cependant, quoique les factieux, aug
mentés des criminels des prisons, qu
occupaient San Juan, eussent fait u
traité de réconciliation avec les habi
tants qui s'étaient réunis dans la vill
d'Angaco, les premiers étaient encore mai

res de la ville dans le mois de septembre. Ces séditieux et ces vagabonds avaient été xcités par un prêtre fanatique nommé astonga. Le gouverneur Carrel s'était réugié à Mendoza, avec quelques-uns des abitants les plus respectables, jugeant que a révolution ne pouvait être apaisée sans ecours. Aussitôt que le gouvernement de uenos Ayres reçut la nouvelle de cette ébellion, il soumit l'affaire au Congrès ui prit des mesures répressives pour faire entrer ces fanatiques dans le devoir.

Avant de quitter Lima, Bolivar adressa ux citoyens une proclamation pour leur nnoncer qu'il allait s'absenter et se renre dans les départements du sud, pour âcher d'améliorer la situation de leurs abitants qui avaient besoin de la préence d'une autorité suprême pour les oulager des maux du despotisme.

Le 26 août la chambre des représenants de la Banda oriental, assemblée à lorida, publia une déclaration d'indéendance par laquelle elle renonçait à autorité du Roi de Portugal, de l'Empeeur du Brésil ou de tout autre Prince ou tat; déclarant se joindre aux provinces nies du Rio de la Plata.

Un traité d'union, de ligue et de condération, fut conclu le 20 septembre,

entre la Colombie et le Mexique. Ce trait
était à peu près semblable à ceux que l
Colombie avait déjà faits avec les répu
bliques voisines de son territoire.

Le 22 septembre, le général Lavallej
reçut avis que l'ennemi se préparait
marcher contre lui en deux colonnes. L
24 septembre, au point du jour, Fruc
tuoso Ribeira, avec deux cent cinquant
hommes, surprit un grand dépôt de ch
vaux de cavalerie, et s'en emparait lor
qu'on lui annonça l'approche d'une co
lonne impériale forte de sept cents hom
mes. Ribeira alla prendre position à un
demi-lieue du Rio Negro où il attend
l'ennemi qui fut attaqué avec vigue
et défait complétement. La perte des im
périaux fut de cent hommes tués, do
seize officiers et un colonel, et de plus
trois cents prisonniers. Ribeira fit ensui
sa jonction avec Lavalleja.

Le 19 octobre, le major Valasco ap
porta à Buenos Ayres la nouvelle de
défaite des troupes brésiliennes dans
Banda oriental, et de leur retraite sur
Rio Grande.

La totalité des forces patriotes avaie
rencontré, le 12, l'armée impériale da
la Oxqueta de Sarandi, et l'avait com
plétement battue après un combat op

âtre. Plus de cent officiers et huit cents ldats avaient été faits prisonniers. Le ıamp de bataille était couvert de morts r un espace de trois lieues : toute la calerie brésilienne avait été détruite.

Le 4 novembre, Don Manuel Jose Gara, secrétaire des affaires étrangères de république de Buenos-Ayres, adressa ıe note au ministre des affaires étranres du Brésil, relativement à la Banda iental.

« Les habitants de la Banda oriental, y ait-il dit, ayant affranchi leur territoire ıi était occupé par les troupes de S. M. I., ayant établi un gouvernement régu-er, ont solennellement declaré nuls les ;tes par lesquels on avait prétendu inorporer cette province à l'Empire brésien, et ont déclaré que leur vœu était e se réunir aux autres provinces de la lata.

» Le Congrès général des provinces ıies ne peut refuser d'user d'un droit ıi n'a jamais été contestable, ni, sans éshonneur, abandonner à son sort un euple brave et exaspéré.

» D'après ces motifs, il a été décrété, ans la séance du 25 octobre dernier :

» Que le Congrès reconnaît, *de facto*, ı province de la Banda oriental comme

incorporée à la République des provinc
unies du Rio de la Plata, à laquelle el
appartient de droit, et en outre désire ap
partenir.

» D'après cette déclaration, le gouver
nement général est obligé de pourvoir
la sûreté et à la défense de la Banda orié
tal. Il emploiera donc tous ses moyen
pour accélérer l'évacuation des deux seu
points encore occupés par les forces d
S. M. I. »

Le dernier boulevart des Espagno
dans le Mexique, le château de Saint-Jea
d'Ulloa, tomba alors au pouvoir des ind
pendants.

Quelque temps après la prise du Mexic
par Iturbide et la mort d'Odonoju, la régen
ce avait déclaré que, vu l'état du Mexiqu
il était nécessaire d'élire un empereur
et nommé Iturbide à cette haute dignit
Tandis qu'il se faisait couronner, un corp
de dix mille patriotes se formait. Il a re
cours aux supplices, fait arrêter quinz
membres du Congrès et un grand nom
bre de citoyens. Il remplace l'assemblé
nationale par une junte qu'il compose
son gré.

Cependant l'armée impériale est battu
dans toutes les rencontres, et Iturbide es
forcé d'abdiquer.

Une constitution, d'après le système
lératif, est proclamée, et le Mexique se
me en République. Le premier soin du
ngrès fut d'agir généreusement envers
x-empereur; mais, jugeant sa présence
ngereuse, il lui fut enjoint de se rendre
Italie où il devait jouir d'une rente
15,000 dollars avec le titre d'Excel-
ce.

après être resté peu de temps dans
te contrée, Iturbide passa en Angle-
re d'où il partit pour retourner au
xique. Il débarqua à la barre de Soto
la Marina, le 14 juillet 1824, avec sa
me, deux de ses enfants et quelques
sonnes. Arrêté aussitôt son débarque-
nt par le général de la Garza, peu de
rs après il fut jugé et fusillé.

hassés du Mexique, les Espagnols s'é-
nt retirés dans le château d'Ulloa; ils
maintinrent trois années; enfin, en
embre 1825, la garnison se trouvant
uite à cinquante-sept hommes, le gé-
al Coppinger capitula, et remit aux
éricains ce dernier morceau, si long-
ps disputé, d'un territoire possédé
dant tant d'années par la couronne
spagne.

Le 27 novembre, la flotte chiléenn ayant à bord trois mille cinq cents ho mes, mit à la voile de Valparaiso p agir contre l'île de Chiloë, dernier fuge des Espagnols dans le Chili.

Dans les premiers jours de décemb la nouvelle de la défaite des Brésilie étant parvenue à Rio Janeiro, y fit profonde sensation; il y eut des ch gements dans le ministère, et l'Em reur prépara une nouvelle expédit Le 10, Don Pedro publia une dé ration de guerre contre les provin unies du Rio de la Plata, et autorisa l mement des corsaires contre cette Ré blique.

Le général Lavalleja, capitaine gé ral de la province orientale, publia 19 décembre, une proclamation adre aux habitants.

« Quand j'ai débarqué sur les riv de mon pays natal, y disait-il, pour franchir du joug honteux du despot Brésil, je n'ai compté que sur le n enthousiasme qui enflammait vos à contre un perfide usurpateur..... J'a victorieux le 24 septembre, et le 12 o bre..... La liberté de la province a scellée du sang de quelques-uns de

aleureux enfants, et l'alarme et la ter-
eur sont répandues sur le territoire du
Brésil.....

» Habitants de la province orientale,
e moment est venu de courir aux armes:
otre devoir vous y appelle.... Nous som-
nes forcés de faire la guerre : faisons en
orte que nos ennemis en ressentent les
ntales conséquences. Le tyran craint la
ésistance des hommes libres. Soyez as-
urés que ses lâches esclaves n'oublieront
as de sitôt la charge de Sarandi.....

Le 2 janvier 1826, la République des
rovinces unies de la Plata publia contre
'empereur du Brésil un manifeste suivi
'un décret par lequel, quoiqu'à regret,
e gouvernement, chargé du pouvoir
xécutif national, autorisait la course
naritime contre les bâtiments et mar-
handises ou autres propriétés de l'Empe-
eur du Brésil et de ses sujets.

Déjà, dans le mois de décembre, il
vait été fait des additions à la loi du 17
écembre 1823, concernant les milices
e la République : tous les hommes ma-
iés, de dix-huit à quarante-cinq ans, et
es célibataires jusqu'à cinquante, de-
raient être enrôlés dans la milice active :
t les hommes mariés de quarante-cinq
soixante, et les célibataires, de cin-

quante à soixante ans, faire partie de la milice passive.

Le Congrès général avait ouvert au gouvernement un crédit de 1,200,000 piastres pour les dépenses extraordinaires de l'année.

Dans les premiers jours de janvier il parut, dans le Constitucional de Bogota, une adresse du général Alvear, ambassadeur de la république du Rio de la Plata, à Bolivar, dans laquelle il complimentait le Libérateur et le pays auquel il appartient, sur les glorieux efforts qui avaient terminé la lutte avec l'Espagne dans cette partie de l'Amérique. Il se plaignait ensuite des agressions de l'empereur du Brésil, et réclamait l'assistance du héros colombien, pour les réprimer.

Dans sa réponse, le général Bolivar manifesta le plus vif intérêt pour la prospérité de la république du Rio de la Plata. Il regrettait que l'Empereur du Brésil occupât une province et fortifiât des villes qui ne lui appartenaient pas; et il s'indignait particulièrement de l'invasion de ses troupes dans la province de Chiquitos. Enfin, il parlait dans des termes non-équivoques des moyens que les Etats de l'Amérique du sud avaient de faire valoir leurs droits contre *les violateurs de la loi*

s nations, par lesquels ils avaient été sultés et dont on avait bien voulu lais- r jusqu'alors les excès impunis.

Depuis long-temps des négociations aient été entamées pour la reddition Callao, sans amener aucun résultat. ns les premiers jours de janvier, Rodil oposa un nouveau projet de capitula- n en trente et un articles, portant : Qu'il rait accordé une amnistie ou pardon néral à tous et à chacun des individus fermés dans la place, à quelque classe ou quelque condition qu'ils appartinssent, t militaire, soit ecclésiastique ou ci- e, en sorte que leurs personnes soient iolables, quels que puissent être les vices qu'ils aient rendus au Roi.

Les officiers, les fonctionnaires publics autres personnes, enfermés dans la ce, devaient être transportés à bord de iments anglais et aux frais des indé- ndants, dans le lieu où ils désireraient rendre, avec permission toutefois de ter en Amérique pour tous ceux qui féreraient prendre ce parti. Six mois r étaient accordés pour disposer de rs propriétés et de leurs effets.

lais les articles 11 et 21 furent rejetés les indépendants. Ils étaient ainsi çus :

« Les officiers supérieurs et les fonction
naires qui voudraient entrer au service d
la république seront admis avec leurs gra
des respectifs. »

« La république du Pérou se charger
de toutes les dettes contractées par l
gouverneur depuis la prise de possessio
de la forteresse, le 29 février 1824. »

Enfin, Rodil ayant accepté cette capi
tulation ainsi modifiée, elle fut ratifié
le 22 janvier, et le 23 la forteresse fut re
mise à l'armée indépendante sous les o
dres du général Solon.

Les royalistes avaient mangé tous leu
chevaux et mules, et, en dernier lieu
s'étaient nourris de la chair de leurs com
pagnons tués par les assiégeants. Lorsqu
ces derniers prirent possession de la fo
teresse, il y régnait un si mauvais a
qu'on fut obligé d'en défendre l'entrée
une grande quantité de cadavres n'aya
point été enterrés.

Dix jours s'étaient à peine écoulés d
puis l'occupation de Callao, que celle d
Chiloë porta le dernier coup à la pui
sance espagnole, et consomma la sép
ration de l'Amérique de l'Espagne. D
années de guerres partielles, soutenu
avec plus ou moins de succès, mais to
jours sans ensemble de la part des rép

iques naissantes, ont pourtant suffi, ·âce au génie d'un seul homme, l'im-ortel Bolivar, pour renverser la puis-nce espagnole dans l'Amérique du sud.

Les journaux de Buenos Ayres publiè-nt alors le récit des avantages rempor-s à la suite des opérations militaires du néral Lavalleja, avantages qui consis-ient dans la prise que les républicains aient faite de l'importante place de nta Theresa et du fort Miguel qu'ils gardaient comme la clef du territoire l'ennemi.

Le gouverneur de Monte-Video, se ouvant à cette époque très-resserré, pu-ia ou laissa publier un avis à tous les abitants de la Cisplatine, par lequel on omettait trois mille milreas à la per-nne qui livrerait la tête de Juan Anto-o Lavalleja, et quatre mille à celui qui rerait celle de Fructuoso Ribeira.

Le quartier-général de l'armée patriote trouvait le 12 mars à Arrago de San se de l'Uruguay. L'infanterie, qui était stée sur la rive droite du fleuve venait se rallier. L'ennemi n'avait fait aucun ouvement vers les frontières. Le géné-l Benito Marlinez, nommé chef d'état-ajor de l'armée nationale, était parti le pour le camp des indépendants.

Tous les membres du sénat ou de l
chambre des représentants se réunirer
le 14 mars dans l'église de Santo Do
mingo, à Bogota, pour procéder au dé
pouillement des scrutins pour l'électio
du président et du vice-président de
République. Bolivar, ayant obtenu cin
cent quatre-vingt-trois voix sur six ce
deux personnes qui composaient les a
semblées électorales, fut unanimeme
proclamé président. Les candidats pou
la vice-présidence étaient les généra
Santander, Brieno Mendez et Jose Mari
Castillo. Le premier fut réélu comm
ayant obtenu le plus de voix et pro
clamé à l'unanimité par les deux assem
blées réunies.

Le 23 mars, le vice-président Santan
der écrivit à Bolivar :

« J'ai l'honneur de vous communiqu
une nouvelle qui ne peut vous surpren
dre. Les suffrages de la République vo
appellent de nouveau à la présidence d
l'Etat.....

» Vous êtes appelé à compléter dans
paix l'œuvre que votre génie a fondé dan
la guerre, et sans vous Colombie ne cro
pas qu'elle puisse être élevée au faîte d
la prospérité et du bonheur.....

» La vice-présidence de la Républiqu

t une seconde fois tombée sur moi ; ais, d'un côté, mon insuffisance ne me rmettra pas de soutenir plus long-temps fardeau pénible du gouvernement; et, l'autre, je dois vous déclarer que te conviction me force à me démettre mes fonctions. Ce n'est qu'en évitant devenir indigne de la haute opinion 'on a eue de moi, que je puis répondre x nombreuses et généreuses marques onneur que j'ai obtenues de mon s, parmi lesquelles je compte princi- ement celle d'avoir été deux fois votre lègue dans la première magistrature. »

CHAPITRE XXII.

Le général Paez est décrété d'accusation par Chambre des représentants de Colombie. — Sénat admet l'accusation. — Paez reçoit l'or de se rendre à Bogota. — Insurrection à V lence. — Le peuple et les soldats le rétabliss dans son commandement. — Proclamation Paez. — Les autorités de Caracas se joign à celles de Valence. — Résolutions des d municipalités. — Entrée de Paez à Cara — Lettre de Paez à Bolivar. — Alvear re son audience de congé du Libérateur. — P clamation de Bolivar aux citoyens de la ré blique de Bolivia. — Exécution du comte San Domas. — Pétition de cinquante-deux putés du congrès du Pérou. — Réponse de livar. — Décret du gouvernement. — Con de Panama.

La chambre des représentants de lombie avait décidé le 6 mars 1826, majorité de quarante et une voix co seize, de décréter d'accusation le gén Paez devant le sénat; cette accusa avait été ensuite admise par le sénat majorité de quinze voix contre six. avait pour cause quelques mesures

entes prises par ce général pour mettre à
xécution le décret du tirage de la mi-
ce, en faisant arrêter et conduire dans
ne prison civile, sans l'autorisation du
ouvoir municipal, tous les hommes
rouvés dans les rues de Caracas, de
uelque âge ou de quelque classe qu'ils
ussent.

Le général Paez fut mandé à Bogota
our rendre compte de sa conduite, et
çut ordre de remettre le commande-
ent au général Escalona. Il feignit d'o-
éir; mais les troupes déclarèrent haute-
ent qu'elles ne reconnaîtraient d'autre
ef que Paez.

Des clameurs ne tardèrent pas à s'élever
ntre le gouvernement central, et les
bitants de Valence manifestèrent l'in-
ntion de former un état séparé, n'ayant
'un lien fédéral avec le reste de la Ré-
blique. La Colombie, formée des pro-
nces de Cundinamarca et de Quito, de
nezuela et de la Guiane espagnole, n'a-
t pas été organisée, comme le Mexi-
e, d'après le système fédéral, mais en
ublique une et indivisible comme le
autrefois la république française. En
nséquence, beaucoup d'habitants de
nezuela avaient été jaloux de l'influence
quise par la Nouvelle-Grenade, au

sein de laquelle la capitale, Bogota, se trouve située.

Une insurrection éclata à Valence le 29 avril; les troupes et les autorités, proclamèrent le général Paez président de la république de Venezuela. Le général Escalona fut arrêté avec son état-major, des excès furent commis, et il y eut plusieurs personnes tuées.

Le général Marino se mit immédiatement en marche sur Caracas pour sommer les habitants de se joindre à ceux de Valence, et de déclarer fédératif le département de Venezuela.

Le général Paez publia le 3 mai une proclamation adressée aux habitants de Venezuela, dans laquelle il leur annonçait qu'après avoir résigné le commandement selon l'ordre du gouvernement de Bogota, il avait plu au peuple de le rétablir dans son pouvoir, ce qu'il avait dû accepter. Il promettait de seconder le mouvement et de maintenir la tranquillité.

Le même jour, le corps municipal réuni aux autorités de la ville de Caracas, s'assembla extraordinairement. Le chef politique présenta à l'assemblée une copie de l'acte par lequel le corps municipal de Valence s'était soumis au commandement du général Paez. Il engag

es habitants de Caracas à suivre son xemple; mais l'intendant s'y opposa, egardant cette décision comme contraire ux lois, et offrit sa démission. Cependant, sur la proposition du syndic, il fut écidé par acclamation de reconnaître aez en qualité de commandant-général u département, la municipalité et le euple y donnant leur adhésion.

Les corps municipaux de Caracas et de alence, prirent, le 16 mai, les résolu-ons suivantes :

1°. De réunir promptement des dépu-tions de toutes les municipalités qui nt donné leur assentiment, dans le lieu ue le général Paez désignerait, pour y resser un manifeste.

2°. D'y exprimer que le vœu du peuple t de devancer l'époque prévue par la onstitution (1831) pour y faire des iangements.

3°. De dépêcher immédiatement un ıvoyé près le Libérateur-Président pour supplier de venir visiter son sol natal.

4°. D'investir le général Paez de toute ıutorité nécessaire pour maintenir l'or-e et la tranquillité publique, lever des mées, et faire continuer la marche de ıdministration, dont il exercera les fonc-

tions avec la dénomination de chef civil et militaire de Venezuela, etc., etc.

Le 19, dans l'après-midi, le général Paez fit son entrée à Caracas, accompagné par la municipalité et par un corps nombreux d'habitants qui s'étaient rendus pour l'attendre au village d'Artimano. L'air retentissait des acclamations de *vive la République! vive Bolivar! vive le général Paez!*

Le Colombiano du 25 mai publia une lettre adressée à Bolivar par le général Paez. Il y faisait une longue exposition de sa conduite et des raisons qui l'avaient forcé de désobéir aux autorités de Bogota, et de se mettre à la tête du parti qui demandait un gouvernement fédéral.

Nous avons déjà dit que le gouvernement des provinces-unies de la Plata avait envoyé deux ambassadeurs à Bolivar, pour solliciter ses secours dans la guerre qu'il soutenait contre le Brésil. Le 1er. janvier 1826, Alvear, l'un d'eux, reçut son audience de congé. Après lui avoir témoigné le regret qu'il éprouvait de son départ, Bolivar ajouta : « Vous pouvez assurer le gouvernement Argentin de mon attachement à une république qui doit être pour toujours une des parties les plus intéressantes du Nouveau-

londe. Je me flatte que ses différends vec le Brésil seront bientôt terminés 'une manière glorieuse; car la justice nit toujours par triompher. »

Le même jour, le Libérateur adressa ux citoyens de la nouvelle république e Bolivia la proclamation suivante, da-ée de Chuquisca :

« Citoyens, un devoir sacré pour un épublicain me met dans l'agréable né-essité de rendre compte de mon admi-istration aux représentants du peuple. e Congrès péruvien va se réunir, et je ois remettre en ses mains le pouvoir qu'il 'a confié. Je vais à cet effet partir pour ima; mais c'est avec une véritable peine ue je m'éloigne momentanément de otre patrie, qui est celle de mon cœur de mon nom.

» Citoyens, vos représentants m'ont it connaître toutes vos espérances; elles ront réalisées autant qu'il dépendra de oi. Vous serez reconnus comme nation dépendante; vous aurez la constitution plus libérale du monde; vos lois orga-ques seront dignes de la plus haute ci-lisation. Le grand maréchal d'Ayacucho ste à la tête de vos affaires, et le 25 ai prochain sera le jour d'où datera existence de Bolivia : je vous le promets. »

Lors de la révolte des troupes noires d
Buenos Ayres, dans la forteresse de Cal
lao, le comte de San Domas, alors mi
nistre de la guerre et de la marine, com
mandait dans cette forteresse, et la livr
aux Espagnols. Ayant depuis tenté d
s'échapper de la place, il fut arrêté
conduit à Lima. Quatre mois après so
arrestation, son procès fut commencé
ainsi que celui d'un habitant nommé T
ron, qu'il avait dénoncé, et le 13 avr
1826, ils furent tous deux condamnés
mort.

Le 15, San Domas fut conduit au lie
de l'exécution; il avait perdu connai
sance lorsqu'il reçut le coup mortel.

Le 13 mai, il parut dans les journau
de Lima une pétition de cinquante-deu
députés au président Bolivar, par laquell
attendu que le principe d'égalité deva
la loi n'existe pas, et qu'on a confié p
un décret du 17 avril, aux colléges éle
toraux de quelques provinces, des pouvoi
qui appartiennent aux représentants
que la représentation est incomplète,
que les députés n'ont aucun moyen d'exi
tence assuré; qu'il est en outre néce
saire de connaître le vœu du peuple su
la réforme et la révision de la Constitu
tion et sur celui qui doit être élevé à

agistrature suprême, ils demandent
e le gouvernement prennent les réso-
tions :
1°. De suspendre la convocation du
ngrès jusqu'à l'année 1827 ;
2°. D'ordonner aux Préfets de faire le
ensement des citoyens dans toutes les
vinces ;
3°. De demander au peuple qu'il
ille bien indemniser ses représentants
pertes que leur fera éprouver l'exer-
e de leurs fonctions.
4°. De consulter d'abord les provinces
la question de savoir si la Constitu-
n doit être conservée telle qu'elle est,
réformée ;
5°. De les consulter aussi sur l'étendue
cette réforme et de savoir si elle doit être
ière ou partielle ;
6°. De demander aux provinces si leurs
résentants doivent délibérer d'après
rs opinions particulières, ou s'ils doi-
t le faire en vertu de mandats spéciaux
électeurs provinciaux qui leur pres-
aient le vote qu'ils devront émettre ;
7°. De demander à la nation, déjà
x fois si cruellement trompée, quel
yen elle désire élever à la présidence,
supposant que le sénat, qui doit le
poser, n'existe pas alors.

Dans sa réponse au Conseil du gouv
nement, le président Bolivar lui fait sav
qu'il a pris en considération la pétitio
et qu'après une mûre délibération, i
approuvé le projet des représentants
désirent avoir recours à la source de le
pouvoir : « Rien n'est plus conforme, d
il, aux doctrines populaires que de rec
rir à la masse de la nation pour les pr
cipaux points qui forment la base
États ; c'est-à-dire, les lois fondamenta
et la magistrature suprême. Tout hom
est sujet à l'erreur et à la séduction
n'en est pas ainsi d'une nation qui poss
au plus haut degré la connaissance
son bien-être et la mesure de son in
pendance. Il en résulte que son jugem
est sain, sa volonté forte, et que perso
ne peut la corrompre et encore mo
l'intimider. »

En conséquence, le Conseil rendit à
sitôt un décret pour l'exécution des m
sures approuvées par le Président.

Il nous reste à parler du Congrès gé
ral qui doit s'assembler à Panama, de
Congrès qui seul peut affermir l'indép
dance américaine et consolider l'œu
de la valeur et du génie, en établiss
sur des bases inébranlables la fédérat
de toutes les républiques.

l appartenait à Bolivar, au libérateur Colombie et du Pérou, de provoquer : union qui doit le rendre à jamais cé- re. C'est ce qu'il a fait par une lettre essée, le 7 décembre 1824, aux gou- nements américains, dont voici un ex- t :

Après quinze années de sacrifices pour enir la liberté de l'Amérique et un sys- ıe de garanties qui, en paix comme guerre, devienne l'égide de notre nou- .e destinée, il est temps que les inté- . et les relations qui unissent entre elles républiques autrefois colonies de l'Es- ne, soient établis sur des bases posi- s qui rendent, s'il est possible, la durée nos États éternelle.

L'établissement de ce système et la solidation du pouvoir de notre grand ɔs politique ne peuvent appartenir qu'à autorité suprême qui dirige la politi- de nos gouvernements, dont l'in- ence puisse maintenir l'uniformité dans principes, et dont le nom seul suffise r apaiser nos dissensions. Une autorité blable, pour mériter tout le respect essaire, ne peut être établie que du sentement unanime des plénipoten- es de chacune de nos républiques.

Profondément pénétré de ces idées,

en 1823 j'invitai les gouvernements
Mexique, du Pérou, du Chili et de Bu
nos Ayres, à établir une confédératio
et à former un Congrès des députés
tous les États.

» Retarder plus long-temps l'époque
la réunion des plénipotentiaires des ré
bliques, qui sont déjà *de facto* confédéré
jusqu'à ce qu'on ait obtenu le consen
ment de chacune d'entre elles, ce se
nous priver des avantages que cette
semblée doit nous procurer dès le mom
de son installation. . . . . .

» Placé au centre du globe, et dans
lieu d'où les regards peuvent se tourn
d'un côté, vers l'Asie, et de l'autre
l'Europe et l'Afrique, l'isthme de Pana
a été offert par le gouvernement colo
bien. Cet isthme étant à une égale
tance des deux extrémités du contin
américain, pourrait être choisi com
le lieu où la première assemblée des c
fédérés se tiendrait.

. . . . . .

» Le jour où nos plénipotentiaires éch
geront leurs pleins-pouvoirs, formera
époque mémorable dans l'histoire dip
matique de l'Amérique; lorsque, d
une centaine de siècles, la postérité ch
chera l'origine de notre droit internat

et se rappellera les conventions qui
ont consolidé l'existence politique de
nérique, elle consultera avec respect
archives des assemblées qui auront été
ıes sur l'isthme. Elle y découvrira la
e de nos premières alliances et les prin-
es qui auront réglé le système de nos
tions avec l'Univers. Que sera alors
hme de Corinthe auprès de celui de
ıama ! BOLIVAR. »

n réponse à cette lettre, le vice-pré-
nt de Colombie, Santander, écrivit
Libérateur, le 28 février : « Je vous
ıonce que j'ai pris à l'avance toutes les
sures propres à hâter l'exécution d'un
jet si utile à notré sécurité future.....
langereux principe d'intervention que
lques cabinets de l'ancien monde ont
pté et pratiqué avec énergie, mérite
re plus sérieuse attention, tant à cause
sa tendance à encourager les mouran-
espérances de nos ennemis acharnés,
à cause des fatales conséquences qui
ırraient résulter en Amérique de l'in-
luction d'une maxime aussi subversive
droits du peuple. Nous avons fait les
narches nécessaires pour obtenir l'as-
timent des autres Républiques. Le
ıvernement de Colombie se propose
nvoyer, d'ici à quatre mois, ses deux

plénipotentiaires à l'isthme de Pana
où ils pourront se réunir à ceux du Pé
et avoir avec eux des conférences pré
ratoires. Dans le dessein de faciliter
résultat, j'ai pris sur moi d'adresser
divers Etats les résolutions suivantes :

« Que les gouvernements de Colombi
du Pérou autorisent leurs plénipotent
res, réunis en conférences préparato
à l'isthme de Panama, à entrer en
respondance directe avec les minis
des affaires étrangères du Mexique,
Guatimala, du Chili et de Buenos Ay
pour leur faire sentir la nécessité d'
voyer sans délai des plénipotentiaire
l'assemblée générale;

» Qu'aussitôt que les plénipotentiaire
trois de ces Etats seront réunis, ils p
ront fixer de concert le jour où l'ass
blée générale sera installée;

» Que les plénipotentiaires de Colom
et du Pérou ne pourront s'absenter
l'isthme, jusqu'à ce que le Congrès g
ral se soit assemblé et qu'il ait term
ses travaux. »

Le ministre des affaires étrangères
Colombie publia alors la note des affa
qui devront occuper l'assemblée de
nama :

1°. Renouveler le traité d'union, d

ance et de confédération perpétuelle
ontre l'Espagne ou toute autre puissance
ui entreprendrait de nous attaquer ;
2°. Publier un manifeste exposant la
tice de notre cause, les projets insen-
s de l'Espagne et notre système politique
vers les autres puissances de la chré-
nté ;
3°. Prendre une détermination à l'égard
s îles de Cuba et de Porto-Rico, et dé-
er s'il convient de combiner pour cet
et les forces de tous les Etats qui se
nt affranchis du joug de l'Espagne, et,
ns ce cas, de régler le contingent de
upes que chaque Etat devra fournir ;
Fin, décider si ces îles seront annexées
uelqu'un des Etats confédérés, ou si
les laissera libres de se choisir un gou-
nement ;
4°. Conclure ou renouveler les traités
commerce entre les différents Etats ;
5°. Régler, par des conventions, les
ributions et prérogatives des consuls ;
6°. Prendre en considération les moyens
s'opposer à toute tentative ultérieure
colonisation sur ce continent de la part
s puissances de l'Europe, et de résister
toute intervention dans nos affaires in-
ieures ;
7°. Fixer de concert les principes du

droit des gens, et principalement ceux qui se rapportent à deux nations dont l'une est en guerre, et l'autre neutre.

On ne savait pour quel motif Bolivar et le gouvernement de Colombie avaient placé le sort futur des îles de Cuba et de Porto-Rico au nombre des premiers objets des délibérations. On ignorait qu'une adresse des habitants de Cuba avait été envoyée au général Bolivar. Dans cette adresse, qui fut imprimée et publiée à Panama avec la date du 26 février 1825, les habitants félicitaient Bolivar sur ses succès et les services qu'il avait rendus à sa patrie et au Pérou, et le priaient de voler à leur secours.

Le 12 juillet 1825, le directeur suprême du Chili convoqua pour le 15 septembre un nouveau Congrès, afin de prendre les mesures nécessaires pour répondre à l'invitation d'envoyer des plénipotentiaires au Congrès général de Panama.

Dans une note jointe à un projet de loi présenté, dans le mois d'août, au Congrès général constituant de Buenos Ayres, le gouvernement déclarait qu'à une époque antérieure il avait refusé d'adhérer à l'invitation d'envoyer des députés au Congrès de Panama; mais que la majeure partie des républiques américaines ayant ap-

uvé le projet d'un Congrès, il pensait il n'était pas convenable de paraître ıs un état de dissension avec les autres ıubliques. En conséquence, il propo- t d'envoyer des députés chargés d'ex- ser franchement, aux républiques al- es, les représentations du gouvernement Buenos Ayres.

Le projet de loi présenté n'avait d'autre t que de faire sanctionner par le Con- ès la conduite du gouvernement dont dissidence avec les autres républiques nsistait dans son refus de consentir à tablissement d'une autorité suprême ıi réglerait les affaires générales de la nfédération des Etats américains, diri- rait leur politique extérieure et serait bitre dans les différends qui pourraient élever entre les confédérés.

Dans les premiers jours de septembre, comité de législature, par son rapport ır ce projet de loi, exprima sa surprise e ce que cette proposition ait été sou- nise à l'assemblée, puisqu'elle rentrait ntièrement dans les attributions du pou- oir exécutif, qui devait décider cette af- aire sous sa responsabilité. Le comité onseillait à l'assemblée de n'intervenir l'aucune autre manière que pour pour- voir aux dépenses que la mission, si elle

a lieu, pourra occasionner à la nation.

D'après ce rapport, l'assemblée, dans sa séance du 9 septembre, a adopté une loi qui met à la disposition du gouvernement les fonds nécessaires aux dépenses de l'envoi et de l'entretien de deux plénipotentiaires au Congrès de Panama.

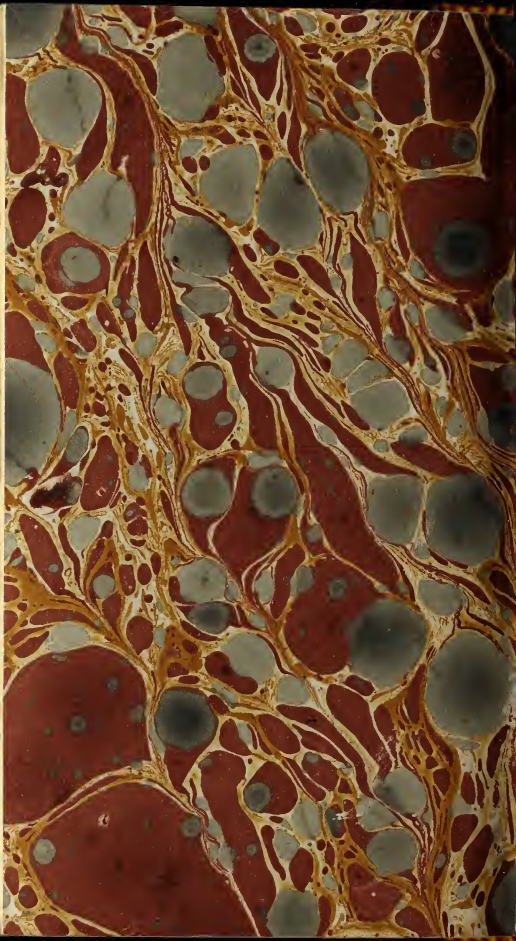
Le 25 janvier, l'empereur don Pedro nomma par un décret Théodore Biancardi son plénipotentiaire au Congrès de Panama.

Le 20 avril 1826, la question de l'envoi de plénipotentiaires au Congrès de Panama a été décidée affirmativement par le Congrès des Etats-Unis.

Déjà depuis long-temps les plénipotentiaires de la majorité des républiques de l'Amérique du sud sont à Panama et ont eu des conférences; mais rien n'a encore transpiré sur leur nature. Cependant l'assemblée générale a été installée le 22 juin, et, avant peu, les actes du Congrès de Panama apprendront à l'Europe si les Américains du sud sont dignes de la liberté.

FIN.

E826
S495r

500

cc 11/7/94 DW
cf. Palau 3/1/67